

PREFACE

Le sujet de cette étude m'a été signalé par M. Sylvain Lévi, Professeur au Collège de France, pendant un séjour que je fis à Paris — alors que j'étais encore étudiant à Oxford. Les documents qui nous permettent de reconstituer l'histoire de Huns et avec elle l'histoire de l'Inde au début du vi^e siècle étaient jusqu'alors éparpillés dans les livres européens et orientaux. Il pouvait n'être pas inutile de les réunir. C'est ce travail que je me suis proposé de faire. Mantes fois déjà les différentes questions qu'il comporte avaient été l'objet d'études spéciales. Je n'ai voulu qu'en reprendre les conclusions, les synthétiser, et c'est la première fois qu'on ait essayé de grouper autour de Huns les événements politiques, littéraires et religieux de son temps et de tracer un tableau complet de cette époque.

Si ce modeste essai présente quelque valeur, je le devrai au bienveillant accueil que j'ai reçu des nombreux indianistes qui se sont intéressés à mes études. En premier lieu je dois rappeler M. Sylvain Lévi, qui s'est fait un nom auprès des jeunes travailleurs par la sollicitude affectueuse et vigilante dont il entoure leurs efforts. Je voudrais que la présente étude fit honneur à sa direction comme à son enseignement, persuadé que ce serait là le meilleur témoignage de reconnaissance à lui offrir.

Je n'ai pas rencontré plus d'intérêt dans mon pays même,

A

MES CHERS PARENTS.

TABLE DES MATIÈRES.

Titre	p 1-IV
Table des Matieres	VII
Liste des abréviations employées	IX-X
Préface	1
Sources	3
Chronologie du regne	8
CHAP I Histoire politique du regne de Harsa	17
CHAP II La religion sous Harsa	72
CHAP III Le monde litteraire a la cour du roi Harsa	97
CHAP IV La condition sociale de l'Inde d'apres les don- nées d'un contemporain, Hiouen Tsang	135
Appendices	
I Les inscriptions de Harsa	143
II Relation de Hiouen Tsang de son sejour chez Harsa	152
III Les vers de Harsa	168
1 Le Suprabhātastotra	168
2 L'Astamahāṣṛīcaityasamskrtastotra	176
3 Fragments	179
4 La Jātakamālā	180
IV L'Ère de Harsa	182
Index	185

LISTE DES ABRÉVIATIONS EMPLOYÉES.

- A S Reps. Archaeological Survey Reports
A S S I Archaeological Survey of Southern India
A S W I Archaeological Survey of Western India
B D Bhandarkar, Early History of the Dekkan 2^mo édition
B E E O Bulletin de l'École Française d'Extrême-Orient
B N Bunyiu Nanjio Catalogue of the Chinese Translation of the
Buddhist Tripitaka Oxford, 1883
Buddhist Sects Bunyiu Nanjio A History of the twelve Japanese
Buddhist Sects Tokyo, 1886
Buehler, Die Indischen Inschriften Voyez Sitzungsberichte der
Kaiserlichen Akademie der Wissenschaften, Wien, phil-hist
Cl Band, CXXII, 1890
C A S R Cunningham, Asiatic Survey Reports
Chavannes, Memoire Memoire compose à l'époque de la grande
dynastie T'ang sur les Religieux Éminents, par I-tsing,
traduit par E Chavannes
C I I Corpus Inscriptionum Indicarum Vol III The Gupta
Inscriptions, par J F Fleet
Dabry de Thiersant Le Mahométisme en Chine
Duff Chion India The Chronology of India, par C M Duff
E I Epigraphia Indica
E H I The History of India as told by its own historians, par Sir
Henry Elliot
F K D Bomb Gaz The Dynasties of the Kanarese Districts of the
Bombay Presidency etc per J F Fleet (Bombay Gazetteer,
Vol I 2^mo partie, nouvelle édition)
H C Bāna, Harsacarita Édition de Bombay
H. T Vie et Mémoires de Hiouen Tsang traduits par St Julien.
Vol I Histoire de la Vie de Hiouen Tsang et de ses voyages
dans l'Inde
Vols II et III Memoires sur les Contrees Occidentales.

I A Indian Antiquary

I-tsing A record of the Buddhist Religion in India and the Malay Archipelago, A D 671-695 by I-tsing, translated by Takukusu Oxford, 1896

J A Journal Asiatique

J. A O S Journal of the American Oriental Society

J B A Journal of the Bengal Asiatic Society

J B R A S Journal of the Bombay Branch of the Royal Asiatic Society

J R A S Journal of the Royal Asiatic Society of Great Britain and Ireland

Kuroda Outlines of the Mahayana par S Kuroda Tokyo, 1893

N S Nouvelle Série

P S O C I Fleet, Pali, Sanscrit, and old Canarese Inscriptions

S B E Sacred Books of the East

V O J Vienna Oriental Journal

Z D M G Zeitschrift der Deutschen Morgenlaendischen Gesellschaft

PRÉFACE

Le sujet de cette étude m'a été signalé par M Sylvain Lévi, Professeur au Collège de France, pendant un séjour que je faisais à Paris, alors que j'étais encore étudiant à Oxford Les documents qui nous permettent de reconstituer l'histoire de Harsa et avec elle l'histoire de l'Inde au début du vi^e siècle étaient jusqu'alors éparpillés dans les livres européens et orientaux Il pouvait n'être pas inutile de les réunir C'est ce travail que je me suis proposé de faire Maintes fois déjà les différentes questions qu'il comporte avaient été l'objet d'études spéciales, je n'ai voulu qu'en reprendre les conclusions, les totaliser, et c'est la première fois qu'on ait essayé de grouper autour de Harsa les événements politiques, littéraires et religieux de son temps et de tracer un tableau complet de cette époque

Si ce modeste essai présente quelque valeur, je le devrai au bienveillant accueil que j'ai reçu des nombreux indianistes qui se sont intéressés à mes études En premier lieu je dois rappeler M Sylvain Lévi, qui s'est fait un nom auprès des jeunes travailleurs par la sollicitude affectueuse et vigilante dont il entoure leurs efforts Je voudrais que la présente étude fit honneur à sa direction comme à son enseignement, persuadé que ce serait là le meilleur témoignage de reconnaissance à lui offrir

Je n'ai pas rencontré plus d'intérêt dans mon pays même,

où pourtant je dois nommer M Macdonell, Boden Professor, qui à Oxford a été mon premier maître de sanscrit et mon premier guide dans la philologie hindoue , M le Docteur L D Bainett, du département des livres Orientaux au British Museum, qui presque journellement m'a aidé à triompher des difficultés qui arrêtent les débutants et m'a suggéré mainte idée nouvelle , M F W Thomas, bibliothécaire à l'India Office Library, de qui je tiens une foule d'informations sur les traductions tibétaines des œuvres de Harsa , et enfin M Rapson, du département des Monnaies au British Museum, dont j'ai été trop honoré d'avoir l'opinion compétente sur les monnaies attribuées à Harsa. Puissent ces maîtres illustres reconnaître dans ces lignes un de leurs élèves qui gardera toujours la mémoire de leurs savantes leçons (1) ' -

(1) Je me fais aussi un plaisir de remercier M Courtillier, licencié ès lettres, d'avoir relu les épreuves d'imprimerie

SOURCES

A quelles sources puisons-nous pour écrire l'histoire du roi Harsa, quelle est leur importance respective, quel degré de confiance convient-il de leur attribuer, dans quelle mesure devons-nous les utiliser et jusqu'à quel point méritent-elles de l'être, ces questions se posent d'autant plus vivement au début de notre sujet qu'il n'y a pas d'écrivain indigène pour y répondre directement. L'Inde n'a pas écrit son histoire. Nous avons affaire ici à diverses sources qui souvent ne peuvent se contrôler les unes par les autres, ce sont des témoignages indirects, souvent isolés entre eux, parfois uniques, sur chacun desquels la critique s'exerce difficilement et chez lesquels elle ne sait où commencer ni où finir. De tous ceux-là le moins remarquable et le moins délicat à analyser n'est pas cette monographie brillante du roi Harsa et qui est due à un de ses courtisans, le poète Bāna. Des inscriptions à la gloire du roi, des notes du pèlerin chinois Hiouen Tsang, et enfin cet étrange *Harsacarita*, voilà en somme ce qu'il nous faudra mettre en œuvre.

A ces rares documents on avait cru pourtant pouvoir ajouter autrefois des monnaies. Cunningham avait attribué au roi Harsa certaines médailles qui portaient comme signe distinctif un " *Ha* " téméraire identification dont on a fait depuis justice. D'après les indications qui m'ont été données avec tant d'amabilité par M. Rapson, il semble qu'à l'heure actuelle nous ne possédions aucune monnaie de cette époque, ni de Harsa, ni des rois ses contemporains, à l'exception pourtant des monnaies d'or de Çaçānka de Gauda.

En posséderions-nous que nous serions dans l'incapacité de les reconnaître. On peut inférer toutefois qu'elles seraient d'un type assez voisin de celles du roi Bhojadeva de Kānyakubja (860-900) ou de celles que les Hūnas introduisirent dans l'Inde, c'est-à-dire modelées sur les monnaies des Sassanides perses.

• Parmi les très nombreuses inscriptions que depuis vingt ans l'*Indian*

Antiquary, l'*Epigraphia Indica*, périodiques subventionnées par le gouvernement anglais des Indes ou d'autres revues indianistes ont publiées, traduites et commentées, il en est trois qui sont de Harsa (Appendice I) Deux d'entre elles sont gravées sur des plaques de cuivre elles enregistrent une pieuse donation de terres que Harsa fit à des brahmanes A peu de chose près leur contenu est identique, les formules qui garantissent la donation sont stéréotypées Elles commencent d'abord par donner la généalogie du roi, et nous verrons plus tard ce que vaut ce renseignement, puis définissent les terres aliénées, font le compte des taxes qui en dépendent et terminent par quelques vers et adages moraux du roi Ces deux inscriptions sont datées de la vingt-deuxième et de la vingt-cinquième année du règne, soit 628 et 631 A D

C'est sur un sceau trouvé à Sonpat que se trouve la troisième inscription Le sceau, autant que des traces de soudure encore visibles permettent de le supposer, devait être collé à une plaque de cuivre, aujourd'hui disparue En haut de cette pièce est un bœuf regardant vers la droite, au-dessous une courte et incomplète généalogie du roi

Outre ces inscriptions de Harsa, nous en possédons d'autres qui le nomment et qui jettent quelque lumière sur certains événements de son règne Parmi celles-ci sont les inscriptions des Guptas du Magadha, ses parents, des Gurjaras, ses vassaux, des Cālukyas, ses ennemis

Quelle que soit l'authenticité de ces inscriptions locales, leur utilisation ne saurait être bien grande et, disséminées sur le long règne de Harsa, elles ne permettraient guère à l'historien, comme les pierres du petit Poucet, d'y retrouver son chemin C'est pourquoi nous devons être plus sensibles aux renseignements, si sujets à caution parfois, que nous a laissés Bāna Le *Harsacarita* rappelle d'abord l'ancêtre plus ou moins mythologique des Vardhanas de Thanesar, puis montre comment les prédécesseurs immédiats de Harsa travaillent déjà à la fortune de leur maison Enfin Bāna aborde le règne même de Harṣa, en raconte les premiers événements, puis au huitième chapitre du livre le récit s'arrête brusquement, sans que nous puissions savoir pourquoi Nulle possibilité d'en reconstituer la suite, nul résumé d'ailleurs ne nous en a été conservé et rien ne prouve même que Bāna ait poussé plus loin son travail

Cette lacune est fort regrettable, bien que l'ouvrage ne soit pas à

proprement parler un traite historique C'est un panegyrique que Bāna a pretendu écrire il avait un protecteur bienveillant qui avait acquis quelque renommée à la guerre, la louange n'en etait que plus facile et devait laisser transpuer les exploits belliqueux du prince

Mais cette prose poetique ne devient, pour ainsi dire, historique que malgre elle, et seulement parce que le héros a été mêlé à de grands événements politiques Bāna ne se contente pas, en effet, de tracer un panegyrique facile, mais encore il donne des faits et gestes de son royal patron une transcription poetique qui n'approfondit rien, mais qui enguirlande tout Fidele aux preceptes litteraires de l'Inde, il ne cherche pas à s'enquérir seulement des faits, à notre point de vue, interessants et instructifs, ni à en démêler la suite et l'enchaînement d'une manière philosophique Il fait une histoire romanesque qu'on a été parfois tenté de comparer aux romans de Walter Scott ou d'Alexandre Dumas, parce qu'elle denature la verite au gré de l'imagination de l'ecrivain, mais qui en differe pourtant, car Bāna ne s'exerce pas comme eux sur une matière historiquement degagée des fictions poetiques, ne reconstitue pas comme ils l'ont fait, au moyen de documents, une époque disparue, un milieu efface dans la brume du passé, mais il adapte des evenements vrais et contemporains aux lois de genres tout voisins, la comédie heroique et galante et le roman merveilleux Il parle du roi, de ses proches, de ses ennemis, non comme s'il les eut vus dans le monde reel, mais comme s'il avait à faire le compte rendu d'une *nāṭikā* où Harsa aurait tenu le premier rôle Il n'a nul souci d'ecrire l'histoire de Harsa, mais il en établit avec complaisance la legende

C'est là précisément la valeur du *Harsacarita*, Bāna nous représente son protecteur sous les traits mêmes que ses courtisans et son peuple aimaient à lui donner Si fausse que semble être cette histoire qui se fait une joie de transporter le lecteur dans un monde de feerie, elle est precieuse parce qu'elle est, pour ainsi dire, spontanée et sincère D'ailleurs Bāna, en écrivant pour des contemporains sur des faits connus de tous, ne pouvait alterer la verite que dans une certaine mesure et selon certains procédés l'invention systematique d'épisodes qui eussent été faux lui est interdite, s'il ne peut dire la verite nue et sans apprêts, comme nous l'aimons, du moins il ne peut mentir Il y a un fonds de vrai chez lui qu'il nous faudra degager, un substrat historique qu'il faudra analyser Il faudra déshabiller son texte de ce

qu'il a d'ornements convenus Il suffira, en d'autres termes, de le savoir lire, et moyennant ces precautions et ces réserves, nous pourrons reconstituer la réalité qu'il a embellie, deguisée et trahie continuellement

Le pèlerin chinois Hiouen Tsang est un guide moins contesté et infiniment plus sûr Il appartient à cette époque où le bouddhisme s'était propagé jusqu'en Chine et « se déroulait comme une chaîne immense qui réunissait les bords du Gange à l'extrémité orientale de l'Asie » Un grand mouvement de pèlerinage s'était établi entre l'Inde et les pays où la nouvelle foi avait pénétré Des voyageurs chinois, mus par l'enthousiasme religieux, s'en allaient dans la patrie du Buddha chercher une plus claire perception de leur foi Non contents de recueillir des textes et d'en faire des traductions, certains d'entre eux avaient aussi une mission diplomatique De tous les ouvrages qui nous sont ainsi parvenus le plus important est le *Si-yu ki* (*Mémoires sur les contrées occidentales*), publié en 648 sous l'inspiration de Hiouen Tsang, auquel il faut ajouter la biographie du célèbre pèlerin

« Hiouen Tsang », disait Max Mueller (I-tsing p ix), « a pu être appelé le Pausanias de l'Inde, il est le cicerone érudit de tous les indianistes et c'est grâce à lui qu'on a pu mettre quelque ordre et quelque clarté dans le chaos de l'histoire et de la géographie de l'Inde au VII^e siècle » Hiouen Tsang partit seul de Chine en 629 et ne revint qu'en 645 Il a donc eu assez de temps pour s'instruire sur les choses de l'Inde Comme tous les pèlerins chinois il prend pour objectif l'université de Nālandā C'est de là qu'il fut mandé tour à tour par Kumāra, roi d'Assam, et par Harsa lui-même qui lui fit un excellent accueil En 641 il repartait pour la Chine et arrivait à Si-ngan-fou au commencement de 645 Ses disciples publièrent ses mémoires et sa vie, qui ont été traduits en français par Stanislas Julien

L'authenticité des récits de Hiouen Tsang est incontestable Si on laisse de côté les discours qu'il prête à ses personnages et dont on ne peut que garantir la vraisemblance il faut reconnaître sa parfaite probité Sa véracité est continuellement confirmée par l'archéologie et la géographie (1) Son point de vue n'est pas celui d'un voyageur

(1) On lit dans l'extrait du grand catalogue de la bibliothèque de l'empereur Khien-long (H T vol II, p xxiii) « Le *Si-yu-ki* cite surabondamment des faits surnaturels et des prodiges qui ne méritent pas un examen sérieux,

ou d'un historien moderne En qualite de pelerin son attention se porte surtout sur les relations des bouddhistes et des brahmanes et sur les affaires religieuses. La politique ne l'interesse qu'en tant qu'elle se mêle a la religion, et on comprend par là quelle part il sera amene à faire au prince qui fut si favorable à la culture bouddhique Comme il a passé dix-sept ans dans l'Inde, dont une grande partie à Nālandā, il nous laisse un repertoire de faits dont la masse n'est pas moins respectable que l'exactitude (1)

Pour la fin du regne de Harsa, temps par excellence des missions diplomatiques, nous aurions dû avoir les memoires ecrits par les ambassades mêmes Malheureusement ces memoires sont perdus, quelques fragments exceptes qui ont ete traduits par M Sylvain Levi (2)

En dehors des sources chinoises, nous avons encore des historiens mongols et tibetains tels que Ssanang Ssetsen et Tāranātha, dont il y aura lieu de faire mention Pour l'histoire des musulmans dans l'Inde à cette epoque nous possedons

1° *Futuhu-l Buldan* d'Ahmad ibn Yahya ibn Jabir al Bilāduri, dont il existe un manuscrit à Leyde (l'auteur mourut en 892/3), l'ouvrage contient un récit des premières conquêtes des Arabes en Syrie, Égypte, Perse, Afrique, Sind, etc C'est une des premières et des plus importantes chroniques arabes Elle ne nous intéressera pourtant qu'accessoirement (3)

2° Le *Chach-nama* en persan, traduit de l'arabe par Muhammad 'Alī bin Hamīd bin Abu Bakr Kufi vers l'an 1216 (4)

mais tout ce qui se rapporte aux montagnes, aux rivières et aux distances est susceptible d'être clairement vérifié »

(1) On lit aussi dans l'extrait précédemment cité que le *Si-yu-ki* a été traduit du sanscrit Quel était cet original sanscrit ? Il est permis de douter de son existence, mais on peut conjecturer sans invraisemblance que le *Si-yu-ki* a été composé sur des notes de Hiouen Tsang rédigées en sanscrit

(2) J A N S 1900 pp 297-341, 401-463

(3) On en trouvera des extraits traduits E H I, p 115

(4) On en trouvera des extraits traduits E H I, p 138, et une traduction anglaise par Mirza Kalichbeg Friedunbeg, Karachi 1900 2

CHRONOLOGIE DU RÈGNE

A D

- 583 (?) Prabhākaravardhana de Thanesar, fils d'Ādityavarman, marie avec Yaçomatī, monte sur le trône (cf H T vol II, p 247 " on compte trois rois en deux generations »)
- 584 (?) Naissance de Rājyavardhana
- 585-592 Jñānagupta, çramana de Gandhāra de l'Inde septentrionale, traduit 39 œuvres bouddhiques en chinois (B N p 434)
- 585-604 Prabhākaravardhana fait la guerre contre le roi de Gandhāra, contre les Hūnas, le roi de Sindhu, les Gurjaras, et le roi du Mālava
- 587 Mort de l'astronome Varāhamihira, selon le commentaire d'Āmarāja sur le *Khandakhādya* de Brahmagupta Auteur du *Pañcasiddhāntikā* etc (J R A S N S vol I, p 407 *Ganakataranginī* ed Sudhākara, The Pandit, N S Vol XIV, p 13)
- 587 (?) Naissance de Harsa
- 588 Inscription de Mahānāman à Bodh-Gayā (I A vol xv, p 356, vol xx, p. 190 (Un Mahānāman fut auteur du *Mahāvamça*)).
- 590 (?) Pūrnavarman règne dans le Magadha occidental Hiouen Tsang le nomme comme le dernier des descendants d'Açoka, et comme le restaurateur de l'arbre de la Bodhi que Çaçānka avait voulu détruire (I A vol XIII, pp 95 ss H T vol III, p 50)
- 590-616 Dharmagupta, çramana de l'Inde méridionale, traduit des œuvres bouddhiques en chinois (B N p 434)
- 592 (?) Naissance de Rājyaçrī
- 597 Mangalīça, Mangalarāja, Ranavikrānta, le Cālukya, fils de Pulikeçin I^{er}, succède à son frère Kīrtivarman
- 597-608 Mangalīça détruit les Mātangas, soumet les Katacchuris (Kalachuris) sous Buddharāja, fils de Çankaragana de Cedi,

conquiert Revatīdvīpa, et, ce semble, perd la vie en essayant d'obtenir le royaume Cālukya pour son propre fils et d'exclure son neveu Pulikeçin (Inscriptions d'Aihole, Netūr, et Mahākūta) Selon Bhandarkar, et aussi selon la donation d'Indravarman, Mangaliça commence à régner en 591 ; selon Fleet et l'inscription de Mahākūta (qu'il dit datée de la cinquième année de Mangaliça), il commencerait en 597. (Inscriptions — I A vol vu, pp 161 ss (plaques de Nerūr), ib vol x, p 59 (inscription non datée de Bādāmi) I A vol xix, pp 7 ss (inscriptions de Mahākūta), Fleet, P S O C I Nos 11 et 40 (Inscriptions de Mangaliça) B D. p 50 F K D Bomb Gaz pp 346 ss)

598 Naissance de l'astronome Brahmagupta, auteur du *Brahmasphuṭasiddhānta* etc (J R A S N S vol 1, p 110, *Ganakatantraṃ*, The Pandit, N S vol xiv, p 18)

600 Mort de Jñānagupta

600 (?) Devagupta regne dans le Mālava oriental (J B. A vol 38, plan, p 100)

600 (?) C'est le moment où florissent les poètes Bīna, Maṇūra et Mānatunga (Buehler, *Die Indischen Inschriften*, Peterson, *Subhāsitāvalī*, Int p 88 V O J vol iv, p 67)

600 (?) C'est le moment où vit le devot çivaïte, Tiruvāṇṇakavaiyār, sous Mahendravarman I^{er} On attribue la paternité du *Devānam*, une collection d'hymnes çivaïtes, à lui, ainsi qu'aux devots Tiruvāṇṇasambandar et Sundaramūrti Nāyanār (E I vol iii, pp 277 ss)

600 (?) Mahendravarman I^{er}, Pallava, fils et successeur de Simha-
viśnu, regne dans le même temps que Pulikeçin II (A S S I vol iii, p 11 F K D, Bomb Gaz p 321)

601 (?) Mariage de Harṣa (H C p 206)

602 (?) Mariage de Rājyaçrī avec Grahavarman le Maukharī (E I vol iii, p 156)

604 5 Rājyavardhana est envoyé par Prabhākaraṇavardhana à
les Hūnas

605 Mort de Prabhākaraṇavardhana

605 Grahavarman est tué par le roi du Mālava

605 Avènement de Rājyavardhana

605 Çilāditya I^{er} Dharmāditya du Valabhī

- Dharasena II regne (I A vol. 1, pp 45 ss, et J B R A S vol 1, p 75 I A vol 11, p 237 (plaque de cuivre de 609), 1b vol XIV, p 327 (plaque de cuivre de 605 de Walā)
- 605 Rājyavardhana defeat le roi du Mālava
- 605 Rājyavardhana est tue par Çaçānka, roi de Gauda
- 605 (?) Naissance de Kumāra, fils de Harsa
- 605-6 Avenement de Harsa (" Encore jeune " H C p 206)
- 605-615 Le *Çatruñjaya Māhātmyam*, ouvrage jaina, est ecrit sous le regne de Çilāditya du Valabhī (Weber, Abhandl z Kunde d Morgenlandes vol 1, p 16)
- 606 Alliance entre Harsa et le roi Bhāskaravarman de Kāmarūpa
- 606 Campagnes de Harsa contre la ville de Kānyakubja et le roi Çaçānka
- 609 Pulikeçin II, Satyāçraya, Çrī Pithvīvallabha, Çālukya, succede a son oncle Mangaliça
- 609-10 (?) Expedition de Pulikeçin II contre les Pallavas (F K D Bomb Gaz p 324)
- 609-642 Pulikeçin, ayant repousse Appāyika et Govinda (des Rāṣṭrakūṭas ?) selon l'inscription d'Aihole, soumet les Kadambas, prend Banavāsī, leur capitale, s'allie avec les Gangas de Maisūr et les Ālupas, envoie alors Candadanda contre les Mauryas Kanarais, reduit lui-même la ville de Purī, vainc les rois de Lāta, Mālava, et Gurjara Apres avoir soumis Kosala et Kalinga, il assiege Mahendrarman I^{er}, le roi Pallava, dans sa capitale Kāñcīpuram, et traversant la Kāverī, envahit le territoire des Coḷas, Pāñdyas, et Keraḷas (Selon la donation de Haiderabad, ces victoires furent gagnees avant 612) Ādityavarman, fils de Pulikeçin, regna sur la region qui s'etend près du confluent de la Kṛsnā et de la Tungabhadra Candraditya, un autre fils de Pulikeçin, (dont la femme Vijayabhāṭṛikā, ou Vijamahādevī, fit paraître les donations non datees de Nerūr et Kochre), regna sur le district Sāvāntvādī, tandis que Jayasinha, frere cadet de Pulikeçin, (connu par la donation non datee de Nirpan de son fils Nāgavardhana), gouverna le district de Nāsik Vers la fin de son regne, Pulikeçin fut defeat par les Pallavas sous Narasimhavarman I^{er}, (I A vol VI, p 72, 1b vol VII, p 163) (donation non datee de Nerūr) 1b p 290 vol VIII,

- p 44 (donation de Kochre) , ib pp 237 ss , ou A S W I vol m, pp. 135 ss (inscription d'Aihoḷe Meguti de 634) , I A vol ix, p 123 , vol xiv, p 330 , vol xvi, p 109 , vol xvii, p 141 , vol xviii, p 303 (plaque de cuivre de Sātārā) , vol xx, pp 5 et 95 , E I vol m, p 50 (donation non datee de Cipṭūn) A S Reports, N° 9, pp 90 ss , Beal, *Si-yu-hi*, vol ii, pp 255 ss J B R A S vol xvi, p 223 , B D pp 50, ss , F K D Bomb Gaz pp 349 ss)
- 610 Satvācīyaya Dhiuvaiāja Indīavaiṃan gouvernait Revatīdvīpa Parent peut etre avec les Cālukyas, etant allie avec la famille Bappūra, a laquelle appartenait Durlabbadevī, femme de Pulikeṣin I^{er} (J B R A S vol x, p 365 , vol xiv, pp 24 ss , B D p 49 , E I vol m, p 2 , F K D , Bomb Gaz p 355)
- 610 C'est le moment où vit le poete Jaina Ravikīrti , auteur de l'inscription d'Aihoḷe Meguti de Pulikeṣin (B D p 59 Buehler, *Die indischen Inschriften*, p 71)
- 610-634 Harsa est vaincu par Pulikeṣin II, le Cālukya, qui prend le titre de Parameṣvara
- 615 Viṣnuvardhana I^{er}, Kubja-Viṣnuvardhana, ou Viśamasiddhi, est nomme Yuvaiāja par son frere Pulikeṣin II (I A vol xviii, p 303 (donation de Sātārā datee de la huitieme annee de Pulikeṣin) I A vol xx, p 15 (donation de Chīpurupalle de la dix-huitieme annee de Viṣnuvardhana) ib p 1, et 93 ss)
- 615 (?) Dōsen fonde la secte Vinaya qui s'appuie sur le Dharmagupta Vinaya (Kuroda p 23)
- 615 (?) Kharagraba I^{er}, de Valabbī, succede à son frere Ālāditya I^{er}
- 618 (?) Mariage de Kumāra, fils de Harsa
- 618 627 Combats de Harsa dans l'Inde (cf Ma-touan-lin)
- 619 Mort de Dharmagupta (B N p 434)
- 620 (?) Dharasena III, du Valabbī, succede à son pere Kharagraba I^{er} (C I I vol m, Int p 41)
- 622 (?) Naissance d'une fille à Kumāra, fils de Harsa
- 625 Pulikeṣin II envoie une ambassade vers Khusru II de Perse (Tabari, p 371 J R A S , N S vol xi, pp 155 ss)
- 625 Yekwan introduit la secte des « Trois Āstras » au Japon (Kuroda p 23 Buddhist Sects p 46)

- 627-633 Prabhākaramitra, çramana de l'Inde centrale, ksatriya de caste, traduit trois ouvrages bouddhiques en chinois (B N p 435)
- 628 L'astronome Brahmagupta écrit le *Brahmasphutasiddhānta* (J R A S, N S vol 1 p 410 *Ganahataramiṇi*, The Pandit, N S vol xiv p 18)
- 628-9 Wahb-abī-kabcha, ambassadeur de Mahomet, arrive en Chine pour recevoir l'autorisation de construire une mosquée à Canton (Dabry de Thiersant, p 35)
- 628-9 Date de la Plaque de Bhānskera (E I vol iv, p 208)
- 629 Dadda IV, Praçāntarāga II, Gurjara du Bharoch, fils et successeur de Jayabhata II, regne
- 629 Dhruvasena II, Bālāditya du Valabhī, frere et successeur de Dharasena III, regne.
- 629 Hiouen Tsang part pour l'Inde
- 630 (?) Viṣnuvardhana devient souverain independant de Vengī, y fonde un royaume separe et divise ainsi le royaume Cālukya (I A vol xx, pp 12 et 94)
- 630 (?) Bhartīhari, le grammairien, auteur du *Vākyapadīya*, vécut vers cette époque (I-tsing, Int Gen pp LV, LVIII)
- 630 (?) Divākaramitra Maitrāyanīya, moine bouddhiste, florissait fort estimé de Harsa, dont la sœur devint religieuse bouddhique sous ce maître (H C p. 288)
- 630 (?) Parmi les moines bouddhiques de Nālandā pendant le sejour de Hiouen Tsang se trouvaient Ćilabhadra, disciple et successeur de Dharmapāla, chef de l'université de Nālandā, qui avec son contemporain Bhavaviveka a du vivre vers cette époque, Jayasena, Candragomin, l'adversaire de Candrakīrti, Gunamatī, auteur d'un commentaire sur l'*Abhidharmaśāstra* de Vasubandhu, Vasumitra, disciple du precedent, auteur d'un commentaire sur l'*Abhidharmaśāstravālyā*, Jñānacandra et Ratnasimha (H T vol III, pp 46-7 Chavannes, Memoire p 18 B E E.O vol III, pp 38 ss)
- 630 (?) Mitrasena, disciple de Gunaprabha (et guru de Harsa ?), âge de quatre-vingt-dix ans, dirigeait les études de Hiouen Tsang (H T. vol 1, p 109)
- 630-50 (?) Vāmana et Jayāditya, auteurs de la *Kācīkā Vṛtti*,

commentaire sui les sūtras de Pāṇini, vivaient à ce moment (Selon I-tsing (691) Jayāditya mourut trente ans avant son temps, c'est-à-dire vers 661-2)

- 631 Le brahmane Chach usurpe le trône de Sindhu à la mort de Rāyā Sāhasī II. Quelque temps après, il tue Mahratrānā de Chitor (ou Jaipur) (E H I vol 1, pp 131 ss et pp 406,414)
- 631-2 Date de la Plaque de Madhuban. (E I vol 1, pp 67 ss ib vol vii, pp 157 ss)
- 632 Srong-btsan-sgam-po, roi du Tibet, envoie T'onmī Samb'ota dans l'Inde (J R A S N S, vol xvii, pp 474 ss J B A vol Lvi, p 41 I A vol xvi, p 33)
- 632 Commencement de l'ère Perse de Yazdijard avec l'avènement de Yazdijard III, fils de Shērīyar et petit-fils de Khusru II
- 633 Mort de Prabhākaramitra (B N p 435)
- 633 Jayasīmbha I^{er}, Śaivasiddhi, succède à son père Viśnuvardhana (I A vol xiii, p 137, vol xx, pp 12, 97)
- 633 40 Defaite de Dhruvasena II du Valabhī sous les coups de Harsa
- 633 (?) Mariage de la fille de Kumāra au roi Dhruvasena II de Valabhī
- 634 Le brahmane Chach envahit Kirmān et fixe la limite entre Kirmān et l'Hindoustan (E H I vol 1, pp 131 ss et pp 406,414)
- 634 Srong-btsan-sgam-po envoie une ambassade à l'empereur de Chine T'aitsung (Histoire ancienne des T'ang, vol 256)
- 635 Çivadeva I^{er}, Licchavi de la dynastie Sūryavamçi du Népal oriental, et contemporain d'Amçuvarman, Thākuri, tous deux gouvernaient l'un le Népal oriental, l'autre le Népal occidental à la même époque (Bendall, I A vol xiv, p 97, Journey in Nepāl, p 72 pl viii, I A* vol ix, p 168, vol xiii, pp 411 ss, vol xiv, p 342 ss C I I vol iii, app iv, pp 178,189 J B A vol Lvi, plan p 100)
- 636 'Usmān ibn Āsī Saquafī, gouverneur de Bahraïn et d'Umān sous le Khalīfah 'Umar assigne son frère Hakīm à Bahraïn, et allant lui-même à 'Umān, envoie une expédition pour piller les côtes de l'Inde. Vers le même temps Hakīm fait partir des troupes contre Bharoch, et envoie son frère Mughurah Abū-l-Āsī à Dībal, où selon les uns il défait l'en-

- nemi, mais où selon le Chach-nāma il est tué (E H I vol 1, pp 415, 416)
- 638 L'astronome Lalla, auteur du *Dhī-vrddhida*, vivait à cette date (Sewell, Indian Calendar p 8).
- 639 Visite de Hiouen Tsang au roi Pulikeçin du Mahārāstra qui lui raconte les vains efforts faits par Harsa pour le vaincre (H. T vol 1, p 202-3, vol III, p 150)
- 639 Le roi Krek (?) introduit le bouddhisme au Siam. (Crawford, Journ of an Embassy to the Courts of Siam and Cochin China, p 367)
- 639 Commencement de l'ère moderne des Birmans, on dit que c'est Thenga Rādzā qui l'établit, (appelée aussi ère d'Ara-kan)
- 640 Amçuvarman, Thākūrī du Nepal occidental mentionné dans la *Bauddha Pārvatīyā Vamçāvalī* du Népal comme un prince habile et puissant, réputé par Hiouen Tsang comme un savant, et auteur d'un *Çabdavidyāçāstra* (Bendall, I A vol XIV, p 97, Journey in Nepāl, p 74 pl IX, I A vol IX, pp 169-171 H T vol II, p 408 Wright, Hist of Nepāl, pp 133 ss)
- 640 Une traduction du *Sukhāvativyūha-Mahāyāna-sūtra* est lue au Japon (M Mueller, J R A S N S vol XII, p 162)
- 640 (?) Hiouen Tsang visite le Valabhī sous le regne de Dhruvasena II
- 640 (?) Les çramanas Coreens Al-i-yé-po-mouo (Āryavarman) et Hœi-ye visitent l'Inde Ils meurent à Nālandā (Chavannes, Memoire, pp 32 ss)
- 641 Départ de Hiouen Tsang pour la Chine
- 641 Harsa envoie une ambassade à l'empereur de Chine
- 641 Dharasena IV du Valabhī, Mahārājādhirāja, fils et successeur de Dhruvasena II (Plaques de cuivre non publiées de 641 et 647 Plaques de cuivre de 645 I A vol 1, p 14 ou J B R A S vol X, pp 66 ss et I A vol 1, p 45 Plaques de cuivre de 649, I A vol VII, p 73, et vol XV, p 335. I A vol XVII, p 196 ss)
- 641 (?) Zendō fonde la secte Jōdo qui s'appuie sur l'*Amṭāyur dhyāna* et d'autres sūtras (Kuroda p 23)
- 642 L'ère populaire siamoise commence (Crawford, Ouvr cite p. 367)

- 642 (?) Narasiṃhavarman I^{er} ou Narasiṃhaviśnu, Pallava, fils et successeur de Mahendravarman I^{er} règne Il détruit (?) Vātāpi (Bīdāmi) et défait (?) souvent Vallabharāja Pulikeṣin (II) dans les batailles de Pariyāḷa, Maṃmaṅgula, Āṇṇamāra, etc (donations de Nandivarman Pallavamalla et Parameśvara I^{er}) Il est confirmé qu'il fit la conquête du Ceylan par le Mahāvaṃṣa, qui le représente ainsi que le prince singhalais Mānavamma comme s'aidant l'un l'autre dans leurs guerres respectives (I A vol viii, p 277, vol ix, p 99 A S S I vol iii, pp 11, 152, vol ix, p 343 F K D Bomb Gaz p 322 *Mahāvamśa* ti Wijesinha pp 41 ss)
- 612 (?) Tiruñtūasambandar, le dévot çivite, florissait sous Narasiṃhavarman, Pallava (E I vol iii, pp 277 ss)
- 642 (?) Mort de Pulikeṣin II
- 643 Vijayavarmanāja, Cīlukya, fils et successeur de Buddhavarman, gouverne le Gujāt (I A vol vii, pp 241 ss I A vol ix, p 123, ib viii, p 197 E I vol iii, p 2)
- 613 Ambassade de Li yi-piao et Wang huan-ts'e à Harsa
- 643 'Abdu-llah ibn 'Āmir ibn Rabī envahit Kūmān et prend la capitale, soumet Sīstān, et avançant sur Makrān, défait les armées unies de Makrān et Sindhu Le *Aḥaliḥ* 'Umar lui refuse la permission de traverser l'Indus L'historien Muhammad al-Shirāzī attribue la conquête de Sīstān à 'Amru ibn al-Tamīmī et à 'Abdu-llah ibn 'Umar *Khattab*, et celle de Makrān à 'Abdu-llah ibn 'Abdu-llah ibn 'Unān, et représente Zambīl, le souverain de Makrān comme gouvernant aussi le Sindhu Les autres historiens diffèrent entre eux (E H I vol i, p 417)
- 645 (?) Genjō et Jion fondent la secte Hossō s'appuyant sur le *Vidyāmātra Āśṭa*, (Kuroda p 23)
- 646-7 Wang huan ts'e part pour l'Inde comme ambassadeur vers Harsa
- 648 Mort de Harsa
- 648 (?) Dharasena IV du Valabhī occupe Bharoch. (I A. vol xvii, p 196)
- 648 Un usurpateur, le Senāpati Aṇuna (Na-fo-ti-a-la-na-shun) monte sur le trône de Harsa (Sylvain Lévi, J A 8^{me} Serie 1892, p 337)

- 648 Wang huan ts'e arrive dans l'Inde
- 648-9 Wang huan ts'e chassé par Arjuna, se réfugie au Tibet, revient avec une armée, et le défait complètement (Chavannes, Mémoire, p 19 n 2)
- 648-651 Mort de Dharasena IV du Valabhī (I A vol xvii, p 196 ; ib p 197 n 50)
- 649 Le ṣramaṇa chinois Tao-sheng (Candradeva) visite l'Inde
Chemin faisant, il visite le Tibet (Chavannes Mémoire, p 39)
- 649-50 Troubles dans l'Inde
- 650 Mort du roi Srong-btsan-sgam-po (Chavannes, Mémoire, p 14)
- 650 (?) Le ṣramana chinois Huan chao (Prakāṣamati) visite le Tibet . en allant dans l'Inde, il est reçu par la princesse Wen Chang, veuve du roi Srong-btsan-sgam-po (Chavannes, Mémoire pp 10 ss)
- 651 Defaite de Yazdīyād III de Perse (E H I vol 1, p 419)
- 651-2 Mort de Bhartrhari contemporain de Dharmapāla (I-Tsing, p Lv)
- 651-654 Mort d'Amṣuvarman (I A vol ix pp 171 ss)
- 661-2 Mort de Jayāditya, auteur en collaboration avec Vāmana du *Ācārāvalī* (I-tsing, p Lv)
-

CHAPITRE I^{er}.

HISTOIRE POLITIQUE DU REGNE DE HARSA

Parmi les raisons qui ont contribué à faire d'une assez modeste famille princière de Thanesar (1) l'arbitre à un certain moment des destinées de l'Inde, il faut sans doute compter l'avantage de la situation de cette ville dans l'ensemble de la péninsule : cette localité, maintenant bien déchue de sa grandeur de jadis, fut encore partie d'un centre stratégique formidablement organisé par les Anglais.

Située au cœur de cet isthme naturel qui sépare le désert du Thar de l'Himālaya et fait communiquer entre eux les bassins du Gange et de l'Indus, bâtie sur la Sarasvatī, qui ne mêle ses eaux aux affluents d'aucun de ces deux fleuves, mais par le Satlej va se perdre au désert, la ville de Thanesar ne se rattache géographiquement pas plus aux provinces du Gange qu'à celles de l'Indus : politiquement, elle forme état tampon. Ses princes, de quelque empire qu'ils soient tributaires, ont toujours la garde de la frontière : ils reçoivent les premiers le choc de l'ennemi, ils sont aussi les premiers en communication avec lui, la défection ne leur en est que plus facile, ils peuvent être toujours prêts à se réclamer d'une antique dépendance à l'égard de l'un pour se soustraire au joug de l'autre, ils seront maîtres de choisir leurs alliances.

Qu'à la faveur de cette équivoque, ils arrondissent un peu leurs États, et l'on va voir comme il leur sera aisé de les défendre. Adossés

(1) Thanesar dans le district Ambala (Umballa) du Pendjab, sur la Sarsuti (Sarasvatī) par 29° 58' 30" lat. Nord et 76° 52' long. Est (Greenwich), à 25 milles au sud d'Ambala. Cunningham dérive le nom ancien de cette ville *Sthānviçvara*, soit de *sthāna* (la demeure) et *īçvara* (Çiva), soit de *Sthānu* et *īçvara* (deux appellations de Çiva). Centre de pèlerinage hindou de moins en moins fréquenté, avec un lac sacré, ruines de deux tumuli et d'un ancien fort, 6 000 habitants dont 1 000 Hindous au recensement de 1881.

aux dernières croupes de l'Himālaya, ils ne craignent de ce côté de l'horizon, tant au nord qu'au nord-est, nulle incursion ennemie, nul mouvement tournant, ils peuvent considérer en toute certitude les crêtes encore lointaines de l'Himālaya comme le prolongement naturel des murs de leurs cités. Vis-à-vis de cette barrière infranchissable, au sud-ouest, le soleil brûle et desole éternellement à quelques journées de marche le vaste désert du Thar, nouvel obstacle que la nature étale devant l'ambition de leurs ennemis. Le danger ne leur viendra donc que du couchant ou du levant, mais peu importe s'ils résistent, ils sont chefs d'une *marche* avancée avec laquelle doivent se solidariser ceux qu'ils ont sur leurs derrières s'ils cèdent, ils sont à la tête d'une avant-garde qu'enfoncer et que soutient une puissante invasion. De toute façon les princes de Thanesar doivent à leur situation géographique de jouer un grand rôle dans l'histoire de l'Inde.

Des les temps mythologiques du Mahābhārata, c'est ce pays que se disputent les Pāndavas et les Kauravas, et c'est là que se livre cette terrible bataille du Kuruksetra qui assure la suprématie aux Pāndavas. Plus tard, c'est là que doit s'arrêter l'expédition d'Alexandre. En des temps plus rapprochés enfin, après que se fut écroulé l'empire qu'y avait fondé Harsa, c'est encore là que l'Islam avec Mahmoud de Ghazni livre ses plus grandes batailles.

Si cette contrée est naturellement privilégiée et semble assurer la domination de toute l'Inde à qui peut seulement s'en emparer, les temps où s'établit la dynastie des Vardhanas de Thanesar n'étaient pas moins propices aux succès de l'un d'entre eux. C'est un moment assez rare dans l'histoire, où l'Inde est livrée à elle-même. Les Huns, après avoir ébranlé et ruiné l'empire des anciens Guptas, se sont retirés, laissant le champ libre à de nouvelles ambitions.

Ces Huns ne sont autres que les Hūnas des textes sanscrits, qui venus du nord-ouest ont envahi l'Inde au ^v^e siècle, tribu de la même famille apparemment que les Ye-ta ou Ephthalites qui pendant plus d'un siècle (425-550) occupèrent le Turkestan et luttèrent avec les Sassanides. Ces Hūnas vers 445 avaient pénétré dans le Pendjab, de 495 à 533 Toramāna, leur chef, avait abattu l'empire Gupta. Son fils, Mihirakula (1), en 515 avait marché contre Bhatārka, roi de Valabhī,

(1) Après Mihirakula, nous n'avons rien de certain sur les Hūnas, nous savons seulement qu'ils s'étaient établis sur les confins de l'Inde, prêts à s'y jeter au premier signe de faiblesse. Ils sont restés dans l'Inde bien après

il avait eu un moment la suzeraineté complète de l'Inde vers 530, puis avait été chassé par le Mūlava, Yaçodharman, vers 533 (1), et les Hūnas avaient été définitivement repoussés de l'Inde. On ne sait pas les faits immédiats qui suivent. Yaçodharman se vante bien dans son inscription de Mandasor (2) d'avoir fondé un empire plus vaste que celui des Guptas, mais ce n'est peut-être qu'une exagération littéraire, car il n'y a pas de traces de cet empire, aussitôt les Hūnas chassés de l'Inde et jusqu'à l'avènement de Harṣa, un fait historique domine, c'est la naissance et l'épanouissement spontané d'une foule de pouvoirs locaux qui aux dépens les uns des autres cherchent à obtenir la suprématie générale. C'est à la chute des Hūnas que les Pallavas, les Valabhis, les Cīlukyas, les Maukharis, les Varmans, les Guptas du Magadha, les Vaimans de Kāmarūpa et tous les autres peuples dont nous rencontrons les noms dans les inscriptions, doivent l'origine de leur fortune. C'est ce même mouvement qui plus tard porte la famille Vardhana de Thanesar au trône impérial.

Pénétrons plus avant dans cet état politique de l'Inde et passons successivement en revue ces diverses principautés, telles qu'elles figurent à la fin du VI^e siècle.

Qu'était-ce en premier lieu que cette famille des Vardhanas qui devait étendre si loin la renommée de Thanesar ? Leur généalogie ne remonte pas bien haut et avant Prabhākara, le père de Harṣa, nous ne connaissons guère que trois générations. Si l'on en croyait le poète Bīna, la famille de Thanesar devrait son origine à un héros du nom de Puṣyabhūti, roi du district Stbāneṣvara, dans le pays Çikāntha que le poète appelle « un paradis terrestre » (3). De Puṣyabhūti serait

que les Tou-kue avec l'aide de Khusrū I^{er} de Perse eurent détruit la puissance de leurs congénères du Turkestan en 550. Après la destruction de cet empire, les Ye-ta se retirèrent dans le haut Oxus, où ils fondèrent une petite principauté tributaire de la Chine.

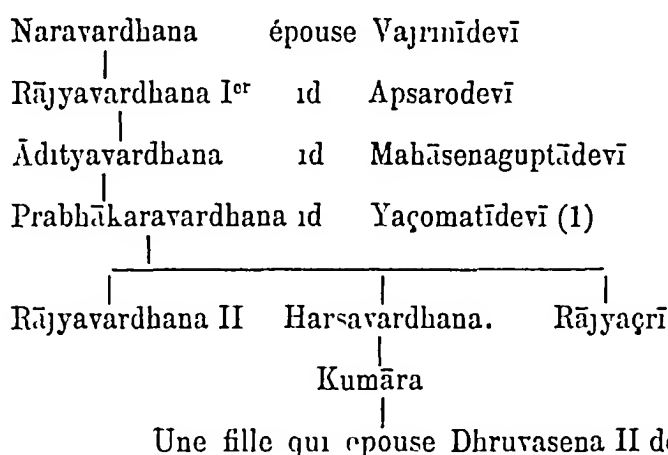
Dans le *Viṣṇupurāṇa* (traduction de Wilson, 1840) nous trouvons, p. 177 « Sous les Hūnas nous devons comprendre les Huns blancs, ou Indo-Scythes, qui s'établirent au Punjab et le long de l'Indus », et à la page 194, les Hūnas sont nommés parmi « les peuples féroces et non civilisés ».

(1) C. I. I. vol. III, p. 148.

(2) C. I. I. vol. III, pp. 142-148.

(3) H. C. p. 104, et cf. aussi *Gaudavaho*, éd. Shankar Pandit, (1887) pour le fait que Thanesar était la capitale d'un pays nommé Çikāntha.

descendue une longue lignee de rois glorieux. Mais les inscriptions se taisent à leur sujet. Ce n'est pas la seule obscurité que présente le texte de Bāna. Les rois authentiques que nous connaissons ne font nulle mention de Puṣyabhūti et ne font pas remonter leur généalogie au delà de Naravardhana, tisaieul de Harsa. Selon les inscriptions que nous possédons, voici la table généalogique des Vardhanas



Les deux premiers rois de cette dynastie ne figurent dans les inscriptions qu'avec leur titre de Mahārāja, mais à lui seul ce simple titre est une indication. Il s'ensuit sans doute que leur pouvoir était assez restreint. Au VI^e et au VII^e siècle, en effet, le titre de Mahārāja, ainsi qu'on peut le voir sur les inscriptions de Valabhī, était attribué généralement aux grands vassaux. Aussi Naravardhana et Rājyavardhana I^{er} n'étaient-ils peut-être pas même indépendants. Il est fort à croire qu'ils étaient les vassaux soit des rois de Mālava, soit de ceux de Magadha, les plus puissants de leurs proches voisins. Comme d'autre part Bāna et Hiouen Tsang ne nous aident en rien à pénétrer le mystère qui enveloppe ces deux ancêtres de Harsa, nous pouvons en induire sans trop de hardiesse que rien de leur existence ne méritait d'être sauvé de l'oubli. Hiouen Tsang se contente de rapporter que Harsa est de la caste des Feiche ou Vaiçya (2). L'affixe *-vardhana* semble corroborer cette affirmation. Les Karkotakas du Kaśmīr (3), descendus d'un Kāyastha, étaient des Vaiçyas et ajoutaient *-vardhana* à leurs noms. Cette circonstance expliquerait aussi

(1) Dans plusieurs mss. du H. C. on lit Yaśovatī.

(2) H. T. vol II, p. 247.

(3) *Gaudavaho*, éd. Shaukar Pandit, Int. Note 1, p. cxi.

le silence de Bīma, si les ancêtres de Harṣa étaient des Vaiṣyas et non des Kṣatriyas, le galant poète de cour ne pouvait que les ignorer.

Ādityavardhana est plus intéressant que ses prédécesseurs. Toutefois c'est toujours chez Bīma et Hiouen Tsang le même silence, mais une inscription qui nous donne le nom de sa femme, Mahīśenaguptādevī, ouvre la porte à des hypothèses fort plausibles. Ādityavardhana n'est encore lui aussi qu'un simple Mahārāja, mais il a mérité sans doute d'entrer par le mariage dans l'alliance de princes du Magadha. Le nom de sa femme semble l'indiquer : elle était sœur, sans doute, de ce Mahīśenagupta de Magadha (1) dont nous trouvons le nom dans les listes de rois contemporains. Si en effet ainsi, on comprend quelle valeur prend ce mariage d'un prince à demi barbare du nord et peut-être tributaire des Hūnas avec une princesse de l'Inde centrale issue d'une dynastie qui régnait en plein centre de culture hindoue et d'expansion bouddhique : c'est d'une part la preuve manifeste de la décadence de l'empire Gupta à la suite des incursions des Hūnas, c'est d'autre part la première affirmation de cette politique qui devait contribuer à faire la fortune des Vardhanas de Thanesar : le choix d'une alliance avantageuse. C'est pourquoi à partir du successeur d'Ādityavardhana les renseignements historiques commencent à affluer.

Prabhākaravardhana est le digne héritier de son père. Sa femme Yaśomātī, dont nous ignorons malheureusement l'origine, ne pouvait appartenir qu'à une noble famille, celle des Guptas ou celle des Maukharis. Quant à lui, il ne porte plus le titre de Mahārāja qu'il a jadis à certains de ses vassaux. Voici ce qui se rapporte à lui dans l'inscription de Madhubani (2) :

« Engendre en Mahīśenaguptādevī, l'adorateur passionné du soleil, le Paramabhūttiraka Mahārājādhirāja Prabhākaravardhana, dont la gloire traversa les quatre Océans, devant lequel d'autres rois s'inclinaient à cause de sa bravoure et de leur affection pour lui, qui manait son pouvoir pour le juste maintien des castes et des classes, et qui, comme le soleil (3), soulageait la détresse du peuple » (4)

(1) C. I. I. vol. III, p. 206.

(2) E. I. vol. VII, p. 155.

(3) Pour l'idée que le soleil soulage la détresse, voyez C. I. I. vol. III, p. 162 ligne 2 du texte.

(4) १।१ - Mahīśenaguptādevīṃ utpannaḥ - catuṣṣamudrātīkrānta - kīrtitah

Ces termes, si on les degage de ce que la convention litteraire y ajoute, semblent indiquer que Prabhākaravardhana a été souverain independant et qu'il jouissait même d'un assez grand pouvoir. Ses titres de Paramabhaddāraka Mahārājādhirāja ne se trouvent accolés qu'à des noms de rois très puissants. C'est peut-être à ses victoires à la guerre qu'il les devait, mais les inscriptions qui signalent sa bravoure émérite, oublient de dire où elle avait eu l'occasion de se manifester. Hiouen Tsang se contente de nous livrer son nom (1) sans relater la moindre anecdote touchant son règne. Bāna, par contre, qui ne pouvait entreprendre le panégyrique de son royal protecteur sans commencer par l'éloge du pere de celui-ci, est plus abondant en details. Il mentionne d'abord que Prabhākaravardhana avait un autre nom, celui de Pratāpaçīla, et Hiouen Tsang le confirme en ceci, lorsqu'il rapporte que le roi de Kānyākubja s'appelait Prabhākara-vardhana de son *surnom* (2). Hiouen Tsang fait erreur lorsqu'il parle de Kānyākubja comme étant la capitale de Prabhākaravardhana, car autant que nous sachions, c'est Thanesar qui fut la ville principale de ses États. Quoi qu'il en soit de cette question accessoire, Bāna, dans les quatrième et cinquième chapitres du *Harśacarita*, nous apprend à peu près tout ce que nous savons du règne de ce roi.

Prabhākaravardhana épouse Yaçomatī et celle-ci rêve qu'elle a deux enfants merveilleux : c'est d'abord Rājyavardhana, puis Harśa dont l'empire futur est annoncé par les signes miraculeux qui accompagnent sa naissance. Six ans après la naissance de l'aîné, Yaçomatī met encore au monde un nouvel enfant : c'est la princesse royale Rājyaçrī. Bāna fournit des données précises pour déterminer l'âge non seulement de Harśa mais aussi de Rājyavardhana. Harśa naquit, dit-il, « dans le mois Jyāistha, le douzième jour de la quinzaine sombre, les Pléiades étant dans l'ascendant, juste après le crépuscule ». Quant à Rājyavardhana, il touchait à sa sixième année (3) « quand Harśa commença à faire cinq ou six pas au doigt de sa nourrice ». Les enfants ont alors comme camarade de jeu le jeune Bhandī,

pratāpānui āgopanat-ānyarājā vai nnāçrama-vyavasthāpana pravṛtta-cakra ekacakkraratha iva prajānām ārtti-harah paramādityabhaktah paramabhaddāraka mahārājādhirāja-çrī-Prabhākaravardhana (cf C I I vol III, p 220 pour les phrases du sceau du Maukharī Çarvavarman)

(1) H T vol I, p 111 et H T vol II, p 243

(2) H T vol II, p 243

(3) « Saçtham varṣam avataratī »

leur cousin germain, fils du frère de Yaçomatī et qui était alors âgé de huit ans. Nous avons aussi la mention d'un cousin ou frère de lait de Harsa, nommé Kīśna, parent aussi de Bāna (1). Le roi leur donne comme attaches les jeunes princes, Kumāragupta et Mādhavagupta (2), les fils du roi de Mālava. Kumāragupta avait dix-huit ans, et il était l'aîné des deux. Puis la princesse royale Rājyaçī est fiancée et mariée avec le jeune prince Grahavarman, fils aîné d'Avantivarman, de la famille estimée des Maukharis.

Pendant que la jeunesse de ses enfants se passait dans les occupations accoutumées d'une famille royale, le roi se préoccupait des affaires de l'État. Confiant dans ses forces militaires et conscient aussi des avantages que lui présentait la décadence de ses voisins, il joua des coudes de tous côtés. Ses guerres semblent avoir été couronnées de succès. Il mena des expéditions heureuses contre ses voisins du nord, les Hūnas barbares de l'Himālaya et le roi de Gandhāra, contre le roi de Sindhu à l'ouest, contre les rois de la frontière méridionale, les Gūrjaras, les Lātas et le roi de Mālava (3). Mais lesquelles de ces expéditions eurent un succès politique permanent, il n'est pas facile de le préciser. Celle qui fut dirigée contre le Mālava, a dû compter parmi les plus fructueuses, puisque les deux fils du roi de Mālava étaient retenus comme otages auprès des fils de Prabhākara-vardhana. Il est probable que les autres expéditions ne furent pas suffisantes pour assujettir d'une manière définitive les contrées ou les tribus que le roi avait une fois vaincues. Par exemple, la guerre contre les Hūnas n'a pas dû avoir beaucoup de succès, car, peu de temps avant sa mort, le roi dut une deuxième fois envoyer une armée avec son fils aîné, Rājyavardhana, dans le nord pour repousser ces peuplades belliqueuses (4). Cette dernière expédition ne semble pas avoir eu plus de succès que la première. Bāna parle bien de durs combats et de graves blessures (5), mais il ne souffle mot du butin qu'on aurait pu en rapporter. La vérité, c'est que les Hūnas par suite

(1) H C p 58 (parenté avec Haisa) et H C p 62 (parenté avec Bāna)

(2) Plus tard, Mādharvagupta fut le compagnon favori de Harsa. Cf. H. C. p. 265 et H. C. p. 87.

(3) H C p 132

(4) H C p 166 " atha kadācid iṅja Rājya va aridhanam kavacaharam Hūna-
hantum
uttarāpatham piśhiṇot "

(5) H C p 196

de la position des rois de Thanesar étaient leurs ennemis hereditaires , c'était à eux les premiers que venaient se heurter leurs hordes de pillards , c'était à eux aussi qu'incombait la defense de la vallée du Gange Les Vardhanas et les Hūnas devaient être en hostilités continuelles et c'était déjà un beau résultat pour Prabhākaravardhana de n'avoir jamais le dessous C'est au cours de cette deuxième expédition conduite par Rājyavardhana que meurt le roi Harsa avait accompagné son aîné jusqu'à la région, « qui brille par la splendeur du Kailāsa » (1) Rājyavardhana poursuit sa route avec l'armée, accompagné de ses sages conseillers, et laissant derrière lui Harsa qui reste à chasser. C'est là que celui-ci reçoit la nouvelle que son père Prabhākaravardhana est gravement malade, il s'empresse de rentrer. Il trouve la ville dans le plus grand désordre et toute occupée à l'accomplissement de rites de toute confession Il n'est peut-être point sans intérêt de citer ici le texte même de Bāna (2)

« Le lendemain au milieu du jour quand il arriva à la capitale, plus de cris de victoire, morts étaient les battements de tambour, supprimée la musique, finies les réjouissances , plus ne chantaient les trouvères , aux boutiques plus de marchandises en vente , de place en place resplendissaient les tourbillons de fumée du sacrifice Kotihoma (3) entrelacés par la force du vent, on aurait dit les cornes tordues du buffle de Yama qui défonce le sol, ou les fils du filet de la mort qui planait En l'air tournoyaient des vols de corbeaux , leurs aigres croassements pendant tout le jour, telles les tintinnabulantes clochettes de fer du buffle de Yama, annonçaient la venue d'un malheur Ici des parents aimants, prosternes, observaient le jeûne pour apaiser Çiva Là de jeunes nobles se brûlaient à des lampes pour rendre propices les Mères Là un Dravidien se préparait à solliciter le Vampire par l'offrande d'un crâne, là un homme d'Āndhra élevait ses bras en l'air comme un rempart pour concilier Candī Ailleurs de jeunes serviteurs affligés adoucissaient Mahākālā en tenant de la gomme fondante sur leur tête Ailleurs un groupe de parents s'appliquaient à faire une oblation avec leur propre chair

(1) H C p 166 « Kailāsaprabhābhāsinī » La montagne Kailāsa, ou Kuvera, dit-on, réside, est haute d'environ 20 000 pieds et se trouve au nord-ouest du lac Manasarovar du Tibet

(2) H C pp 169-171

(3) Sacrifice destiné à rendre propices certaines planètes malveillantes

qu'ils détachaient à l'aide de couteaux effilés. Ailleurs encore des princes royaux vendaient ouvertement de la chair humaine. A peine entre dans la rue des bizars, au milieu d'une foule d'enfants curieux, il aperçut un homme qui exhibait des tableaux de l'Enfer dans sa main gauche une toile peinte montrant le Roi des morts sur son buffle terrible, une baguette à la main, il exposait les choses de l'autre monde et chantait le vers suivant

- Mères et pères par milliers
Enfants et épouses par centaines,
Âge après âge sont partis,
À qui sont ils ?
À qui es-tu ? -

« Puis il entra lentement dans le palais. Là il trouva des gens qui distribuaient tous leurs biens, adorant les dieux de la famille, occupés à faire bouillir l'ambrosie, faisant le sacrifice des Six Oblations, offrant des feuilles tremblottantes de Durvī, frottées de beurre caillé, chantant l'hymne Mahī-Māyūrī purifiant la maison, accomplissant les rites pour éloigner les esprits par des offrandes. De très graves brahmanes étaient appliqués à murmurer des textes védiques, le temple de Civa résonnait du murmure de l'Hendecade à Rudra, des Çivaïtes de la plus grande sainteté huguraient l'image de Virūpīkṣa dans des milliers de pots de lut. Assis dans la cour, des rois s'affligeaient de ne plus pouvoir obtenir la vue de leur suzerain, pour eux le bain, le manger, le sommeil n'étaient que des noms, leurs habits étaient sales, tant ils négligeraient leur toilette, ils attendaient jour et nuit immobiles comme des tableaux peints, guettant les bulletins des familiers du roi qui faisaient irruption dans les appartements intérieurs. Sur la terrasse, un triste groupe de serviteurs moins intimes discutait sur l'état du roi en chuchotant tantôt l'un imaginait des erreurs de la part des médecins, tantôt un autre lisait à haute voix des descriptions de maladies incurables, un autre racontait de mauvais rêves, un autre communiquait des histoires de démons, un autre récitait des horoscopes, un autre débitait des présages sinistres, un autre encore méditait sur la courte durée des choses, reprouvait ce monde inconstant, critiquait les railleries de l'âge Kali et accusait le sort, un autre plein d'indignation pour Karma adressait des reproches aux dieux de la maison royale, un troisième avait compassion des jeunes nobles affligés »

Au milieu de cette desolation universelle, le medecin du roi se suicide de desespoir, la reine Yaçomatī suit son exemple, se jette dans le feu et c'en est fait du roi Prabhākaravardhana

Il nous faut maintenant laisser de côté les ancetres de Harṣa et son pere afin de tracer un court tableau de l'etat general de l'Inde à cette epoque

Au sud de Thanesar se trouve le grand royaume du Mālava qui s'était assujetti les princes avoisinants. Nous connaissons peu l'histoire du Mālava apres le regne de Yaçodharman. Ce royaume avait selon Hiouen Tsang six mille li de pourtour, la capitale en avait une vingtaine. Le sol, gras et fecond, donnait d'abondantes moissons, le ble tardif y prosperait particulierement, les plantes et les arbres y avaient une vegetation florissante et on y recueillait une grande quantite de fleurs et de fruits. Un royaume si fertile ne pouvait qu'exciter les convoitises de ses voisins. Aussi de continuelles attaques sont-elles dirigees contre lui par les princes du Broach, du Valabbī, du Mahārīstra, de Thanesar, et d'autres. Bien que le pays semble avoir toujours etc en proie a des incursions de ce genre, les habitants passent pour avoir egale en culture intellectuelle ceux du Magadha, qui est le centre de la civilisation indienne. « Dans les cinq parties de l'Inde, le Mālava au sud-ouest et le Magadha au nord-est sont les deux seuls royaumes dont les habitants se fassent remarquer par l'amour de l'etude, l'estime pour la vertu, la facilite de l'elocution et l'harmonie du langage ». Malgre cette heureuse prosperite les rois de ce pays nous sont peu connus, une indication des plus precieuses nous est donnee par Hiouen Tsang a leur sujet. « Suivant la tradition », dit-il, « le trone etait occupe, il y a soixante ans (1 e circa 580), par un roi nomme Ālāditya qui etait doue de grands talents et possedait de vastes connaissances ». Et dans sa relation sur le Valabbī il ajoute « Tous les rois de ce pays sont les neveux du roi Ālāditya du Mālava ». Est-ce avec ce meme roi que Prabhākaravardhana guerroyait et sont-ce ses deux fils qu'il avait aupres de lui comme otages il nous est difficile de l'affirmer. Mais d'apres les noms de ces deux fils Kumāragupta et Mīlhaṇagupta il semblerait plutôt que leur pere appartient a la famille des Gupta qui regnaient encore dans le Mālava. Nous retrouverons d'ailleurs cette meme famille au Magadha.

A l'est, dans les alentours de Kānyakubja et flottant un peu partout, se trouvaient des familles nobles qui profitaient des troubles causes par les Hūnas et cherchaient l'occasion de se saisir d'un petit territoire, d'une principauté, à l'exemple des Vardhanas de Thanesar, féodalité turbulente, sans intelligence ni fermes desseins diplomatiques, n'ayant que des ambitions ou des instincts capricieux et qui était nécessairement destinée à subir le joug d'un ennemi plus résolu et plus discipliné

Parmi ces familles nobles, une surtout semble se distinguer par son antiquité (1) ainsi que par ses talents ce sont les Maukharis (2), ou Mukharas, ces princes ont d'abord pour eux une certaine noblesse d'origine qu'il n'est pas facile d'expliquer Toutes les familles de l'Inde ont toujours aimé s'allier à eux par le mariage C'est ainsi que nous voyons le Maukhari Ādityavarman (3) marié avec Harsaguptā, la sœur (?) de Harsagupta du Magadha, et plus tard Prabhākaravardhana, n'hésite pas à donner sa fille Rājyaçrī à Grahavarman, fils du Maukhari Avantivarman Il annonce ainsi sa décision « En général, bien que le marié puisse avoir d'autres mérites, le sage regarde favo-

(1) L'antiquité de la famille des Maukharis est prouvée par un sceau d'aigle provenant de Gayā, où l'on trouve la légende dialectale « *Mokkhalinam* » « des Mokkhalis, Maukhalis ou Maukharis » (C I I vol III, p 14)

(2) Duff Chion India, p 308, C A S R vol IX, p 27, vol XV, pp 164-166, vol XVI, p 81, I A vol XIV, p 68, C I I vol III, pp 219-228, J R A S, N S, vol XXI, p 136, J B A vol LVIII, p 100

(3) *Liste des Maukhari Varmanas*

1 Harivarman, marié avec Jayasvāmī

2 Ādityavarman, fils du précédent, marié avec Harsaguptā du Magadha

3 Īṣṇavarman, fils du précédent, marié avec Upaguptā

550 (?) 4 Īṣṇavarman, fils du précédent, marié avec Laksmīvatī (?)

5 Çarvavarman, fils du précédent, contemporain de Dāmodaragupta du Magadha

6 Susthitavarman, contemporain de Mahāsenagupta du Magadha

7 Avantivarman, contemporain de Prabhākaravardhana de Thanesar

600 (?) 8 Grahavarman, fils du précédent, marié avec Rājyaçrī de Thanesar

9 Bhogavarman, marié avec une fille d'Āditvasena (I A vol IX, p 181) du Magadha

10 Yaçovarman

ablement une bonne famille Or à la tête de toutes les maisons royales se tiennent les Mukharas, auxquels tout le monde est dévoué (1) ». Mais les Maukharis n'avaient pas de si cordiales relations avec toutes les familles royales de l'Inde avec les Guptas du Magadha ils durent parfois se mesurer sur le champ de bataille Ainsi le roi Maukhara Īcānavarman fut battu (2) par Kumāragupta du Magadha, petit-fils de Harsagupta De même le roi Maukhari qui avait écrasé avec ses éléphants l'armée des Hūnas fut mis en déroute par Dāmodaragupta (3) du Magadha Mahāsenagupta du Magadha vainquit aussi le roi Maukhari Susthitavarman (4)

Une autre branche de la famille des Maukharis d'une moins grande importance paraît, d'après le témoignage de quelques inscriptions (5), s'être développée dans le voisinage de Gayā Rien d'étonnant du reste à ce que les Maukharis cedassent devant les rois du Magadha (6) Dans cette vallée, qui jadis avait été le siège d'un des premiers royaumes arvens, subsistait encore une puissance redoutable A cette époque, ce pays était devenu la Terre Sainte du bouddhisme, et Hiouen Tsang en est l'écho fidèle Le Magadha s'était couvert d'un nombre infini de monuments religieux, et donnait asile à une foule de

(1) H C p 156

(2) C I I vol III, p 206

(3) C I I vol III, p 206 « Renversant la ligne des éléphants puissants, aux pas fiels des Maukharis qui avaient su jeter en l'air les troupes des Hūnas -

(4) C I I vol III, p 206

(5) C I I vol III, pp 221-228

(6) Duff Chion India p 288, C I I vol III, pp 200 220, J B A vol LVIII, 1^{re} partie plan, p 100

Liste des Guptas du Magadha

1 Kpsnagupta

2 Harsagupta fils du précédent contemporain d'Āditavarman Maukhari

3 Jivitagupta I^{er} fils du précédent

4 Kumāragupta fils du précédent

5 Dāmodaragupta fils du précédent contemporain de Çarvavarman Maukhari

6 Mahāsenagupta fils du précédent contemporain de Susthitavarman Maukhari

7 Mādhavagupta fils du précédent marié avec Çrīmatīdevī contemporain de Harsa

627 8 Āditvasena fils du précédent beau-père de Bhogavarman Maukhari

moines qui s'adonnaient à l'ascétisme C'est à ses nombreux couvents que le Magadha dut sans doute son nom de « Pays des Vihāras », d'où celui de Bihar, qui lui est resté encore aujourd'hui Le pèlerin chinois nous fournit de précieux renseignements sur l'état géographique du Magadha (1) « Le royaume du Magadha », dit-il, « a environ cinq mille li de tour Les villes ont peu d'habitants, mais les villages sont fort peuplés Le sol est gras et fertile, et les grains viennent en abondance On y recolte du riz d'une espèce extraordinaire, dont le grain est gros et d'un goût exquis, il est remarquable par l'éclat de sa couleur on l'appelle communément le riz à l'usage des grands Comme le pays est bas et humide, les villages ont été établis sur des plateaux élevés Après le premier mois de l'été et avant le second mois de l'automne, les plaines sont inondées et l'on peut y circuler en bateau, la température est une douce chaleur » Ailleurs le voyageur chinois dit que le Magadha n'a que cinq à six cents li de circonférence (2) Quoi qu'il en soit de cette contradiction, il est à jamais regrettable qu'il n'ait pas cru devoir retracer l'état politique du pays, ce n'est qu'avec l'aide des inscriptions que nous y parvenons Au Magadha régnaient les descendants des premiers Guptas Les princes de cette famille comptaient parmi les plus réputés de l'Inde Leur armée montra souvent sa valeur surtout contre les Maukharis, leurs voisins et quelquefois leurs alliés Nous sommes peu renseignés sur les personnalités mêmes qui se succédèrent à la tête de la famille il n'est guère qu'un fait certain, c'est qu'ils ne dédaignèrent pas toujours de s'allier avec les Maukharis et que ceux-ci n'épousèrent pas moins de trois princesses Guptas Ils s'unirent aussi de même façon avec les Vardhanas de Thanesar, parmi lesquels Adityavardhana épousa Mahāsenaguptā, sœur de Mahāsenagupta du Magadha

A l'est du Magadha s'étend un royaume des plus intéressants, et malheureusement des plus inconnus Le Kāmarūpa, l'Assam moderne, doit son intérêt à sa position géographique Voisin du Tibet, de la Chine, du Samatata, du Magadha et du Népal, le Kāmarūpa put jouir à la fois de la triple influence de la civilisation chinoise, brahmanique et bouddhique Quels ont pu être les résultats de cette rare

(1) H. T vol II, p 409

(2) H T vol I, p 136

combinaison, ont-ils été aussi heureux qu'on serait en droit de le supposer, s'est-il dégagé du mélange de ces trois philosophies humaines une culture intellectuelle spéciale et originale, ou bien n'en est-il sorti que trouble et confusion, dissensions et anarchie, ou bien encore les soucis matériels de ce monde l'ont-ils emporté sur les spéculations de l'esprit et le Kāmarūpa, harcelé par les tribus barbares au sud-ouest, en butte à l'ambition des princes du Samatata plus florissant et plus cultivé, n'a-t-il fait que languir dans l'obscurité ? Ce sont autant d'insolubles questions que ni Bāna ni Hiouen Tsang ne nous aident à élucider. Bāna se contente de nous donner la généalogie (1) des princes (2) de ce pays, et Hiouen Tsang, qui sur l'invitation du roi Bhāskaravarman l'a visité, ne nous donne que des renseignements économiques ou géographiques (3) « Il a environ dix mille li de tour, et la capitale trente li. Le terrain est bas et humide. » Ceci s'accorde bien avec le présent climat de l'Assam « Les grains se sement et se recoltent à des époques régulières. On cultive les arbres à pain et les cocotiers. Les villes sont entourées de rivières, de lacs et d'étangs. Le climat est tempéré. Les hommes sont petits de taille et noirs de figure. Leur langage diffère un peu de celui de l'Inde centrale. Le roi actuel descend du dieu Nārāyaṇa Deva, il est de la caste des Brahmanes. À l'est de ce royaume règne une chaîne de montagnes et de collines, on ne rencontre aucune capitale de grand royaume. Ses frontières sont voisines des barbares du sud-ouest, c'est pourquoi les habitants leur ressemblent sous le rapport des mœurs. J'ai interrogé les gens du pays et j'ai appris qu'après un voyage de deux mois on peut entrer dans les frontières sud-ouest du pays de Chou. Mais les montagnes et les rivières présentent à la fois des obstacles et des dangers. Un air contagieux, des vapeurs malfaisantes, des plantes vénéneuses et des serpents gorgés de poison causent des maux infinis. Au sud-est de ce royaume, des éléphants sauvages marchent en troupe et exercent leur fureur, c'est pourquoi dans ce royaume, l'armée des éléphants est extrêmement nombreuse. »

(1) D'après les indications de Bāna H. C. p. 246

(2) *Liste des Varman du Kāmarūpa*

1. Bhūti-varman

2. Candramukhavarman, fils du précédent.

3. Sthiti-varman, fils du précédent

4. Susthitaravarman, fils du précédent, marié avec Āyāmādevī

5. Bhāskaravarman, fils du précédent, nommé Kumāra

(3) H. T. vol III, p. 76.

Le pays de Samatata, ou le Bengale oriental, comprenait tout le territoire autour des bouches du Gange. Il est bien probable que les royaumes de Samatata, de Tāmraliptī et de Gauda formaient un ensemble. Hiouen Tsang est très bref dans la description de ces contrées. Il nous rapporte bien que la première avait eu tout trois mille li, la deuxième quatorze à quinze cents, la troisième quatre mille quatre cents, il dit aussi que le sol y est bas et humide et il nous parle de la grande mer. Il nous dit ensuite que Tāmraliptī est réputée pour avoir une immense quantité de marchandises rares et précieuses et que les habitants y sont en général riches et opulents, qu'à Karnasavarna la population est fort nombreuse et que toutes les familles y vivent dans l'aisance. Mais du mode d'administration et des noms des rois de ces pays, il nous reste encore tout à savoir, attendu que sur ce sujet le silence de Hiouen Tsang est absolu.

Plus au sud habitent de nombreuses tribus, les Angas, les Kuntalas, les Kalingas, les Koçalas, les Pallavas, qui ne sont guère autre chose pour nous que des noms, car leur histoire nous échappe dans son entier. Le seul fait qui semble établi est que ces tribus étaient en relations suivies avec Ceylan et avec le monde occidental, avec Rome et Byzance. Ces tribus étaient en constant état de guerre avec la dynastie de Vātāpi, les Cālukyas (1). Ceux-ci (2) se sont établis en maîtres dans le sud de l'Inde, dans le pays du Mahārāstra. Leur capitale était Vātāpi, qui est aujourd'hui Bādāmi, dans le district de Kelādgi. Mentionnons les noms de Jayasimha, Rānarāga, Pulikeçin I^{er}, (qui avait pu accomplir l'Açamedha, le sacrifice du cheval), Kīrtivarman, les premiers princes qui y établirent leur empire. Kīrtivarman, n'ayant que trois fils mineurs, eut comme successeur son frère Mangaliça, qui sut tenir en respect les tribus que Kīrtivarman avait déjà domptées. Ses voisins observerent à son égard le plus grand res-

(1) Duff Chron. India, p. 278, F. K. D. Bomb. Gaz. p. 336, B. D. p. 61.

(2) *Liste des Cālukyas de Vātāpi*

1. Jayasimha

525 (?) 2. Rānarāga, fils du précédent

550 3. Pulikeçin I^{er}, fils du précédent

567 4. Kīrtivarman I^{er}

597 5. Mangaliça, tous deux fils du précédent

609 6. Pulikeçin II, fils de Kīrtivarman

655 (?) 7. Vikramāditya I^{er}, fils de Pulikeçin II.

pect, et même pendant son règne plusieurs tribus du sud furent annexées au royaume. Ce n'est que vers la fin du règne de Mangaliça, au commencement du VII^e siècle, que les tribus tentèrent de se libérer du joug. Elles ne devaient être définitivement réduites à la sujétion que par ce Pulikeçin II, que Haisa rencontra aussi devant lui.

En partant du Mahārāstra dans la direction du nord-ouest, on arrive au Valabhī, un assez petit pays dont nous sommes assez heureux de connaître les rois, grâce aux monuments épigraphiques qu'ils nous ont laissés (1).

Malgré cette liste (2) il nous est difficile d'envisager le rôle exact qu'ils jouaient dans la politique. Leurs inscriptions ne nous donnent que peu de renseignements à cet égard. On peut inférer toutefois que leur politique consistait en temps de guerre à attaquer le royaume de Mālava lorsqu'il était faible et à s'y tailler de grosses dépouilles, et en temps de paix à encourager le commerce maritime qui se faisait dans leurs ports. D'après leurs inscriptions, ils paraissent devoir leur origine à un simple général (senāpati), ce n'est que par des stages successifs que les chefs du Valabhī ont droit aux titres de grand roi (Mahāiāja) et de roi supérieur (Mahādhirāja), et ce n'est qu'à la longue que les princes de cette dynastie purent s'appeler « roi suprême des rois » (Mahārājādhirāja). Quant au pays de Valabhī lui-même, c'est ainsi que Hiouen Tsang le décrit au temps de sa visite (3) : « Ce

(1) *Liste des rois du Valabhī*

495 (?) 1. Bhaṭārka

2 { Dharasena I^{er}

520 (?) 3 { Droṇasimha

526 4 { Dhruvasena I^{er}

540 (?) 5 { Dhaiapatta, tous quatre fils du précédent

559 6 Guhasena, fils de Dhaiapatta

571 7 Dharasena II, fils du précédent

605 8 Çilāditya I^{er}, fils du précédent

615 (?) 9 Kharagraha I^{er}, fils du précédent

620 (?) 10 { Dharasena III

629 11 { Dhruvasena II, tous deux fils de Kharagraha et ce dernier neveu du roi Çilāditya du Mālava

641 12 Dharasena IV, fils de Dhruvasena

651 13 Dhruvasena III, petit-fils de Çilāditya I^{er}

(2) Duff Chron India, p 308, C I I vol III Intr p 41, J B A. vol LVIII, 1^{re} partie, p 100, I A vol V, p 208

(3) H. T vol III, p 162

royaume a environ six mille li de tour , la circonference de la capitale est d'une trentaine de li Pour ce qui regarde les produits du sol, la nature du climat, les mœurs et le caractere des habitants, ce royaume ressemble à celui du Mālava La population est fort nombreuse et toutes les familles vivent dans l'opulence Il y en a une centaine dont la fortune s'élève à un million Les marchandises les plus rares des contrees lointaines se trouvent en quantite dans ce pays »

Des pays au nord du Valabhī, c'est-à-dire du terrain occupe par les Gurjaras et le Surāstra, nous ne savons rien, sinon qu'ils étaient presque continuellement sous la domination du Valabhī ou du Mālava Leur histoire politique nous est totalement inconnue, on sait seulement qu'ils profitaient du voisinage de la mer pour s'enrichir par le commerce au loin

Le Sindhu ne nous offre pas moins de mystere et meme les noms des souverains de ce pays n'ont pas ete reconstitués

Durant le vi^e siecle regnerent au Cachemire Toramāna, Mātigupta, Pravarasena II, Yudhisthira V et plusieurs princes sur qui nous ne savons rien d'exact Les faits racontes par l'histoire du Cachemire, la *Rājataranginī*, sont très confus Toutefois nous savons que les Hūnas se réfugierent au Cachemire apres qu'ils eurent eté vaincus par Yaçodharman La situation geographique du Cachemire le rendait à peu pres inaccessible aux ennemis et lui assurait de cette façon une assez grande domination sur ses voisins « Le royaume du Cachemire a environ sept mille li de tour De tous côtes, les frontières sont entourees de montagnes Ces montagnes sont d'une hauteur prodigieuse , quoiqu'il y ait des sentiers qui en ouvrent l'acces, ils sont extremement étroits Depuis l'antiquite, les ennemis voisins n'ont jamais pu l'attaquer avec succes Comme ce royaume etait protégé par un dragon, il domina bientôt les royaumes voisins (1) » C'est ainsi que Hiouen Tsang nous decrit le Cachemire et il ajoute ailleurs que les royaumes voisins en étaient tributaires

Passons maintenant aux puissances voisines de l'Inde et examinons quelle influence elles ont bien pu exercer sur l'Hindoustan

Au nord-ouest du Cachemire, c'est d'abord la Perse La Perse se trouvait alors sous le gouvernement des Sassanides Les derniers empereurs de cette dynastie, harassés par les Ephthaltes ou Hūnas,

(1) H. T. vol. II, pp. 167-168.

les Romains, les Arabes et les rebelles que les troubles extérieurs soulevaient dans la Perse même, étaient plongés en pleine décadence et ne pouvaient guère s'inquiéter de ce qui se passait au delà de l'Indus. Sous Yazdijard III, les Arabes, en 635, firent périr le général persan Rustam et marquèrent par cette bataille la fin de la Perse ancienne. Yazdijard III, à la fin, dut s'enfuir au Turkestan, et en essayant de rentrer en Perse, il fut misérablement assassiné près de Merv par un meunier qui convoitait ses riches vêtements.

Du IV^e jusqu'au VII^e siècle le Tibet, occupé alors par des tribus non civilisées, fut divisé en plusieurs royaumes plus ou moins soumis à la Chine. Pendant le VI^e siècle un mouvement impérialiste se produisit : des tribus se coalisèrent et se donnèrent un roi en commun. Gnam-ri-srong-btsan commença à édifier l'empire auquel devait arriver le grand Srong-btsan-sgam-po dont nous aurons à parler plus tard.

Intimement lié à l'histoire du Tibet est le Népal qui lui donna une grande partie de sa culture et de sa civilisation. L'histoire du Népal est encore assez difficile à exposer malgré les *Vamçāvalis* ou plutôt à cause d'elles. Ces listes dynastiques, rédigées postérieurement, tout en conservant des noms et des faits historiques confondent souvent l'ensemble et le noient dans des dates fabuleuses. Autant que nous pouvons nous en rendre compte aujourd'hui avec l'aide des inscriptions, il paraît avoir existé au Népal un double gouvernement : celui de la famille des Licchavis à Mānagrha et celui de la famille des Thākuriīs de Kailāsakūṭabhavana. Entre 355 et 630 les inscriptions ne nous donnent aucune indication de noms de rois. Ce n'est que vers l'an 635 que nous abordons le domaine des faits, mais à cette époque Harsa a déjà constitué son pouvoir et n'a rien à redouter de ce côté. Voici ce que Hiouen Tsang nous rapporte sur le Népal (1) : « Le royaume du Népal a environ quatre mille li de tour. Il est situé au milieu de montagnes neigeuses. La capitale a une vingtaine de li de circuit. Ce pays offre une suite de montagnes et de vallées, il est favorable à la culture des grains et abonde en fleurs et en fruits. On en tire du cuivre rouge, des yaks et les oiseaux du nom de Jīvañjīva. Dans le commerce on fait usage de monnaies de cuivre rouge. Le climat est glacial, les mœurs sont empreintes de fausseté et de per-

(1) H. T. vol II, p. 407

fidie, les habitants sont d'un naturel dur et farouche, ils ne font aucun cas de la bonne foi et de la justice et n'ont aucunes connaissances litteraires, mais ils sont doués d'adresse et d'habileté dans les arts. Leur corps est laid et leur figure ignoble. » Comme nous avons toutes les raisons possibles de supposer que Hiouen Tsang ne se rendit point en personne au Nepal, il est intéressant de le voir refleter ce qui devait être l'opinion générale des Hindous de son temps sur le caractère peu aimable des Népalais.

Entre 502 et 617 trois petites dynasties occupent la scène en Chine, ce sont celles des Leang, des Chin et des Soui (1). Dès le commencement du VI^e siècle, le plus grand intérêt s'attache aux fortunes des souverains de Wei, le royaume septentrional. Le souverain de Wei était pendant le règne de Vouti (502-550) l'arbitre de la destinée de la Chine, et c'était à sa cour qu'allaient les ambassades de l'étranger. Cette période est surtout remarquable par le nombre de femmes qui figurent avec distinction dans l'histoire. Après la mort de Vouti, qui avait lutté avec plus ou moins de succès contre Wei, vient une suite d'empereurs bien faibles qui se succèdent avec rapidité. Ils meurent presque tous assassinés par des parents ou des généraux puissants qui veulent leur succéder. Les princes de Chin succéderont aux Leang, et aux Chin les princes de Soui, sans que nous ayons à relever sous ces différents règnes aucun fait intéressant. Ce n'est qu'avec l'avènement de Kaotsou Wenti que la puissance de l'empire

(1) *Liste des Empereurs de Chine*

Les <i>Leang</i>	Vouti	502
	Wenti	550
	Yuenti	552
	Kingti	555
Les <i>Chin</i>	Vouti	556
	Wenti	564
	Pitsong	567
	Suenti	569
Les <i>Soui</i>	Wenti	580
	Vouti	601
	Yangti	605
	Kungti	617
Les <i>Tang</i>	Kaotsou	618
	T'aitsong	627
	Kaotsong	650

chinois se releva aux yeux des peuples voisins. Les guerres contre le roi de Corée et avec les Turcs furent heureuses et glorieuses. Un de ses successeurs, Yangti, fit construire des canaux dans tout le pays, et pour prévenir la famine, fonda des greniers publics. Ses guerres n'eurent pas autant de succès que celles de son père, et les Coréens se défendirent toujours victorieusement contre ses attaques, mais cependant il sut conquérir et soumettre les îles Loochoo.

Que montre cette revue rapide ? L'anarchie, la division, le partage entre plusieurs mains du pouvoir, donc la faiblesse de chacun de ces princes. Ayant ainsi parcouru aussi rapidement que possible les divers États de l'Inde et les royaumes de l'extérieur avec lesquels ils se trouvaient en contact, nous nous proposons de revenir au royaume de Thanesar, tel que nous l'avons laissé à la mort de son roi Prabhākaravardhana. La Mahādevī Yaçomatī s'est suicidée, l'héritier du trône, Rājyavardhana, est absent et lutte contre les Hūnas, tandis que le seul membre de la famille royale présent à Thanesar est le jeune prince Harṣa.

La transmission du pouvoir dans l'Inde a de tout temps été accompagnée de troubles. Aussi n'est-il pas étonnant de constater que de mauvaises nouvelles attendent Rājyavardhana à son retour de l'expédition contre les Hūnas. Samvādaka, serviteur de Rājyaçrī, arrive de Kānyakubja et annonce la mort de Grahavarman, son mari : c'est une vengeance rapidement exécutée du roi du Mālava. Le jour même de la nouvelle de la mort du roi de Thanesar, il a massacré le Maukharī, gendre de celui-ci, et fait jeter en prison sa femme Rājyaçrī à Kānyakubja. Il se préparait en outre à envahir le royaume de Thanesar, profitant de ce que l'armée n'avait plus de commandant en chef (1). Sans plus tarder, Rājyavardhana se met à la tête de dix mille cavaliers et, accompagné du fidèle Bhaṇḍin, son cousin, il marche contre le roi du Mālava, pour venger la mort de son beau-frère et mettre sa sœur en liberté. Harṣa le prie de l'emmener avec lui et le rassure en lui disant que la princesse sa propre femme n'a pas besoin de protection (2). Rājyavardhana refuse et le force de rester. Au bout d'un certain temps, Kuntala, chef de la cavalerie et seigneur estimé de

(1) H. C. p. 204.

(2) H. C. p. 206.

Rājyavardhana, vient apprendre à Harṣa que l'armée du Mālava a été vaincue, mais que le roi du Gauda, sous des prétextes mensongers, a attiré Rājyavardhana sans armes et sans suite dans sa demeure et l'y a assassiné (1). Voyons maintenant ce que les inscriptions nous en disent (2). « Le Paramabhaddika Mahārājā Bhīrāja Rājyavardhana II adorateur passionné du Sugata (Buddha) ne fondant son plaisir comme le Sugata que dans le bien d'autrui, lui dont la gloire immaculée s'étendait telle une liane sur tout le globe terrestre, qui s'appropriait la gloire de Dhanuḥ, Vaiṣṇu, Indra et des autres dieux gardiens du monde, qui versait la jouissance aux cœurs des suppliants par de nombreux dons de richesses et de terres, acquises de manière honorable, qui l'emportait sur la conduite des anciens rois, c'est lui qui dompta en bataille Devagupta et tous les autres rois ensemble, de même qu'on fait détourner des chevaux retifs à coups de fouet. Il déracina ses adversaires, fit la conquête de la terre, se comporta bien envers ses sujets, et sa confiance dans les promesses lui fit perdre la vie dans la demeure de son ennemi ».

Qui était ce roi Devagupta ? Était-il le même que ce roi du Mālava, l'auteur du double attentat contre Grahavarman et Rājyaśrī, contre qui Rājyavardhana avait mené ses dix mille cavaliers ? Il est bien difficile d'en être tout à fait certain, mais si le récit de Bāna, selon lequel l'expédition contre le Mālava suivit de près la mort de Prabhākara-vardhana et selon lequel Rājyavardhana mourut quelques mois plus tard, est exact, alors Devagupta semble bien être le nom de ce roi du Mālava. Ce dernier était certainement l'ennemi le plus redoutable des princes de Thanesar, et celui dont la soumission aurait été la plus glorieuse pour la renommée de Rājyavardhana. De plus la conquête du Mālava, que commémorent les inscriptions, est confirmée par Bāna qui parle de la capitulation de l'armée du Mālava, du butin et des femmes du roi rapportées par Bhandin (3).

Qui est d'autre part ce roi du Gauda qui, selon Bāna, put, par des promesses perfides, attirer Rājyavardhana dans un piège fatal ? Hiouen Tsang accuse de ce meurtre le roi Gaṣṭaka de Karnasuvarna (4) et

(1) H C p 208

(2) E I vol VII, p 155

(3) H C p 253 Buehler proposait déjà d'identifier le roi du Mālava avec le Devagupta de l'inscription de Madhuban E I vol I, p 72

(4) H T vol II, p 248

en donne pour motif la crainte legitime qu'il avait des talents militaires de Rājyavardhana (1) Mais il n'y a pas de contradiction entre les temoignages de nos deux auteurs Hiouen Tsang a, en effet, l'habitude de citer les princes par districts et non par royaumes, il ignore les grandes nomenclatures de territoire Pour lui, par exemple, Harsa est spécialement roi de Thanesar et non roi de l'Inde septentrionale C'est ainsi que de ce Çaçānka, qui était roi du Gauda (du Bengale), il fait un roi de Karnasuvarna, du nom sans doute de sa demeure hereditaire Ainsi pouvons-nous identifier le roi de Karnasuvarna (qui est une partie du Gauda) avec le roi du Gauda Maintenant comment justifier le nom de Çaçānka que donne Hiouen Tsang ? Un commentateur du *Harsacarita* dit que le nom du roi du Gauda fut Narendragupta (2) Un autre disait qu'il s'appelait Çaçānka, sans pouvoir en apporter de preuves. Ce n'est que grâce à la publication de la traduction du *Harsacarita* par Cowell et Thomas qu'on a pu résoudre les difficultes Sur ce point Bāna, comme presque partout ailleurs, confirme Hiouen Tsang, seulement jusqu'alors on ne l'avait pas remarqué Dans la description du retour du prince Rājyavardhana apres la mort de son pere Prabhākaravardhana, il dit (3) « Au firmament, la lune aux taches claires se levait brillante comme la bosse pointue du taureau apprivoisé de Çiva, quand il est tache de la boue répandue par ses grandes cornes » Ici le mot employé par Bāna pour designer la lune est « Çaçānka-mandalam », mot qui signifie en même temps « disque de la lune », et « territoire de Çaçānka » MM Cowell et Thomas ont signalé, les premiers, cette allusion manifeste au roi Çaçānka Quant au nom de Narendragupta, il montrerait que le prince qu'il désignait appartenait aux Guptas du nord et qu'il avait aidé le roi Devagupta du Mālava à cause de sa parente avec lui (4)

Nous ne savons pas grand'chose des événements qui suivirent immédiatement la mort de Rājyavardhana Nos seuls renseignements nous sont fournis par le récit de Bāna Ayant appris de Kuntala les nouvelles qu'il avait rapportées, Harsa en fureur se determine à

(1) H T vol 1, p 112.

(2) E I vol 1, p 70

(3) H C p 199, et Cowell et Thomas, traduction du H C p x, et p 275

(4) Cf A S Repts vol ix, p 157

marcher sans perdre un instant contre le perfide Çaçānka. Il se consulte avec le général en chef (senāpati), Simhanāda, un ami de son père. Le général lui conseille de frapper le Gauda avec célérité, afin d'en imposer aux autres vassaux et d'étouffer dans l'œuf la moindre tentative de révolte. Harsa dicte alors à son ministre des affaires étrangères (samdhivigrahādhipāta), Avantī, une proclamation, où il fait vœu de délivrer la terre des Gaudas. Un autre officier, Skandagupta (1), le chef des elephants, détourne Harsa d'une confiance excessive et dangereuse, en lui citant maints exemples de rois victimes. Les préparatifs étant finis, l'expédition se met en marche ayant deux objectifs. Le premier est la réduction de la ville de Kānyakubja, où est enfermée la princesse Rājyaçī, et le deuxième est la punition du roi du Gauda. Bāna nous donne un tableau si mouvementé et si pittoresque de la mise en marche, qu'il serait dommage de ne pas citer ici ce passage (2).

« A la fin de la troisième veille, quand tous les êtres dormaient et que tout était tranquille, le tambour de marche retentit avec un bourdonnement tel que le rugissement beant des elephants du ciel. Puis, après un moment de silence, huit coups secs de tambour furent donnés de nouveau, distinctement, pour indiquer le nombre de lieues dans la marche du jour.

Aussitôt roulaient les tambours, vibraient joyeusement les nāṇḍīs (tambours qu'on frappe comme signe de bon augure), sonnaient les trompettes, bourdonnaient les Kāhalas, et retentissaient les cors, le bruit du camp augmentait peu à peu. Les officiers allaient réveiller les courtisanes. Les lieux étaient remplis d'un bruit de baguettes de tambour et de coups rapides de maillets (3). Des commandants rassemblaient de nombreux inspecteurs de casernes. Des milliers de flambeaux allumés par les gens empiétaient sur les ténèbres de la nuit avec leur éclat. Des couples d'amants s'éveillèrent au bruit des pas des gardiennes. Percants, les ordres des maréchaux dissipaient le sommeil des cavaliers qui clignotaient des yeux. Des surveillants

(1) Skandagupta est sans doute le même personnage que celui que nomme Harsa dans l'inscription de Madhuban (E I vol 1, p 73), avec les titres de Mahāpīramātāra Mahāsāmanta.

(2) H C p 228.

(3) Comparez Twining, « *Travels in India* », pp 92 et 484, pour ce signal caractéristique de la levée d'un camp.

d'éléphants éveillés quittaient les étables où ils avaient dormi. Les chevaux qui venaient de dormir secouaient leurs crinières. Le camp bruyant résonnait du bruit des pioches qui déracinaient des attaches fixées au sol. Tout le monde était couvert de poussière. Cependant un habil continu se faisait entendre. « Avance donc, mon fils » ! « Cher seigneur, pourquoi traînez-vous » ? « Voici un cheval qui galope » « Ami, tu clopines comme un estropié, et l'avant-garde nous talonne furieusement » « Pourquoi fais-tu courir le chameau ? Tu ne vois donc pas, brute barbare que tu es, l'enfant qui se trouve là » ? « Rāmīla, mon cheri, fais attention ! ne te perds pas dans la poussière » « Tu ne vois pas que le sac de farine d'orge fuit ? Pourquoi tant se presser » ? « Bœuf, tu quittes le chemin et vas courir parmi les chevaux » « Tu viens, poissarde » ! « Femelle d'éléphant, tu voudrais bien aller avec les mâles » « Oh ! oh ! le sac de pois est de travers et fuit, tu ne prends aucunement garde à mes cris » « Tu vas t'égarer et tomber dans un précipice, tiens-toi tranquille, brute entêtée » « Marchand de bouillie, ta cruche est cassée » ! « Traînard, tu pourras sucer la canne à sucre en route » ! « Calme ton bœuf » . « Combien de temps, esclave, mettras-tu à cueillir des fruits de jujubier » ? « Nous avons un long chemin à faire, pourquoi, ô Dronaka, traînes-tu maintenant ? cette grande expédition s'arrête pour un vaurien » « La route devant nous monte et descend, attention mon vieux, à ne pas casser le chaudron à sucre » . « La charge de grains est trop lourde, Gandaka, le bœuf ne pourra pas la porter » « Vite, esclave, avec un coutelas coupe une bouchée de fourrage dans ce champ de fèves, qui saura dire le sort de sa moisson quand nous serons partis » ? « Eloigne tes bœufs, drôle, ce champ est gardé par des veilleurs » ! « Le chariot est resté pris attelle un puissant et jeune bœuf au joug » « Fou, tu écrases des femmes, tes yeux sont-ils crevés » ? « Sacre cornac, tu joues avec la trompe de mon éléphant » « Marche sur lui, brute sauvage » « Frère, tu trebuches dans la fange » « Ami des affligés, fais lever ce bœuf de la boue » « Par ici, gamin, on ne peut pas sortir du milieu de la troupe épaisse des éléphants » Par ici, des groupes de cornacs, de garçons, de coquins, d'âniers, de valets, de voleurs, de serviteurs, de fripons, et de pale-freniers, qui s'étaient repus avec un repas acquis facilement de restes de grains abondants et vite broyés, exprimèrent leur joie sur le campement en poussant de hardis et bruyants cris de triomphe.

Par là, de pauvres nobles, sans suite, étaient accablés de la fatigue et du tracas de transporter leurs vivres, à l'aide de bœufs défaillants que de malheureux chefs de maison de village leur avaient fournis et qu'ils n'avaient obtenus qu'avec difficulté. Ils devaient eux-mêmes serrer leurs objets personnels et murmuraient ainsi : « Si cette expédition était seulement finie » « Qu'elle aille au fond de l'enfer » « Une fin à ce monde de soit » « Bonne chance à notre servitude » « Adieu à ce camp, le sommet de tout désagrément » Par ici toute la campagne était venue en hâte, avidement, de toutes les directions, par curiosité, pour voir le roi, et des concessionnaires soit sortant des villages sur la route et conduits par des anciens, des arrosiers levés à la main, se portèrent en avant, dangereusement pressés et en foule avec des cadeaux de lut eulle, de mélisse, de sucre candi, de fleurs en corbeilles, ils demandaient protection pour leurs récoltes, fuyaient par peur des chambellans irrités et furieux et malgré la distance, les faux pas et les chutes, ils gardèrent cependant leurs yeux fixés sur le roi : ils exposaient au grand jour des injustices, maigres de gouverneurs passés, louaient des centaines de fonctionnaires antérieurs, rendaient compte d'antiques méfaits de fripons. D'autres, satisfaits des administrateurs actuels, criaient leurs éloges : « Le roi est l'incarnation même de Dharma » ! D'autres encore, abattus à cause du pillage de leurs grans murs, étaient venus avec leurs femmes pour pleurer leurs biens, et, en grand danger pour leur vie la douleur fusant sur la peur, ils commençaient à blâmer leur souverain, criant : « Ou est le roi ? » « Quel droit a-t-il d'être roi ? » « Quel roi ? »

Chemin faisant, un emissaire, nommé Hamsavegi, envoyé par le roi de Prājyotisa (Assam ou Kīmarūpi), arrive avec des cadeaux magnifiques. Son maître, le roi Bhīṣkaravarmā, surnommé Kumāra, vient de succéder à son père, et à la nouvelle que Harsa part en guerre contre le roi du Gaudī, son voisin, il s'empresse de rechercher son amitié. Harsa, sentant le prix d'une telle alliance à ce moment surtout, accepte les offres de Bhīṣkaravarmā. Tandis qu'il continue à marcher contre le Gaudī, il est rejoint par Bhindin qui arrive avec l'armée vaincue du roi du Mūlāva, ses trésors et ses femmes (1). Bhindin s'est informé de la situation à Kīṭyakubja après la mort

(1) H. C. p. 254

de Rājyavardhana et la prise de Kānyakubja par un nommé Gupta, Rājyaçrī s'est échappée de prison et est entrée dans la forêt Vindhya, accompagnée de ses femmes (1) Là-dessus Harsa change d'objectif il laisse l'armée aux mains de Bhandin et lui abandonne la punition du Gauda, tandis que lui-même retourne en arrière pour retrouver sa sœur Nous savons qu'il fut assez heureux pour atteindre celle-ci, mais nous ignorons encore ce qu'il est advenu du Gauda aux prises avec Bhandin Le poème de Bāna, en effet, s'arrête à la reconnaissance émue du frère et de la sœur, et nous n'avons plus pour nous guider désormais que des autorités beaucoup moins détaillées Toutes nos sources se taisent sur ce qui arriva au roi Çaçānka (2) Nous ne savons même pas si le meurtrier fut puni Il paraît bien toutefois que Harsa ne prit pas sur lui une revanche complète Nous trouvons, en effet, des donations datées du règne de Çaçānka, le Mahārājādhirāja, et de l'année 619/20 A D (3) On est fondé à croire que ces inscriptions se rapportent au même Çaçānka, car à cette époque nous ne connaissons aucun autre roi du même nom Donc il régnait au moins treize ans après l'avènement de Harsa Un moule qui se trouve à Rohtāsgadh (4) nomme également un certain Çaçānka, mais

(1) H C p 253

(2) Il y a un réservoir appelé de son nom a Bhāsu Bihār dans le district Bagrahā (Bogra) du Bengale, peut être le Po-shi-po de Hiouen Tsang (A S Reps vol xv, p 102) Il y a mention d'une ville Çaçānkapura, située sur la côte dans Somadeva, *Kathā Sarit-Sāgara*, livre 12, ch 101 Voyez V A Smith, J R A S 1893 « *Observations on the Gupta coinage* », pour des monnaies en or de Çaçānka avec l'image d'un bœuf et l'image de Laksmī sur le revers

(3) E I vol vi, p 143

(4) C I I vol iii, p 283 Cette inscription est taillée dans le rocher au fort de Rohtāsgadh ou Rohitāsgadh Le « Rhotasgurh » et « Rhotasgarh » des cartes, *Indian Atlas Sheet* N° 104 Lat 24° 37' N , Long 83° 55' E a vingt-quatre milles de Sahasrām Le « Sahsarām, Sahseram, et Sasseram » des cartes, ce nom est sans doute une corruption du sanskrit « Sahasrārāma » (Mille jardins) Dans le haut, il y a la figure d'un bœuf, regardant vers la droite Cette matrice doit être un moule pour fabriquer des sceaux en cuivre pour attacher aux donations

Texte

1 Çrī-mahāsāmanta-

2 Çaçānkadevasya

Traduction

« De l'illustre Mahāsāmanta Çaçānka »

en lui donnant le titre de Mahāsāmanta. Le caractère de l'inscription semble indiquer la même époque et il semble bien ici encore qu'il s'agit du même personnage qui plus tard, comme nous verrons, fit de grands efforts pour écraser le bouddhisme.

Quel qu'ait été le succès de l'armée de Harsa dans le Gauda, son alliance avec le Kīmarūpa et la soumission totale du Mālava ont considérablement affermi le jeune monarque. Harsa commence dès maintenant cette lutte continuelle contre ses voisins qui, après de dures années de guerre et d'efforts incessants, lui assure la domination de l'Inde septentrionale entière et lui permet de s'y établir en conquérant (1).

La situation à l'intérieur n'était pas moins satisfaisante. Des ses premières victoires, son pouvoir n'avait été l'objet de nulle contestation. Il est curieux de lire dans Hiouen Tsang les propos que tenaient Bhandin et les autres grands ministres à l'occasion de l'avènement de Harsa. À ce moment même, il est vrai, Hiouen Tsang était encore en Chine, et l'on ne peut garantir l'authenticité de ces conférences politiques, mais il s'y trouve probablement autant de sincérité et de vérité que dans les discours de Thucydide (2).

« Les habitants de Kīnyakubja ayant perdu leur prince, le royaume fut en proie au désordre. Alors un ministre nommé Bānī, qui jouissait d'une autorité imposante, parla ainsi à ses collègues : « Le destin du royaume va se décider aujourd'hui. Le fils aîné de notre premier roi est mort, le frère de ce prince est bienveillant et humain, et le ciel lui donne de pieuse filiale et de respect. Par l'impulsion de son cœur, il aimera ses parents et aura confiance dans ses sujets. Je désirerais le voir héritier du trône. Qu'en pensez-vous ? Que chacun de vous dise son sentiment. » Comme tous admiraient sa vertu, personne ne fut d'un avis différent. Alors les ministres et les magistrats l'exhortèrent à monter sur le trône. « Prince royal », lui dirent-ils, « daignez nous écouter. Notre premier roi avait accumulé des mérites et une masse des vertus, et il avait régné avec gloire. Quand Rīṣavardhana lui eut succédé, nous pensâmes qu'il irait jusqu'au terme de sa carrière. Mais, par l'incapacité de ses ministres, il est allé se jeter sous le fer de son ennemi, cela a été, pour le royaume,

(1) H. T. vol II, p. 251.

(2) H. T. vol II, p. 248.

un immense déshonneur C'est nous qui sommes les coupables. L'opinion publique éclate dans les chants du peuple, et tout le monde se soumet sincèrement à votre vertu éclatante Réglez donc glorieusement sur ce pays Si vous pouvez venger les injures de votre famille, laver la honte du royaume et illustrer l'héritage de votre père, quel mérite sera comparable au vôtre ? Nous vous en supplions, ne repoussez pas nos vœux »

« De tout temps », répondit le prince royal, « l'héritage d'un royaume a été un lourd fardeau Avant de monter sur le trône, on doit mûrement réfléchir Pour moi, je n'ai en vérité qu'une vertu médiocre, mais aujourd'hui que mon père et mon frère ne sont plus, si je refuse l'héritage de la couronne, pourrai-je par là faire le bien du peuple ? Il est juste que j'obéisse à l'opinion publique et que j'oublie ma faiblesse et mon incapacité Maintenant, sur les bords du Gange (1), il y a une statue d'Avalokiteçvara Bodhisattva, comme il opère beaucoup de miracles, je desire aller le prier » Il se rendit aussitôt auprès de la statue, s'abstint de manger et fit de ferventes prières Le Bodhisattva, touché de la sincérité de son cœur, lui apparut en personne et l'interrogea ainsi « Que demandez-vous avec de si vives instances » ? « Je n'ai fait qu'amasser des malheurs », répondit le prince royal « J'ai perdu mon père, qui était bon et affectueux, et mon frère aîné, modèle de douceur et d'humanité, a été odieusement assassiné Leur mort a été pour moi un double châtiment Je vois moi-même que j'ai peu de vertu, cependant les habitants du royaume veulent m'élever aux honneurs et demandent que je succède au trône pour illustrer l'héritage de mon père Mais, comme mon esprit est obtus et dénué de connaissances, j'ose vous demander votre sainte opinion »

Le Bodhisattva lui dit « Dans votre vie antérieure, vous demeuriez dans cette forêt, vous étiez le bhiksu d'un ermitage, et vous vous acquittiez de vos devoirs avec un zèle infatigable Par l'effet de cette conduite vertueuse, vous êtes devenu le fils de ce roi Le souverain du royaume de Karnasuvârna ayant détruit la loi du Buddha, il faut que vous succédiez à la couronne pour faire revivre la splendeur

(1) Ceci ferait entendre que Harṣa demeurait à Kāṇyakubja comme Hiouen Tsang le suppose toujours Au contraire, Harṣa demeurait alors à Thanesar, sur la Sarasvatī, et non à Kāṇyakubja sur le Gange.

du royaume Si vous vous penetrez d'affection et de pitié, si votre ame compatit au malheur, avant peu vous regnerez sur les cinq Indes Si vous voulez prolonger la duree de votre dynastie, il faut que vous suiviez mes instructions Par ma protection secrete, je vous procurerai un bonheur eclatant, et nul roi voisin ne pourra vous resister Mais ne montez point sur le siege du lion (Simhāsana) et ne prenez point le titre de grand roi (Mahārāja) » Apres avoir reçu ces instructions, il se retira Il accepta alors l'heritage de la royauté, se designa lui-meme par le nom de prince royal (Kumārāja) et prit le titre de Śīlāditya »

Bāna confirme cette repugnance du jeune Harsa devant cette formidable succession « Il fut embrassé », dit-il (1), « par la deesse de la Prosperite Royale, qui le prit dans ses bras et s'emparant de lui par toutes les marques royales qu'il portait sur tous ses membres, le força, si peu dispose qu'il fut, a monter sur le trône » Peut-etre fut-ce a cause de son vœu de ne pas accepter le pouvoir avant d'avoir tue le roi du Gauda, qu'il ne prit que le titre de Kumārāja, car ce n'est qu'apres la mort de Śaṣṭhika qu'il prit le titre de Mahārāja, comme nous le trouvons sur ses inscriptions Il est du reste a noter ici que le roi Bhīṣmavarmā du Kīmarūpa portait aussi le titre de Kumārāja Et ut-ce pour menager les susceptibilites des populations privees de leur Mahārāja que les conquerants prenaient ce titre insignifiant, nous ne saurions le dire

Fort de la loyauté et de l'amour de ses sujets, Harsa profita de ses premieres victoires pour arrondir ses domaines Les moyens qu'il mit en œuvre dans cette intention sont precises par Hiouen Tsang (2) « Il rassembla toutes les troupes du royaume et fit exercer ses soldats Il avait une armee de cinq mille elephants, la cavalerie comptait vingt mille chevaux, et l'infanterie cinquante mille hommes Il marcha de l'ouest a l'est pour châtier les rois insoumis Les elephants ne quitterent point leurs selles, ni les hommes leurs cuirasses Enfin, au milieu de la sixieme annee, il se rendit maître des cinq Indes. Apres avoir agrandi son territoire, il augmenta encore son armee, le corps des elephants fut porté a soixante mille, et celui de la cavalerie a cent mille Au bout de trente ans, les armes se reposerent,

(1) H. C. p 78

(2) H. T. vol. II, p 216.

et par sa sage administration, il répandit partout l'union et la paix. Il s'appliqua à l'économie, cultiva la vertu, et pratiqua le bien au point d'oublier le sommeil et le manger »

C'est vers le Magadha que Harsa tourna ses premiers regards. Les Guptas du Magadha, dont nous avons déjà eu l'occasion de parler, avaient souvent marié leurs princesses avec les Vardhanas de Thanesar. Aussi Harsa semble-t-il avoir entretenu des relations cordiales avec eux. Mahāsenagupta du Magadha était, avons-nous déjà supposé, le frère de Mahāsenaguptādevī, la grand'mère de Harsa. Il était donc père là le grand oncle de Harsa. Son fils, Mādhavagupta, était de même le cousin de Harsa. Même s'il n'y avait pas eu d'alliance formelle entre ces deux princes, il n'en existait pas moins entre eux des rapports fort intimes d'après ce qu'on pourrait presque déduire d'une inscription de Mādhavagupta qui nous reste et où il est dit (1) « Mes ennemis puissants ont été tués par moi en bataille, il ne me reste plus rien à faire, — telle est la décision que le héros prit en son cœur, — et alors plein du désir de s'associer avec le glorieux Harsadeva » Ici les lettres ont disparu de l'inscription par l'effet du temps, et il est malheureusement impossible de préciser comment et de quelle façon Mādhavagupta du Magadha s'était associé avec Harsa.

Comme il était ainsi fermement établi dans le nord-est, Harsa se dirigea vers le nord-ouest pour protéger ses domaines héréditaires des invasions des tribus à demi barbares, qui de l'Asie centrale se pressaient vers l'Inde. Parmi ces tribus, les Tukhāras étaient des plus redoutables pour le royaume de Thanesar, aussi Harsa se hâta-t-il d'aller les attaquer, s'il ne triompha pas d'eux, du moins leur fit-il rudement éprouver la vaillance de ses armes. Cette expédition n'a pas encore été signalée, mais nous croyons que Bāna y fait allusion quand, dans une description allégorique des exploits de son protecteur, il dit « L'empereur a pris tribut sur l'inaccessible pays de montagnes neigeuses des Tukhāras » (2). Buehler a cru prouver que cette allusion se rapportait à une invasion du Népal par Harsa (3). Son hypothèse eut beaucoup de succès et fut acceptée comme un fait certain. Mais si on examine attentivement le texte même du

(1) C. I. I. vol III, p. 206

(2) H. C. p. 101

(3) I. A. vol XIX, p. 40.

passage du *Harśacarita*, « atra parameṣvarena tusāiāçailabhuvō durgāyā gṛhītaḥ karaḥ » on voit qu'au lieu de « tusāra » on devrait prononcer « tukhāra » (1) Après l'expédition contre les Tukhāras, Harṣa a dû en organiser encore une nouvelle contre le Sindhu, car Bāna nous dit de Harsa, « qu'en lui le meilleur des hommes est devenu glorieux en écrasant le roi du Sindhu » (2) De cette campagne nous ne savons malheureusement rien, sans doute Harsa ne faisait-il que marcher sur les traces glorieuses de son père (3)

Ayant donc montré suffisamment la force de ses armes à toute l'Inde septentrionale et ayant probablement pris depuis quelque temps le titre d'Empereur « parameṣvara paramabhattachāraka mahārājādhipāja », Harsa porta ses ambitions vers l'Inde méridionale (4) Avec une armée aussi puissamment organisée et entraînée que l'était la sienne il se faisait fort de rencontrer aussi peu de résistance sinon moins qu'il n'en avait éprouvée dans ses luttes contre les peuples du nord. Au sud-est d'abord, il infligea une défaite complète au roi

(1) « S » et « kh » se confondent dans les manuscrits aussi bien que dans le sanskrit parle des pandits modernes. Par exemple, au lieu de « lkhitaṃ », « écrit », on dit « lhitam ». Nous proposons donc de lire ainsi le passage du *Harśacarita* « atra parameṣvarena tukhāracailabhuvō durgāyā gṛhītaḥ karaḥ ». La traduction figurative veut dire « Çiva se maria avec Durgā, la fille d'Himālaya ».

(2) H. C. p. 100

(3) H. C. p. 132

(4) Dans Vallabhadēva *Subhāṣitāvalī*, N° 2515, éd. Peterson, on trouve citée une strophe du poète Mayūra qui est assez curieuse

Bhūpālāḥ çaçibhāskai ānvayabhuvāḥ ke nāma nāsādītā
bhātāram punaḥ ekam eva hi bhuvāḥ tvāṃ deva manyāmahe
venāṅgam parimīṣya kuntalam athākīṣva vṛjudaśvāyatam
colam prāpva ca madhyadeṣam adhunā kāñcīvām karaḥ pātitaḥ.

« Il y a beaucoup de souverains descendus de la famille de la Lune et du Soleil, mais nous croyons, ô roi, que toi seul es le maître de la terre. Car, prenant possession de son corps et caressant sa chevelure, tu as écarté sa veste et l'ayant prise par la taille, tu lui as déjà mis la main sur la ceinture ».

(Ou bien) « Car, étant furieux contre les Āṅgas, tourmentant les Kuntalas, tu as dispersé les Colas et prenant possession de Madhyadeṣa, tu as mis la main sur Kāñcī ».

C'est un vers de société fait avant une campagne, une « annuaire intelligente » d'événements, car nous n'avons pas connaissance que Harṣa ait fait une pareille conquête dans le sud de l'Inde.

du Valabhī et le chassa de son royaume. Ce roi malheureux se refugia chez le roi Dadda IV du Broach qui sut le protéger et apaiser Harsa à un tel point que le vainqueur accorda la paix au vaincu, le rétablit généreusement dans son royaume du Valabhī et lui donna sa petite-fille en mariage. Quel était donc ce roi du Valabhī et par quels moyens le roi du Broach, ce souverain d'un si médiocre territoire, avait-il pu négocier aussi habilement et aussi victorieusement avec Harsa ? Ni les inscriptions de Harsa, ni Bīna ne racontent ce fait. Ce n'est que par une inscription des rois du Broach que nous le connaissons. « L'illustre Dadda sur qui comme la beauté d'un nuage blanc reposait sans cesse une couronne glorieuse, gagnée en protégeant le seigneur du Valabhī, qui avait été battu par l'Empereur, l'illustre Harsadeva (1) » De 610 à 641, nous avons les noms de Kharagraha I^{er}, Dharasena III, Dhruvasena II et Dharasena IV, comme rois de Valabhī. Hiouen Tsang, dans sa notice sur le Valabhī, ne nous fait point douter que ce ne fut Dhruvasena II, neveu du roi Çilāditya du Mālava, qui fuyait devant l'armée de Harsa. « Le roi (du Valabhī) est le gendre du fils de Çilāditya (2) roi de Kānyakubja, son nom est Dhruvabhata. Il est d'un caractère vif et emporte et d'une intelligence faible et bornée » (3). Ce roi fut sous la dépendance absolue de Harsa, car Hiouen Tsang le nomme parmi les princes vassaux qui assistaient à la grande fête religieuse tenue par Harsa à Prayāga en 611 (4). Ce même Dhruvasena accompagna le pèlerin chinois avec les autres rois lors de son départ pour la Chine. Les notices de Hiouen Tsang mettent hors de doute et l'occupation par Dhruvasena II du trône de Valabhī à l'époque de son passage dans ce pays, et le vasselage de ce roi, ainsi que son alliance matrimoniale avec Harsa. Grâce à ces données supplémentaires l'assertion de l'inscription de Nausāri, selon laquelle Dadda IV (Prajāntarāja II) protégea le roi de Valabhī contre Harsa, l'Empereur du Nord, devient tout à fait digne de foi. Nous nous voyons donc en état

(1) I A vol. xiii, p. 70. *Parameśvara (rī-Harsadeva) bhūbhūta-Valabhīpati-pati* (11) *trānopajāta-bhīamad-adabhra-cubhīābhīa-vibhīama-yaśo-vitānaḥ-Çrī-Daddas*.

(2) Dans un autre passage (H. T. vol. 1, p. 206) le pèlerin chinois raconte que Dhruvabhata est le gendre de Çilāditya et non de son fils.

(3) H. T. vol. iii, p. 163.

(4) H. T. vol. 1, p. 254.

de trouver la date et les motifs de cette expedition au Valabhī. Entre l'année 633/4 (1) et l'année 640, date approximative de la visite de Hiouen T'sang au Valabhī, Harsa a voulu étendre son autorité sur l'Inde occidentale, et il a naturellement dirigé ses attaques contre le Valabhī, l'Etat à la fois le plus puissant et le plus grand du Goudjerat. C'est alors qu'il bat le roi Dhruvasena II, celui-ci prend la fuite et demande secours à Dadda IV dans le Broach. De cet asile il adresse sa soumission à Harsa qui le rétablit sur son trône en vassal. La paix se trouve affermie, comme il arrive souvent, par le mariage de Dhruvasena II avec la petite-fille de Harsa. Lorsque Hiouen T'sang dit que le roi du Valabhī s'était adonné au bouddhisme « *tout récemment* » cette assertion montre peut-être indirectement que la soumission et le mariage du roi n'auraient eu lieu que peu de temps avant sa visite (en 640). La conversion de Dhruvasena au bouddhisme se rapporte sans doute de très près à son mariage avec la petite-fille de Harsa, qui, s'il n'était bouddhiste, n'en avait pas moins une prédilection certaine pour cette confession. Il reste encore à savoir comment le roi du Broach en accueillant à sa cour Dhruvasena avait pu résister à Harsa. C'est que le Broach, peut-on supposer, s'appuyait sur Pulikeçin II, le Cīlukya, roi de Māhārāstra et empereur du Sud. Dadda IV, avec l'aide d'un tel suzerain, et fut capable de tenir tête à Harsa et c'est, en effet, Pulikeçin II maintenant qui va être le grand rival de Harsa et qui va contrebalancer son influence dans l'Inde. La lutte allait désormais s'engager entre ces deux empereurs et la fortune devait enfin tourner contre Harsa.

Pulikeçin II, fils de Kīrtivarman I^{er} de Vātīpi, est le digne héritier de ces Cīlukyas, qui dans un laps de temps très limité avaient fait brillante fortune. Avant Pulikeçin II, les princes Cīlukyas ne portaient que le titre de grand roi (mahārāja). Avec lui la dynastie devint bien plus puissante. Il succéda en 610 à son oncle Mangalīça, qui avait detenu la régence, pendant la minorité des enfants de Kīrtivarman I^{er}. A la mort de Mangalīça, les tribus du sud, que l'on croyait domptées, se revoltèrent, comme il est d'usage à la fin d'un règne.

(1) Date de la deuxième inscription de Kheda des rois du Broach, où il n'est point fait mention de la protection du roi du Valabhī, qui se retrouve sur toutes les inscriptions postérieures.

Un prince du nom d'Appāyika et un autre nommé Govinda attaquaient le nouveau roi des Cālukyās Appāyika qui avait des chevaux des mers du nord dans son armée s'enfuit, lorsqu'il rencontra Pulikeçin, tandis que Govinda se soumettait à l'alliance du roi et par la obtenait honneur et recompenses (1) Après cette victoire Pulikeçin se tourne vers les Kadambas, attaque Banavāsī, leur capitale, et la prend Le prince de la famille Ganga qui regnait sur le pays de Cera (2), (pres de la province moderne de Missour), et le chef de la race des Alupās (3) deviennent ses allies Il envoie ses troupes contre les Mauryas du Konkan, qui sont réduits sans difficulté Avec une flotte de centaines de navires il assiege et prend Purī (4), la maîtresse de la mer de l'ouest Les rois du Lāta, du Mālava et du Gurjara sont aussi subjugués et lui paient tribut (La dernière assertion de l'inscription est bien problématique) Et c'est juste au moment où Pulikeçin a groupé autour de lui tout le sud en une masse homogène, qu'il se heurte à l'ambition de Harṣa Les détails de cette lutte manquent, Pulikeçin mettant en déroute les éléphants de Harṣa dispersa son armée jusqu'alors presque invincible (5) Après cette

(1) I. A vol viii, p 242

(2) I A vol i, p 363, et I A vol vii, p 168

(3) Le nom de cette famille semble être conservé dans la ville moderne d'Alupai sur la côte du Malabar

(4) Cette ville est appelée « la Laksmī de l'océan de l'ouest » C'était peut-être la capitale du roi de Konkan

(5) Les allusions à la victoire de Pulikeçin II sur Harṣa sont bien fréquentes dans les inscriptions des rois qui viennent après eux On trouvera ces passages, E I vol vi, p 6, I A vol iii, p 97, I A vol vi, pp 6, 78, 87, I A vol vii, pp 97, 163, 219, 245, 301, I A vol viii, pp 13, 27, 43, 244, I A vol ix, p 125, I A vol xi, pp 66, 68, 108, I A vol xix, pp 146 152, I A vol xx, p 94 Partout la même allusion et parfois le même jeu de mots, harṣa-vicchedahetuh est l'épithète de Pulikeçin, I A vol viii, p 43, ailleurs E I vol vi, p 6, nous avons

aparimīta-vibhūti sphīta-sāmanta-sena makuta manī-mayūkhāk-
kīrānta-pādāravindah |

yudhi patita gajendī ānika-bībhatsa-bhūto-bhaya-vigahita-harṣo
yena chākāni Harṣah ||

« Harṣa dont les pieds de lotus furent ornés des rayons des bijoux des diadèmes de troupes de feudataires, florisant d'un pouvoir incommensurable, à cause de lui (c-à-d de Pulikeçin) sa joie (harṣah) a disparu de frayeur, étant devenu dégoûtant avec ses rangs d'éléphants superbes tombés en bataille »

victoire et entre les années 609-12, il prit le titre d'empereur (prameyari). Pour garder ses frontières, il entretenait, paraît-il, un cordon de troupes et de postes armés sur les bords de la Narmadā. Dans la suite, il aurait aussi dompté les Kosilas, les Kalingas, les Pallavas, les Colas, les P'indyas, les Kéris, en un mot, le sud entier.

Houen Tsang nous fut un portrait intéressant de Pulikeçin (1) : « Le roi est de la race des Ksatris, il a des goûts belliqueux et met au premier rang la gloire des armes. C'est pourquoi, dans son royaume, l'infanterie et la cavalerie sont équipées avec le plus grand soin, et les lois et ordonnances militaires sont connues de tous et sévèrement observées. Toutes les fois que le roi envoie un général pour livrer bataille, quand il aurait été vaincu et aurait perdu toute son armée, il ne lui inflige aucune peine corporelle, mais il lui donne des vêtements de femme afin de le pénétrer de honte. Aussi voit-on souvent des généraux qui se donnent la mort pour échapper au deshonneur. En tout temps, il nourrit plusieurs milliers d'hommes braves et plusieurs centaines d'éléphants sauvages. Un peu avant le combat, on les enivre de vin jusqu'à ce que l'ivresse les ait rendus furieux, puis on donne le signal et on les lance contre les ennemis qui ne manquent jamais de se débander et de fuir. Fier de ces auxiliaires, il montre le plus grand mépris pour les peuples voisins, avec qui il est en guerre. Le roi Çikṣitya se vantait de sa science militaire, de la valeur et de la renommée de ses généraux, et il marchait lui-même à la tête de ses troupes, mais il ne put jamais le dompter ni le tenir en respect. »

Bien que Houen Tsang fut l'ami de Harṣa, il ne montre pas moins impartialement la vraie puissance de Pulikeçin. Pulikeçin ne se fiait pas pourtant à ses propres armes. Il demandait des alliances non pas à un état indien, car les royaumes de l'Inde étaient ou pour lui ou pour Harṣa. C'est au-delà des frontières de l'Inde qu'il dut se trouver un point d'appui pour ébranler l'empire septentrional de Harṣa.

Il y avait en ce moment deux grandes puissances en dehors de l'Inde avec lesquelles l'Inde était en constantes relations de commerce : la Chine et la Perse. Nous avons des témoignages du commerce qui s'établit de bonne heure entre la Chine et l'Inde, dans le *Milindapañho* ou « Dialogues du roi Milinda (Menandre) ». Ces dialogues furent

(1) H. T. vol. 1, p. 202.

traduits en chinois selon Bunjio Nanjio déjà entre 317 et 420 (1) De tout temps on put voyager entre l'Inde et la Chine, aussi voit-on souvent mentionnés dans les livres de l'Inde des produits originaires de Chine

Harsa tenait ses chevaux de race de la Perse (2) et ses cuirasses de la Chine (3) Bāna (4) dit « Le pays des Turuskas n'est qu'à une coudee pour les hommes braves, la Perse n'est qu'à une lieue »

Tāranātha (5), l'historien tibétain, raconte que « Dans le temps, le roi de Perse envoya des chevaux et des joyaux comme cadeaux au roi de Madhyadeça, celui-ci lui envoya à son tour des elephants et des soieries » Ce qui prouve, mis à part quelques details plus ou moins exacts, que l'Inde n'était pas mûree du côté de la Perse, même à cette époque assez éloignée dont parle Tāranātha

Au temps d'I-tsing (6) (671), il y avait une navigation constante entre la Perse, l'Inde et la Chine Un siècle plus tôt (7), nous avons l'histoire d'un roi de l'Inde, Devsaram (Devaçarman) qui envoya une ambassade avec des cadeaux magnifiques et un jeu d'échecs au roi Khusro-i-Noshervan de la Perse (Khusru I^{er}) avec ce message « Comme vous pensez que vous êtes le roi de tous les autres rois, et que vous avez le titre d'empereur sur nous, ainsi les savants de votre cour doivent surpasser les savants de la nôtre »

Ainsi il n'y a pas à s'étonner qu'en 626 Pulikeçin II ait envoyé une ambassade à Khusru II, roi de Perse Ce fait est preserve de l'oubli par l'historien arabe Tabarī (8) « Dans la trente-sixième année de notre regne (c'est à-dire de Khusru II = 626) Purumeça (Parameçvara), roi de l'Inde, nous envoya des ambassadeurs avec une lettre, dans laquelle il nous parla de diverses choses et nous envoya ainsi qu'à tous nos fils des cadeaux, et il nous écrivit à chacun de nous une lettre A toi il donna un elephant, un sabre, un faucon blanc, et

(1) S. B. E. vols. xxxv et xxxvi Les références à la Chine se trouvent, vol. xxxv, p. 182, vol. xxxvi, pp. 211, 269

(2) H. C. p. 69

(3) H. C. p. 231.

(4) H. C. p. 239.

(5) Tāranātha, t. 1 par A. Schiefner, p. 94.

(6) I-tsing, p. xxviii

(7) *Mādīgānechat ang*, p. 1, traduction du pehlvi par P. D. B. Sanjana.

(8) Noeldeke, *Geschichte der Perser und Araber des Tabarī*, p. 371.

une étoffe de brocart tissée en or. Comme nous regardions vos cadeaux et vos lettres, nous trouvâmes qu'il avait mis sur ta lettre « Garde le contenu secret », en langue indienne. Alors nous gardâmes cette lettre, appelâmes un écrivain indien pour l'ouvrir et la lire » (1)

Noeldeke a voulu voir en « Purumeça », la transcription arabe ou pehlevie de Pulikeçin. Il est bien plus probable que c'est la transcription de Parameçvara (Empereur), le titre de Pulikeçin. Car il ne faut pas oublier que les princes hindous se faisaient appeler moins par leurs noms propres que par leurs épithètes (bīrudas). C'est pourquoi les historiens étrangers nomment souvent les rois de l'Inde du nom de « deva » (Majesté)

Quelque objection que nous fassions à la transcription de « Purumeça » en Pulikeçin, nous pouvons tout de même identifier le « Parameçvara » de Tabarī avec Pulikeçin. Car il n'y avait à ce moment dans l'Inde que deux Parameçvaras, Harsa et Pulikeçin. Il faut donc que ce soit l'un des deux qui ait envoyé cette ambassade à Khusru. La preuve que ce fut Pulikeçin, et non Harsa, est donnée par une découverte ingénieuse de M. Ferguson (2)

Une des caves d'Ajanta, dans le territoire de Pulikeçin, à laquelle on assigne la date de 610-640, représente un roi de Perse qui est sans doute Khusru II buvant avec la belle Shīrin qu'a célébrée Firdūsi dans le *Shah-nameh*. Une autre peinture représente un roi indien sur son trône recevant des messagers persans porteurs d'une lettre, et à qui on donne des cadeaux. Il n'y a aucun doute que ce ne soit Pulikeçin II qui soit représenté ainsi, si on en croit Tabarī. Le tableau donne une idée complète d'une cour indienne, le roi est au centre de sept femmes qui s'ébattent à divers jeux, de chambellans et de divers officiers dont l'un est à coup sûr le maître de cérémonies. Ainsi n'avons-nous pas seulement le portrait de Pulikeçin et la certitude que ce fut lui le Parameçvara qui était en relations avec Khusru, mais encore nous avons les portraits de Khusru et de la belle Shīrin.

C'était avec l'aide de la Perse que Pulikeçin, Parameçvara du sud,

(1) Il y avait écrit dans la lettre « Sois joyeux, car dans le jour Dai ba Ādhai du mois Ādhai de la trente huitième année du règne de Khusru, tu seras couronné et roi de tout son royaume ».

(2) J. R. A. S. 1870 p. 154

comptait pouvoir ébranler la puissance de Harsa. Seulement la Perse n'était point à ce moment dans une position bien favorable. Les Sassanides, harassés par les Arabes et les Hūnas au dehors, par les rebelles au-dedans, avaient autre chose à faire que d'épouser la querelle d'un empereur indien, et Khusrū se contenta de donner de belles promesses qui ne devaient rien lui coûter.

Harsa avait lui aussi sollicité des alliances en dehors du monde hindou. C'est en Chine qu'il voulait trouver un contre-poids pour rivaliser avec Pulikeçin. Hiouen Tsang lui avait vanté sans doute trop de fois la grandeur de sa patrie et la puissance de ses maîtres pour que Harsa pût résister au légitime désir d'en tirer utilité. Des 641, il envoie en Chine une première mission dont Ma-Twan-Lin nous a conservé la mémoire (1). « Dans la quinzième année de la période Tching-Kwan (en 641) il (Çīlāditya) se donna le titre de roi de Magadha et envoya un ambassadeur pour présenter une lettre à l'Empereur. Ce monarque ordonna à Liang-hoai-King, du titre de Yun-Ki-wei, de se rendre auprès de lui, muni d'une patente impériale, et de l'inviter à la soumission. Çīlāditya fut rempli d'étonnement. « Depuis l'antiquité », demanda-t-il à ses officiers, « est-il jamais venu ici un ambassadeur de la Chine ? » — « Jamais », répondirent-ils tous ensemble. Le roi sortit alors, salua en fléchissant les genoux, reçut ainsi le décret impérial et le plaça sur sa tête (en signe de respect). »

Si Harsa marquait tant de déférence envers un pouvoir si lointain, c'est qu'à certains troubles, à certaines agitations qu'il remarquait autour de lui, il éprouvait des motifs d'apprehension ou d'inquiétude. A la même époque, selon Hiouen Tsang, il revenait justement de châtier un vassal rebelle, le prince de Kong-yu-tho, que Julien voudrait identifier avec Kongyoda (2) et qu'on croit être situé sur la côte du Malabār (2). Et dans le temps même que Hiouen Tsang résidait à l'université de Nālandā, il eut, dit-il, un songe qu'il rapporte complaisamment, et qui a peut-être une signification symbolique (3).

« Lorsqu'il eut terminé cette étude, il fut transporté en songe dans

(1) Ma-Twan-Lin Livre 338, fol. 14, traduit par Julien J. A. 4^{me} série, vol. x, pp. 81 ss.

(2) H. T. vol. 1 p. 236. Hiouen Tsang en donne une description où il le décrit comme étant à quinze cents li de Kaliuga.

(3) H. T. vol. 1 p. 214.

le couvent de Nālandā Les cellules étaient vides et désertes, et les cours, sales et infectes, étaient remplies de buffles qu'on y avait attachés, on n'y voyait plus ni religieux ni novices Le maître de la loi, étant entré par la porte occidentale de l'enceinte qu'avait fait construire le roi Bālāditya, vit, au quatrième étage d'une tour un homme de couleur d'or, et dont le visage grave et sévère repandait une lumière éclatante Transporté d'une joie intérieure, il voulut monter, mais, ne trouvant aucune voie pour s'élever jusque là, il pria ce saint personnage de daigner s'abaisser et de l'amener jusqu'à lui Celui-ci lui dit « Je suis le Bodhisattva Mañjuçrī, vos péchés passes ne vous permettent pas encore de venir » Alors, étendant la main et lui indiquant un point au-delà du couvent « Regardez cela », lui dit-il Le maître de la loi, suivant la direction de son doigt, regarda dans le lointain, au-delà du couvent Il vit un vaste incendie qui dévorait les villages et les villes, et les eut bientôt réduits en cendres « Bientôt », lui dit le personnage de couleur d'or, « vous reviendrez dans cet endroit Dans dix ans d'ici, le roi Çilāditya doit mourir L'Inde entière sera en proie à des troubles affreux et des hommes pervers se feront une guerre acharnée Souvenez-vous bien de mes paroles »

Pendant le séjour même de Hiouen Tsang auprès de Harsa, un complot éclata contre la vie du roi C'étaient, au dire du pèlerin chinois, les brahmanes qui en avaient été les instigateurs par jalousie des faveurs que le roi accordait trop libéralement aux bouddhistes (1) « En achevant ces mots, il (Harsa) suivit les rois et monta, du côté de l'est, au haut du grand Stūpa Arrive sur le sommet, il promena partout ses regards, puis il descendit les degrés Mais tout à coup un homme étrange courut à sa rencontre, un poignard à la main Le roi, vivement presse, fit quelques pas en arrière et remonta l'escalier, puis se baissant, il saisit cet homme pour le livrer aux magistrats

En ce moment, les magistrats, remplis de crainte et de trouble, ne surent pas accourir à son secours Tous les rois demanderent qu'on exterminât cet homme Mais le roi Çilāditya, sans laisser percer dans ses traits la moindre colère, défendit qu'on le mît à mort Le roi lui-même l'interrogea en ces termes « Quel mal vous ai-je fait, pour que vous ayez commis un tel attentat » ?

(1) H T vol 1, pp 261-2

« Grand roi », répondit-il, « votre bienfaisance est exempte de partialité, et les hommes du dedans et du dehors vous doivent leur bonheur, mais moi, stupide que je suis, et incapable de former de nobles projets, je me suis laissé entraîner par un mot des brahmanes. Tout à coup, je suis devenu un assassin, et je me suis chargé d'immoler Votre Majesté »

Le roi lui dit « Pourquoi les Brahmanes ont-ils formé ce coupable dessein ? »

« Sire », répondit-il, « après avoir réuni les princes de tous les royaumes, vous avez vidé votre trésor et vos magasins pour honorer les gramanas et faire fondre une statue du Buddha, mais les brahmanes, que vous avez fait venir de loin, n'ont reçu de Votre Majesté aucune marque d'attention. Ils en ont ressenti une honte profonde, et ont chargé l'insensé qui vous parle de commettre cet infame attentat ». Là-dessus le roi interrogea sévèrement les hérétiques et leurs partisans. Il y avait cinq cents brahmanes, tous doués de talents supérieurs, qui s'étaient rendus à l'appel du roi. Jaloux des gramanas, que le roi avait comblés d'hommages, ils avaient lancé une flèche incendiaire qui avait mis le feu à la tour précieuse. Ils espéraient que, par suite des efforts qu'on ferait pour éteindre le feu, la foule se disperserait en désordre, et ils voulaient profiter de ce moment pour tuer le roi »

Ainsi l'utilité d'une alliance avec la Chine devenait pour Harsa de plus en plus indiscutable. Le retentissement que ses victoires pouvaient avoir à l'extérieur ne rendait que plus douloureux à la caste jalouse des brahmanes le haut patronage qu'il mesurait si peu aux bouddhistes, et l'affinité religieuse qu'il se sentait en commun avec ce pays ne pouvait que le déterminer puissamment à rechercher l'appui ou l'amitié de ces princes dont les sujets l'édifiaient par leurs dévots pèlerinages.

Des difficultés non moins redoutables, quoique d'un autre ordre, surgissaient aussi à la même époque chez le glorieux rival de Harsa, Pulikeçin II. Les Pallavas, dont la capitale était Kāñcī (Conjevaram, près Madras), les ennemis héréditaires des Cālukyas, relevaient la tête et, aidés du prince singhalais Mānavarman, triomphaient de l'empereur lui-même. Le Pallava Narasimhavarman I^{er} se fait gloire d'avoir en 642 détruit Vātāpī, la capitale des Cālukyas et d'avoir

en maintes batailles defeat Pulikeçin (1) Peu apres Pulikeçin II mourut et avait comme successeur son fils favori (pıyatanaya) Vikiāmāditya I^{er}

Dejà a la fin de l'annee 643 arrivait dans le Magadha une nouvelle ambassade chinoise dont les chefs etaient Li-y-piao et Wang huan-ts'e, ils reconduisaient dans l'Inde un brahmane qui avait probablement ete envoye aupres de l'empereur de Chine à la suite des entretiens de Harsa avec Hiouen Tsang Le récit chinois en est perdu, et c'est seulement grâce à Ma-Twan-Lin que nous en possedons la relation qui suit « Des que l'envoye chinois fut de retour, il entra immediatement dans le palais Un nouveau decret chargea Li-yi-piao d'aller porter au roi de Magadha la reponse de l'empereur

« Les grands officiers allerent au-devant de lui, en dehors de la ville, avec les habitants de la capitale et des villes voisines, qui affluaient pour le voir et brûlaient des parfums sur son passage Çilāditya vint lui-meme, a la tete de ses ministres, et reçut le decret imperial, le visage tourne vers l'orient Il offrit de nouveau de l'ho-tsi (du mica laminaire), du parfum appele yo-kin et un arbre appele bodhidruma (l'arbre de l'intelligence, ficus religiosa) (2) »

A peine Wang huan-ts'e etait-il revenu en Chine qu'il fut chargé d'une nouvelle mission motivee par les nouvelles que Hiouen Tsang revenu en 645 avait rapportees En 646 Wang huan-ts'e se mit en route pour l'Inde accompagne de Tsian-Cheu-jen comme second officier Ce devait etre la derniere mission envoyee vers Harsa

Les relations de Harsa avec le Cachemire et le Népal sont restees dans l'obscurite. D'apres Hiouen Tsang, Harsa fit une invasion dans le Cachemire pour s'emparer d'une dent du Buddha (3)

(1) *Mahāvamśa* chap 47 (Viṣeṣmha, pp 41 ss) Mānavarman, prince singhalais, vint a la cour de Narasiṃhavarman et l'aida à battre son ennemi le roi Valabha (c'est a dire Pulikeçin II) Pour le recompenser de son secours, Narasiṃhavarman aida pu deux fois Mānavarman a envahir l'ile de Ceylan, la deuxième fois seulement Mānavarman fut victorieux et il put dès lors regner sur cette ile Mais selon les dates du *Mahāvamśa*, Mānavarman ne vint regner a Ceylan qu'en 691 La date du *Mahāvamśa* est elle erronée, ou « le Valabha » en question etait-il un autre que Pulikeçin II? Mais comme les dates du *Mahāvamśa* ne sont pas rigoureuses a cinquante ou soixante ans pres, il est presque certain que le « Valabha » et « Pulikeçin II » sont identiques

(2) Ma-Twan-Lin livre 338, fol 11, traduit par Julien J A 4^{me} série, vol x, p 81

(3) H T vol 1 p 251

Hiouen Tsang nous donne quelques détails intéressants sur le Nepal dans ses recits de voyage (1)

« Le roi est de la caste des Ksattryas et appartient a la race des Licchavis Ses sentiments sont purs et sa science eminente Il a une foi sincere dans la loi du Buddha Dans ces derniers temps, il y avait un roi appele Amçuvarman, qui se distinguait par la solidité de son savoir et la sagacité de son esprit Il avait composé lui-meme un traité sur la connaissance des sons (*Çabḍavidyāçāstra*), il estimait la science et respectait la vertu Sa réputation etait repandue en tous lieux »

Les dernieres annees du regne de Harsa sont fort ténébreuses Elles ont dû être mouvementees et troublees Avant l'arrivée de Wang huan-ts'e dans l'Inde (2), des troubles avaient éclaté, et le roi Harsa était mort Les circonstances de cette mort ne sont pas claires, peut-être succomba-t-il sous la main d'un assassin Le royaume fut en proie à l'anarchie et un ministre de Harsa nomme Na-fou-ti O-lo-na-choen (le senāpati Arjuna (?) ou peut-être Arunāçra (?)) se saisit du trône A l'approche de l'ambassade chinoise l'usurpateur mit des troupes en campagne pour repousser Wang huan-ts'e La mission n'avait pour escorte que trente cavaliers, elle ne put triompher Elle livra bataille, mais la partie n'était pas egale, les fleches une fois epuisees, tous furent faits prisonniers, et les Indiens pillerent les objets offerts en tribut par les royaumes Wang huan-ts'e s'échappa seul à la faveur de la nuit, il courut a la frontiere occidentale, au T'oufan (au Tibet), et il appela aux armes les pays voisins Le T'oufan (sous Srong-btsan-sgam-po) fournit douze cents soldats d'elite, le Nepal (sous Amçuvarman) lui amena sept mille cavaliers pour lui servir d'escorte Wang huan-ts'e, avec son second, Cheu-jen, se mit à la tête des soldats des deux royaumes et s'avança jusqu'à la ville de Cha-puo ho-lo (la capitale de l'Inde centrale) apres trois jours de siege il la prit Les pertes furent considerables, trois mille têtes furent coupees, dix mille personnes moururent dans des noyades O-lo-na-choen, abandonnant le royaume, s'enfuit, rassembla ses troupes dispersees et revint offrir bataille Cheu-jen

(1) H T vol 1, p 407

(2) S Levi J A 1900, *Les missions de Wang huan-ts'e en Inde*

le fit prisonnier, decapita mille personnes à la fois. Ceux qui avaient la garde des femmes du roi, barrèrent le passage du fleuve K'ien-t'o-wei (1). Cheu-jen les attaqua, il y eut une grande mêlée. Il s'empara des femmes et des fils du roi, une smala de douze mille personnes avec toutes sortes d'immux domestiques au nombre de trente mille. Alors l'Inde trembla, il reçut la soumission de cinq cent quatre-vingts villes murées. Le roi de l'Inde orientale, Çrī Kumāra, envoya comme cadeau trente mille pièces de bétail, bœufs et chevaux, pour approvisionner l'armée, et aussi des arcs, des sabres et des franges. Le royaume de Kīmarūpa offrit des curiosités pour l'empereur, une carte du pays, et demanda en don une image de Lao-tzeu. Hiuan-ts'e emmena avec lui O-lo-na-choen et l'offrit humblement à l'empereur. Il était de retour à la capitale en 618. La victoire fut proclamée officiellement et Hiuan-ts'e fut promu à un rang supérieur.

Voilà tout ce que l'on sait des événements qui entourent la fin de Harṣa. Qu'il mourut sans pouvoir laisser son royaume à son fils, ce fait nous est prouvé par les récits chinois et par l'historien tibétain Tārānātha qui dit : « Les rois Çrī Harṣa, Çrī, Bhārṣa, etc. se tiennent seuls dans l'histoire (2) », c'est-à-dire qu'ils n'eurent point pour successeurs leurs enfants. Le lourd fardeau de l'empire que Harṣa avait su s'imposer et qu'il avait supporté pendant plus de quarante ans, ne devait plus reposer sur les épaules d'un seul homme. L'empire septentrional de Harṣa se démolit avec rapidité et se décomposa en royaumes fragmentés pareils à ceux que Harṣa avait jadis conquis et groupés autour de lui. La mort de Harṣa laisse leur libre essor à une foule de petites dynasties locales et l'histoire de l'Inde n'offre plus d'intérêt jusqu'à l'apparition des Musulmans. Au Magadha le Gupta Ādityasena, fils de Mādhavagupta, monta sur le trône, et le Valabhī recouvra son indépendance sous Dharasena IV. Le moment approchait où l'Inde allait de nouveau tomber sous les coups d'un adversaire étranger à l'Inde. Les Hūnas barbares faisaient place à un ennemi plus terrible, aux Arabes qui venaient d'allumer à l'autel de Mahomet la torche du fanatisme militaire. Le demi-siècle pendant lequel Harṣa a occupé la scène historique avait été un moment unique

(1) M. L. D. Barnett suppose que K'ien t'o wei = Gandhavaī = Gandhavatī.

(2) Tārānātha, ti par A. Schiefner, p. 2.

d'organisation et de creation de grands empires Tandis que dans l'Inde même Harsa était le dernier empereur hindou de l'Hindousthan, tout autour de la péninsule se creaient de nouvelles puissances C'est alors que Mahomet paraît, que la Chine et que le Tibet s'organisent A peine Harsa est-il mort que les premières razzias arabes chevauchent à travers le Pendjab A Kānyakubja, il est vrai qu'il se constituera un empire assez puissant, mais ce ne sera que bien plus tard à la fin du xii^e siècle, et la suprématie en sera très contestée

En somme, depuis Harsa jusqu'au temps de la domination anglaise, il n'est pas possible de trouver dans l'Inde un empire qui englobe autant de pays que celui qu'il avait pu constituer Après lui personne ne saura plus de longtemps grouper sous une même loi, sous un même nom, tant de principautés remuantes et jalouses Mais quel triomphe éphémère ! Cet empire colossal ne dure que l'existence d'un homme et ne lui survit pas d'un jour, dès que s'est brisé le lien qui noue ce faisceau de vassalites et d'alliances, chaque élément se dissocie et revient à sa destinée primitive éclatant témoignage que ce n'est pas un homme seul, quel que soit son génie, quelle que soit sa fortune, qui peut faire de l'Inde un tout politique, cohérent et conscient de sa tâche la vie politique de l'Inde n'aura pu dans l'histoire naître et croître que sous la pression opiniâtre et méthodique d'un autre peuple

L'empire de Harsa s'est élevé, s'est développé et s'est écroulé trop vite et trop brusquement pour qu'il nous soit resté de lui au moins une constitution politique nettement et précisément délimitée Malgré les importantes observations de Hiouen Tsang, toute cette organisation nous paraît un peu flottante Harsa fut sans doute remarquable par sa bienveillance pour ses administrés, par la protection éclairée qu'il prodigua aux lettres, par la clémence de sa justice, mais il ne semble pas qu'il ait su réunir solidement les divers éléments qui constituaient son empire, il semble qu'il ait favorisé un état de choses où les liens de chacun envers la communauté étaient fort relâchés, où le sens de la responsabilité et de la solidarité était nul, politique peut-être fort avantageuse pour les hommes d'un jour qui peuvent en jouir, mais en tout cas désastreuse pour les dynasties qui la pratiquent Aurait-il même tenté de suivre une autre ligne de conduite que le résultat eût peut-être été le même que peut une institution poli-

venaient et dont les pas étaient suivis par des milliers de suppliants
« Mon cher, est-ce que ce sera pour aujourd'hui » ? « Le grand seigneur daignera-t-il donner audience dans la salle apres dîner » ?
« Ou viendra-t-il dans la cour exterieure », et c'est ainsi qu'ils passaient la journée dans l'espoir d'une audience

Il y avait aussi d'autres rois qui desiraient sa gloire, des gens originaires de divers pays, qui attendaient le temps où il serait visible
Il y avait aussi assis tous seuls des Jainas, des Ārhatas, des Pāṇupatas, des etudiants brahmanes, des gens venus de tous pays, des sauvages de toutes les forets qui frangent les bords de la mer, des ambassadeurs de tous les pays étrangers » (1)

« Suivant le chemin indique par le portier (2), il passa à travers trois cours remplies de rois vassaux, et dans la quatrieme il vit le roi Harsa, assis devant un pavillon où il donnait audience apres le dîner, il etait entoure de loin par ses serviteurs en ligne, tous hauts de six pieds, beaux comme les fleurs Karnikāra, en armes et descendus de vieilles familles, comme d'autant de piliers dores, ses favoris étaient pres de lui. Il etait assis sur un trône de pierre » (3)

Et ce trône de pierre est pour Bāna un nouveau theme de description ou nous le laisserons s'escrimer de son mieux avec les regles de la technique littéraire

Le premier rang apres l'empereur appartenait dans la maison imperiale a la Mahādevī. Celle-ci par sa position meme avait la prerogative dans tout le palais. Pour avoir une idee exacte du rôle de la Mahādevī, nous pouvons nous reporter directement aux paroles de la Mahādevī de Prabhākaravardhana. Bien que par l'intermediaire de Bāna elles aient pu s'enjoliver quelque peu, nous y trouverons assez justement quelle opinion se faisait d'elle-même cette princesse Yaçomatī (4), la mere (5) de Har-a, avant de se jeter dans le feu,

(1) H C p 67

(2) H C p 77

(3) Hiouen Tsang, qui a été aussi émerveillé par le trône de Harsa, nous dit a ce sujet « Le trône du roi est remarquable par son élévation et sa largeur, et est tout parsemé de perles. On l'appelle le Siege du lion (Simhī-sana). Il est couvert d'une piece de coton extrêmement fin, il a pour marche-pied un riche escabeau » (H T vol II p 67)

(4) H C p 186

(5) Nous avons un récit de ses vertus, H C p 134

adresse le dernier adieu a son fils Avec des paroles pleines d'une noble fierté, elle lui dit l'impossibilité de vivre sans son mari, le roi Prabhākaravardhana

« Je suis la fille d'une noble maison, née d'ancêtres sans tache, la vertu est ma dot As-tu oublié que c'est moi qui suis l'épouse, la lionne d'un grand héros, qui, comme le lion, faisait ses délices de cent batailles ? Fille, épouse, mère de héros, de quelle autre façon pourrais-je agir, moi, dont le prix était la bravoure ? Cette main a été serrée par un héros, ton père, chef parmi les princes, pair de Bharata, de Bhagīratha et de Nābhāga Sur cette tête les épouses soumises de vassaux sans nombre ont versé de leurs aiguères d'or l'eau du sacre Ce front, qui a mérité l'honneur du bandeau de Mahādevī, a joui d'une chose presque inaccessible au désir même J'ai dépensé ma provision de bonnes œuvres, qu'ai-je de plus à attendre ? Je voudrais mourir avant de devenir veuve »

Nous n'avons point de documents sur la personne de la Mahādevī de Harsa Nous ignorons même son nom Mais nous savons qu'elle a existé réellement par une allusion contenue dans le *Harsacarita* Lorsque Rājyavardhana s'en va combattre contre le roi du Mālava, il refuse de prendre avec lui le jeune prince, son frère Harsa lui dit alors (1) « Si vous voulez que je protège ma femme, alors la gloire (Çrī) demeure près de votre sabre »

Nous ne savons pas grand chose non plus des enfants de Harsa Son fils Kumāra (titre donné au successeur au trône, comme celui de « Dauphin »), nous est connu par un jeu de mots de Bāna (2) De plus nous savons que Kumāra avait une fille mariée au roi Dhruvasena II du Valabhī (3) Kumāra n'eut pas la bonne chance de succéder à son père Mourut-il avant son père, c'est-à-dire avant 648, ou tomba-t-il peut-être sous le poignard des assassins pendant les troubles qui suivirent la mort de Harsa en 648, nous l'ignorons complètement Tāranātha nous a déjà confirmé que Harṣa n'eut pas son fils comme successeur (4)

Pour ce qui est de l'administration de Harsa et de ses relations

(1) H C p 206.

(2) H C p 105

(3) H T vol. III, p 163

(4) Tāranātha, tr par A. Schiefner, p 2.

avec ses vassaux, les indications des inscriptions à ce sujet sont si sommaires que nous ne pouvons guère les utiliser Il nous faut encore avoir recours à Hiouen Tsang, qui n'a pas manqué d'être frappé de l'activité personnelle du monarque tant dans l'administration politique que dans la conduite des affaires religieuses Comme tous les grands princes, il était infatigable, partageant toutes ses journées entre les affaires spirituelles et temporelles

« Il divisait chaque jour en trois parties Dans la première, il s'occupait des affaires publiques et du gouvernement, dans la seconde, il s'appliquait à des actes méritoires et cultivait le bien avec un zèle infatigable, le jour entier ne lui suffisait pas (1) »

Il n'abandonnait pas le sort de ses sujets aux soins de ses gouverneurs, il ne les livrait pas à la discrétion de ses propres commis, mais il aimait au contraire à faire des tournées, des inspections personnelles et à promener partout l'œil du maître à qui rien n'échappe

« Souvent, il visitait lui-même ses domaines et observait les mœurs des habitants Il n'avait nulle part une résidence fixe, partout où il s'arrêtait, il faisait construire une cabane et y demeurait Mais dans les trois mois de la saison des pluies, il suspendait ses excursions (2) »

Non content de punir les méfaits de ceux qui abusaient de leur autorité, il aimait encore à récompenser les hommes justes et probes Il allait même jusqu'à leur faire l'extrême honneur de les inviter à prendre place sur son propre trône, le « trône du lion »

« Lorsque les petits rois des royaumes voisins, leurs ministres et leurs grands officiers pratiquaient le bien sans relâche et cherchaient la vertu avec un zèle infatigable, il les conduisait par la main, les faisait asseoir sur son trône et les appelait ses bons amis Quant à ceux qui tenaient une conduite différente, il dédaignait de leur parler en face (3) »

Ainsi ne point se déterminer par des ouï-dire et se rendre compte de tout par soi-même paraît avoir été un de ses principes de conduite même lorsque d'autres affaires le retenaient ailleurs, il n'oubliait

(1) H. T vol II, p 254

(2) H T vol II, p 253

(3) H. T vol II, p 253

jamais l'interet de ses sujets et avait recours à des intermédiaires qui le renseignaient au jour le jour. « S'il avait besoin de consulter quelqu'un sur une affaire, il se mettait en rapport avec lui par un échange continuels de courriers (1) » C'est, semble-t-il, un fait constant que Harsa se soit maintenu en rapports réguliers avec ses administrés par des services de courriers. Un passage de Hiouen Tsang qui relate les précautions prises à son départ de l'Inde, atteste l'existence d'une centralisation des affaires assez fortement établie pour qu'elle ait nécessité l'emploi de fonctionnaires spéciaux chargés de relier à la tête les différents membres de l'empire.

« Il envoya, en outre, (avec Hiouen Tsang) quatre Ta-Kouan (conducteurs officiels) qu'on appelait Mahātāras. Il écrivit des lettres sur des pièces de coton blanc et, les ayant cachetées avec de la cire rouge, il ordonna aux Ta-Kouan de conduire le maître de la loi et de présenter ces lettres dans tous les royaumes où il passerait, afin que chaque prince lui fournit successivement des chars pour le conduire jusqu'aux frontières de la Chine » (2).

Ce n'est sans doute pas un de ses moindres mérites qu'il ait pu, contrairement à l'habitude des rois, tenir un rôle actif dans l'administration pratique de son empire, en même temps qu'il savait s'élever au-dessus des menus détails des affaires journalières.

Quel était du reste le fonctionnement des rouages administratifs, quels étaient ces rouages eux-mêmes, comment les ordres se transmettaient du pouvoir central jusqu'au dernier des fonctionnaires, quelle était enfin l'organisation détaillée de cet empire de l'Inde septentrionale, les éléments nous manquent presque absolument pour répondre à cette question. À part l'intervention méthodique, personnelle et constante du roi, nous ne connaissons rien des autres principes de cette administration. La division et la subdivision du pays en provinces de diverse importance est un fait certain, mais les inscriptions qui la signalent ne se sont jamais donné pour but de dresser un tableau et un inventaire complet de toutes les divisions administratives (3). Les *bhukti* se repartissaient en *visaya* et ceux-ci

(1) H. T. vol II, p. 253

(2) H. T. vol I, p. 260

(3) Signalons en passant que le nom d'un des fonctionnaires de Harsa, et non des moindres, semblerait-il, nous a été conservé par une inscription sur

en villages, mais quelles étaient les taxes payables au roi et les corvées, on ne peut le préciser à cause du manque total d'informations. L'inscription de Madhuban donne la formule d'une donation de territoire aux brahmanes, y compris l'exemption de tous droits ou redevances, et reste comme un témoignage d'un état social qui a dû être très voisin de la féodalité et où une hiérarchie de propriétaires territoriaux recevait l'investiture du roi suprême pour la transmettre à tous les degrés aux vassaux inférieurs.

« Le *paramabhattāraka mahārājādhirāja* Harsa publie cette ordonnance pour les *Mahāsāmantas* (grands vassaux), *Mahārājas* (grands rois), *Dauhsādhasādhanikas* (préfets), *Prāmātāras* (fonctionnaires), *Rājasthānīyas* (vice-rois), *Kumāramātyas* (ministres inférieurs), *Upānikas* (surveillants), *Viśayapatis* (gouverneurs de provinces), soldats réguliers et irréguliers, serviteurs, et autres, assembles dans le village de Somakundakā appartenant au *viśaya* Kundadhānī de la *bhukti* Ārāvastī, et au peuple y demeurant

j'ai donné en manière de don aux brahmanes comme un *agrahāra* s'étendant à ses propres bornes, y compris l'*udranga* avec tous les revenus que pouvait réclamer la famille du roi, franc de toute obligation, comme un morceau ôté du district auquel il appartient, afin qu'il observe les successions de fils et de petit-fils, pour aussi longtemps que la lune, le soleil, et la terre existeront, selon la maxime de *bhūmicchidra* (1) au

Sachant ceci vous devez en convenir, et les gens qui y habitent, se tenant prêts à obéir à mes ordonnances, doivent payer à ces deux (brahmanes) le *tulya-meyā*, la part du produit, les paiements en argent, et autres sortes de revenus, aussitôt qu'on doit les payer, et doivent leur rendre service »

Ces documents, donations et autres, étaient graves d'ordinaire sur

Pierre trouvée en 1875 à Kudārkot dans le district Itawā des Provinces du Nord-ouest (C I vol II, p 179).

* Il y avait un personnage nommé l'illustre Hanidatta, fameux comme un second Hari qui bien qu'élevé à l'éminence par l'illustre Harsa ne quitta pas son caractère excellent. S'agit-il ici d'un ministre du roi, d'un gouverneur de province, ou peut-être, malgré les flatteries de l'inscription, d'un personnage de moindre importance, il est impossible de le savoir, et le nom ne se trouve nulle part ailleurs en relation avec celui de Harsa.

(1) Au moyen du *bhūmicchidra anyāya* le locataire a les mêmes droits que s'il avait été le premier propriétaire du terrain.

des plaques de cuivre auxquelles on attachait le sceau du roi, tel, par exemple, celui que nous avons de Harsa sous le nom de Sceau de Soupat. Les plaques étaient copiées probablement par les archivistes (aksapatalika) et le double en était gardé par eux dans un bureau central. Ce n'était pas au surplus la seule fonction de ces archivistes : ils rédigeaient aussi les annales de l'empire et étaient de véritables historiographes à la solde du roi. « Des fonctionnaires spéciaux », dit Hiouen Tsang, « sont chargés de consigner, par écrit, les paroles mémorables, d'autres ont mission d'écrire le récit des événements ».

« Le recueil d'annales et d'édits royaux s'appelle Ni-lo-pi-ch'a (Nīlapita). On y mentionne le bien et le mal, les calamités et les présages heureux (1) ».

La tradition rapporte que Harsa ne taxait pas trop fortement ses sujets, Alberuni dit à ce propos (2) : « Les Indiens croient que Çrī Harsa faisait fouiller la terre et cherchait ce qui pouvait se trouver dans le sol en fait d'anciens trésors et de richesses enfouies, il faisait enlever ces richesses et pouvait par ce moyen s'abstenir de pressurer ses sujets ». Ces fouilles archéologiques étaient-elles suffisantes pour équilibrer le budget de Harsa et produisaient-elles assez pour entretenir notamment la formidable armée qui lui avait assuré la suprématie ? Non, sans doute, mais les lignes d'Alberuni n'en demeurent pas moins comme une attestation de la bienveillance de Harsa à l'égard de ses contribuables, et ce prince qui profite des revenus les plus extraordinaires de ses domaines pour en diminuer d'autant les impôts de ses sujets mériterait à bon droit d'être donné en exemple aux surintendants des finances du monde entier. Tous les auteurs s'accordent à louer cette administration vraiment paternelle. Bāna dit par exemple (3) :

« Seuls les sectateurs de la doctrine Mīmāṃsā réfléchissent à des problèmes dans l'administration de la justice (adhikarana) pendant qu'ils examinent les « Adhikaranas », ou « causes de discussion » dans leur système ».

Hiouen Tsang (4) est revenu tout à fait enthousiasmé de ce

(1) H. T. vol II, p. 72.

(2) Reynaud, *Fragmentes arabes et persans*, p. 139.

(3) H. C. p. 86.

(4) H. T. vol II, p. 90.

gouvernement quasi patriarcal qui ne courbe pas le monde des travailleurs sous la main de fer de l'impôt, qui fait volontiers appel au concours de chacun, compte sur les bonnes volontés, et répartit les taxes sans avarice et les perçoit sans esprit d'usure.

« Comme tous les règlements administratifs respirent la bienveillance, les affaires de l'État sont peu compliquées. Les familles ne sont point portées sur des registres civils, et les hommes ne sont assujettis à aucunes corvées. Le produit des terres de la couronne se divise en quatre parts. La première sert à fournir aux dépenses du royaume et aux grains des sacrifices, la seconde, à constituer des fiefs aux ministres et aux membres du conseil d'État, la troisième, à récompenser les hommes qui se distinguent par leur intelligence, leur savoir et leurs talents, la quatrième part sert à cultiver le champ de bonheur (1) et à donner des aumônes aux diverses sectes hérétiques. C'est pourquoi les taxes sont légères et les impôts modérés. Chacun garde en paix l'héritage de ses pères, tous cultivent la terre pour se nourrir. Ils empruntent des semences au champ du roi et payent, en tribut, la sixième partie de leur récolte. Les marchands, qui poursuivent le lucre, vont et viennent pour leur négoce. Aux gués des rivières, aux barrières des chemins, on passe après avoir payé une légère taxe. Lorsque le roi entreprend quelque construction, il n'oblige pas ses sujets à travailler gratuitement, il leur donne un juste salaire proportionné au travail qu'ils ont fait.

Les militaires gardent les frontières ou vont combattre l'ennemi, d'autres montent la garde, la nuit, dans les postes du palais. On leve des soldats suivant les besoins de service, on leur promet des récompenses, et l'on attend qu'ils viennent s'enrôler. Les gouverneurs, les ministres, les magistrats et les employés reçoivent chacun une certaine quantité de terres et vivent de leur produit »

(1) Suivant le Dictionnaire bouddhique *San-tsang-fa-sou* (livre VII, fol. 22-24), l'expression « cultiver le champ du bonheur » signifie faire de bonnes œuvres, par exemple, offrir aux dieux toutes sortes de parfums, parer richement leurs statues, faire résonner en leur honneur une musique harmonieuse, voilà pour les riches. Les pauvres peuvent se contenter de témoigner leur respect aux trois Précieux, aux religieux, à leur père et à leur mère. Par là, on obtient le bonheur, de même qu'en cultivant un champ avec ardeur on peut obtenir une abondante moisson (Cf *ibid* liv. XI, fol. 20 v°) (Juhen)

On conçoit qu'une pareille organisation soit produite par des mœurs honnêtes, on serait même presque tenté de la reporter aux temps heureux de l'âge d'or. La vertu toutefois n'y était pas si générale qu'elle rendit inutile l'exercice de la justice et les criminels étaient châtiés d'après un code assez simple et assez primitif. Écoutons encore la parole autorisée de Hiouen Tsang (1)

« Quoique les Indiens soient d'un naturel léger, ils se distinguent par la droiture et l'honnêteté de leur caractère. En fait de richesses, ils ne prennent jamais rien indument, en fait de justice, ils font des concessions excessives. Ils redoutent les châtimens de l'autre vie et font peu de cas des professions industrielles. Ils ne se livrent point au dol ni à la fraude et sont fidèles à leurs promesses et à leurs sermens. La droiture est le trait dominant de l'administration, les mœurs sont douces et faciles. Quant aux hommes méchants et rebelles, qui ont transgressé les lois du royaume ou qui ont conspiré contre le roi, lorsque leurs actes coupables ont été mis en évidence, on les enferme pour toujours dans une prison, mais on ne leur inflige pas de peine corporelle. On les laisse vivre ou mourir, et on ne les compte plus au nombre des hommes. Si quelqu'un viole les rites et la justice, s'il manque à la fidélité ou à la piété filiale, on lui coupe tantôt le nez ou les oreilles, tantôt les mains ou les pieds. Quelquefois on l'expulse du royaume, ou bien on l'exile chez les barbares des frontières. Pour ce qui regarde les autres délits, on peut racheter sa peine avec de l'argent. Dans une affaire criminelle, pour obtenir des aveux, on n'a recours ni aux verges ni au bâton. Si l'on interroge le prévenu et qu'il réponde avec franchise, on proportionne la peine au délit. Mais s'il nie obstinément son crime, ou que, honteux de sa faute, il cherche à la pallier, lorsqu'on veut découvrir la vérité et qu'on a besoin de prononcer une sentence, la justice possède quatre moyens, savoir l'eau, le feu, le pesage et le poison.

Pour l'épreuve de l'eau, on met l'accusé et une pierre dans deux sacs réunis ensemble, et on les jette dans un cours d'eau profonde, l'on reconnaît alors son innocence ou sa culpabilité. Si l'homme enfonce et que la pierre surnage, il est reconnu coupable, si l'homme flotte et que la pierre enfonce, on voit qu'il est innocent.

(1) H. T. vol II, p. 83

Pour l'épreuve du feu, on fait rougir un morceau de fer et on ordonne au prévenu de s'asseoir dessus, puis d'y appliquer la plante des pieds et la paume des mains, de plus, il faut qu'il y passe la langue. Si l'accusation est fausse, il ne ressent aucun mal, si elle est fondée, il éprouve des brûlures. Il y a des hommes mous et timides qui sont incapables d'endurer la chaleur du feu. Ils prennent dans leurs mains des fleurs qui ne sont pas encore écloses et les jettent sur la flamme. Si l'accusation est fausse, les fleurs s'épanouissent, si elle est fondée, les fleurs sont à l'instant grillées.

Pour l'épreuve par le pesage, on met un homme et une pierre dans les deux plateaux d'une balance, et l'on tire la preuve de la légèreté ou de la pesanteur. Si l'accusation est fausse, l'homme tombe en bas et la pierre remonte, si elle est vraie, le poids de la pierre emporte celui de l'homme.

Pour l'épreuve par le poison, on prend un belier et on lui fend la cuisse droite, puis, on repand divers poisons sur une portion des aliments que mange le prévenu, et on l'insère dans l'ouverture qu'on a pratiquée. Si l'accusation est fondée, le poison produit son effet et l'animal meurt. Si, au contraire, elle est fausse, le poison perd sa force et il conserve la vie.

Au moyen de ces quatre épreuves, on ferme la voie de tous les crimes »

C'est encore Hiouen Tsang qu'il faut consulter sur l'organisation militaire dans le royaume de Harsa (1)

« Les soldats du royaume sont choisis parmi les plus braves, et, comme les fils suivent la profession de leur père, ils acquièrent bientôt toute la science de la guerre. En temps de paix, ils montent la garde dans les postes qui entourent le palais. En campagne, ils forment des compagnies légères qui marchent à l'avant-garde. L'armée se compose de quatre corps différents : l'infanterie (Pattakāya), la cavalerie (Aṣvakāya), les chars (Rathakāya) et les éléphants (Hastikāya). Les éléphants sont couverts d'épaisses cuirasses, et on arme leurs défenses de pointes aiguës. Un général, monte sur un char, est chargé du commandement, deux soldats, placés à gauche et à droite, lui servent de cochers. Son char est attelé de quatre chevaux. Le général des troupes est monté sur un char, deux lignes

(1) H T vol II p 81

de soldats, forment son escorte et sa défense, ils marchent tout près des roues

Les cavaliers se repandent autour de lui pour repousser l'ennemi, en cas de défaite, leurs rapides coursiers les derobent à la mort. Le corps d'infanterie, par sa légèreté, contribue puissamment à la défense. On choisit pour ce service les hommes les plus hardis et les plus vaillants. Aimés d'un grand bouclier et d'une longue lance, et quelquefois d'un sabre ou d'une épée, ils s'élancent impétueusement à l'avant-garde. Toutes leurs armes de guerre sont piquantes ou tranchantes. Celles qu'on appelle lance, bouclier, arc, fleche, sabre, épée, grande et petite hache, lance courte, *tch'ou* (1), longue pique, fronde, etc., leur sont familières depuis des siècles.

Ce qui doit se dégager de cette trop sommaire étude de la constitution politique et administrative de l'empire de Harsa, c'est que bien des éléments nous manquent pour la décrire dans tous ses détails. A défaut d'informations précises chez nos sources habituelles, nous sommes réduits à des généralités. Deux faits semblent toutefois s'en dégager, c'est d'une part la participation personnelle de Harsa aux affaires de l'Etat et d'autre part l'aide qu'il rencontra dans les mœurs mêmes et les préjugés de ses sujets. Harsa, ce semble, n'a pas eu besoin d'innover, il ne s'est pas appliqué, par exemple, à donner à son peuple un code nouveau de justice, à fixer de nouvelles lois pour le recrutement de son armée, il n'a fait que profiter d'un état de choses qui existait antérieurement à lui. Mais il n'a pas gouverné seulement avec l'aide de ces mœurs, il ne s'est pas borné à un laisser faire absolu, il s'est au contraire continuellement mêlé à l'administration pratique de ses vastes territoires. Son activité était telle que Bāna et Hiouen Tsang n'ont pas daigné nommer à côté de lui ses conseillers habituels, il n'a pas eu de premier ministre sur qui se reposer, et il a été capable pendant tout son long règne de concentrer en lui toutes les affaires de l'Etat. Ainsi se complète cette figure intelligente et supérieure d'un homme qui s'est taillé, avec ses propres forces, un vaste royaume et qui ensuite a pu l'administrer en laissant le renom d'un prince bienveillant, juste et aimé de ses peuples.

(1) Suivant Khang-hi, le *tch'ou* était un bâton, long de douze pieds, et sans fer de lance. Il était destiné à repousser l'ennemi et à le tenir à distance (Julien).

CHAPITRE II

LA RELIGION SOUS HARSA

Si Harsa s'est efforcé de reconstituer l'unité politique de l'Inde, il ne semble pas avoir jamais été tenté d'établir dans son empire l'unité religieuse. En effet, trois religions se disputent ses faveurs, et il ne se fait pas faute de répondre à leurs avances. C'est le brahmanisme, le bouddhisme et le jainisme. Pour le brahmanisme et le bouddhisme, nous avons l'aide importante de deux de nos sources antérieures. Bāna et Hiouen Tsang se tiennent à nos côtés pour nous montrer la même question sous deux faces. Le *Harsacarita* nous peint l'état religieux tel que se le représente un brahmane qui appartient à une famille des plus orthodoxes, tandis que dans la *Vie et les Mémoires* de Hiouen Tsang sont enregistrées les impressions qu'un pèlerin bouddhiste de Chine emportait de la terre hindoue.

Bāna au commencement de son œuvre fait son autobiographie, nous retrace la vie du jeune religieux sur le seuil de la vie et fait defiler à nos yeux toute la série de ses compagnons de plaisir. Bāna perd sa mère en bas âge et se trouve sous l'influence directe de son père. A quatorze ans, ayant passé par l'initiation et les autres rites, il quitte la maison de son maître et rentre à la maison paternelle. Alors il perd brusquement son père, demeure quelque temps dans un grand deuil, puis se met à s'amuser sans vergogne.

« Il fréquente deux frères, fils d'un brahmane et d'une femme gūdra, un chansonnier, deux amis intimes, deux précepteurs, un poète descriptif, un jeune noble qui fut poète prākṛit, deux panégyristes, une ascète veuve (femme de mauvaise renommée en Inde), un charmeur de serpents, un porteur de bétel, un homme médecin, un lecteur, un orfèvre, un surveillant des orfèvres, un écrivain, un peintre, un modelleur, un tambour, deux chanteurs, une femme de chambre, deux musiciens, un maître de musique, un masseur, un danseur, un joueur

de des, un jeune acteur, une danseuse, un mendiant, un moine jaina, un conteur, un dévot çivaite, un magicien, un chercheur de trésors, un essayeur, un potier, un escamoteur, un mendiant brahmane »

C'est dans cette compagnie singulière qu'il se met à voyager, chemin faisant il trouve la sagesse, songe à mener une vie plus calme et au bout de plusieurs années il revient à la maison. Avec quel plaisir il retrouvait la quietude du foyer domestique, lui-même nous le dit dans une page où la devotion s'unit à la poésie Bāna se promenait tranquillement dans la demeure paternelle qu'il revoyait après une longue absence

— Elle resonait du bruit des récitationes continuelles, était remplie de jeunes étudiants qui, attirés par les sacrifices, couraient ça et là comme autant de flammes avec leurs longues tresses rouges et leurs fronts blancs marqués de cendre, les terrasses au-devant des portes étaient vertes des petits parterres d'herbe *soma* que rafraîchissait un récent arrosage, le riz et le *panicum*, des gâteaux de sacrifice etient à secher étalés sur des peaux d'antilope noire, des oblations de riz sauvage étaient semées par les jeunes filles, combustible, feuilles, paquets d'herbe *luça* verte étaient apportés par des centaines de disciples purs, partout des monceaux de bouse et de combustible, les terrasses couvertes des cours étaient marquées du sabot rond des vaches qui revenaient pour les offrandes quotidiennes, distillaient le lait dont on faisait le caillé (1), des troupes d'ascètes s'occupaient à écraser l'argile pour des vases, les limites sacrées etient purifiées par des monceaux de branches d'*udumbara*, apportées pour faire des chevilles à marquer les autels dans les trois feux du sacrifice, le sol était blanc sous les lignes d'offrandes aux Vignes Devīh, les branches des arbres de la cour s'embrumaient de la fumée des oblations, les veaux folâtres bondissaient caresses par les jeunes vachers, les chevrettes mouchetées qui se battaient annonçaient une succession de sacrifices d'animaux, c'était toute paix pendant la cessation des travaux des maîtres brahmanes, et cependant perroquets et *mamas* commençaient en hâte des recitations, c'était dans cette maison comme autant d'ermitages pour les trois Vedas incarnés.

Le jeune Bīna fut appelé à la cour de Harsa et dut quitter ces tranquilles parages. Envers Harsa il s'excuse de ses jeunes folies,

(1) On se servait du lait caillé pour l'oblation *Vaigvadeva*

par l'invocation de ses devoirs de brahmane tous accomplis « Je suis brahmane », dit-il, « né dans la famille des Vātsyāyanas, buveurs de *soma* Chaque cérémonie au temps marqué fut soigneusement exécutée, commençant par l'initiation avec le fil sacré J'ai étudié le Veda complètement avec ses six Angas, et autant qu'il me fut possible, j'ai entendu des conférences sur les Çāstras, dès mon mariage j'ai été un chef de maison diligent » Voilà les vertus sur lesquels se fonde Bāna pour faire excuser la coupable négligence de sa jeunesse Après avoir goûté de la faveur royale, Bāna revient un jour parmi les siens Les questions qu'il leur fait au moment de son arrivée, laissent deviner quelles étaient alors les occupations paisibles des brahmanes campagnards « Avez-vous été heureux tout le temps ? Le sacrifice se poursuit-il sans entrave, contente-t-il les groupes de brahmanes par son exécution irréprochable ? Les feux devorent-ils les oblations selon le rituel accompli dûment et sans faute ? Les élèves font-ils leurs études aux temps prescrits ? Y a-t-il tous les jours la même application non interrompue au Veda ? Le même sérieux à l'exercice de l'art du sacrifice ? Y a-t-il les mêmes classes pour l'exposition de la grammaire, le respect se montre-t-il toujours à ne point passer de jours inutiles dans une série de discussions jalouses ? Y a-t-il la même société pour la logique, inattentive à toutes les autres occupations, la même joie excessive dans la Mīmāṃsā, bornant tout plaisir aux autres livres d'autorité ? Y a-t-il les mêmes adresses poétiques, répandant une ambrosie de phrases toujours nouvelles » ?

Bien que la vie ordinaire du brahmane fût assez semblable à celle que nous décrit Bāna, il ne faut pas oublier quelles étaient les différences intérieures du brahmanisme Tout d'abord, les sectateurs du brahmanisme se divisent en quatre castes, les Brahmanes (prêtres), les Ksatriyas (généralistes et rois), les Vaiçyas (marchands), les Çūdras (le bas peuple)

Dans la première caste nous avons encore quatre divisions, les brahmanes se classifiant par le Veda qu'ils étudiaient Ainsi on a des Rgvedins, des Sāmavedins, etc De plus, chaque Veda avait plusieurs écoles Donc même dans le brahmanisme orthodoxe sectateur du Veda, on trouve une foule d'écoles différentes On voit dans les donations de Harsa aux brahmanes des indices de l'école à laquelle ils appartenaient (Appendice I) Au surplus, la philosophie divisait encore les disciples d'une même école Ainsi nous voilà en face d'un

tableau des plus complexes et qui ne comprend pourtant que les fideles d'une des trois grandes religions. Les brahmanes se divisent encore en deux groupes : les devots de Viṣṇu et ceux de Śiva. Mais ces dieux etaient plutôt des divinites favorites et personnelles que les objets d'un culte exclusif, et leur culte ne faisait ni mepriser ni négliger les autres dieux du Pantheon hindou.

Le bouddhisme, religion qui au debut etait d'une grande simplicité, se trouvait alors divise en deux grandes ecoles : le petit Véhicule (Hīnayāna), et le grand Véhicule (Mahāyāna).

« Le Hīnayāna fut la doctrine à laquelle tous les couvents de l'Inde demeurèrent attaches jusque vers le premier siecle de l'ere actuelle. A partir de cette epoque, la religion se modifia, d'abord dans le nord, puis dans le Bengale. Le Hīnayāna resta toujours prepondérant à Ceylan et dans le Dekkan. Le bouddhisme du nord ou Mahāyāna commença à etendre son influence à partir du concile de Peshawar ou on admit plusieurs de ses doctrines, au concile de Kanauj le Hīnayāna fut definitivement condamné (1) ».

La difference entre les deux doctrines n'est pas bien grande et elle est assez difficile à definir.

Dans l'*Esquisse du Mahāyāna*, par S. Kuroda qui fut presentee aux membres du Parlement des Religions en 1893, et qui se fait le porte-voix des doctrines officielles des bouddhistes, la difference entre le Mahāyāna et le Hīnayāna est exprimee comme il suit (2) : « La doctrine du Hīnayāna nous apprend comment on arrive au Nirvāna en renouçant aux miseres de la naissance et de la mort, et ainsi elle est appelee la doctrine de l'acquisition de l'illumination par la perception de la misere. Dans le Mahāyāna, la naissance et la mort, aussi bien que le Nirvāna meme, sont tenus pour la meme chose, et son but est de recueillir le grand fruit du Buddha par le culte de la grande sagesse (mahābodhi).

Dans le Hīnayāna l'ame et le corps sont regardes comme la source de la douleur, et en consequence le *mokṣa* est l'equivalent de l'abandon des six etats de la vie, (*dēva*, homme, *asura*, animal, fantôme affame, et enfer), l'abandon de l'ame et du corps, et le Nirvāna est l'acquisition de leur *extinction éternelle*.

(1) Muzelière *Moincs et ascetes indiens* p. 139

(2) S. Kuroda p. 11

Le Mahāyāna, au contraire, enseigne des vérités plus élevées il ne connaît ni amour ni haine, ni ami ni ennemi, ni tort ni raison, il reste fidele à la vérité même dans le monde, il demande qu'on passe sa vie en paix et qu'on acquiere ainsi la liberte parfaite sans entrave, tel est le plus haut Nirvāna Car alors tous les phenomenes mentaux, tels que les desirs aveugles et le reste sont anéantis Et quand ils sont anéantis, alors la véritable nature de l'intelligence apparaît, avec toutes ses innombrables fonctions et actions miraculeuses Le Nirvāna n'est alors nullement un état d'*extinction complete* (1)

Le Mahāyāna se fonde surtout sur la doctrine que toutes les choses ne sont rien que l'intelligence (2) « On l'appelle la doctrine de l'obtention de l'illumination par la perception de la non-existence de toutes les choses » « Les deux Vehicules ne sont que des aspects divers du même principe, ces deux doctrines furent prêchées par le Buddha (3) »

(1) S Kuroda, p 6

(2) S Kuroda, p 24

(3) Les sectateurs des deux Véhicules n'étaient pas aussi tolérants dans le temps d'Hiouen Tsang, qui nous donne un tableau d'une de leurs querelles (H T vol 1, p 220)

« Dans le commencement le roi Çilāditya avait fait construire a côté du couvent de Nālandā un Vihāra en cuivre haut de cent pieds, dont la magnificence était connue de tous les autres royaumes Quelque temps après, le roi, revenant de faire la guerre au roi de Kongyodha passa par le royaume d'Orissa Les religieux de ce royaume étudiaient tous le petit Véhicule, et n'avaient point foi dans la doctrine du grand Véhicule Ils disaient qu'elle avait été exposée par les hérétiques Kong-hoa-wai-tao (Çūnyapuspas (?)), et non par le Buddha Quand ils eurent vu le roi, ils vinrent lui faire des représentations « Nous avons appris », lui dirent-ils, « que Votre Majesté a fait élever à côté du couvent de Nālandā un Vihāra d'une construction noble et imposante Pourquoi ne l'avoir pas fait construire dans le couvent des hérétiques Kāpālikas et avoir choisi de préférence ce couvent de Nālandā » ?

« Pourquoi m'adressez-vous un tel reproche » ? leur dit le roi

« C'est », répondirent-ils, « que les hérétiques Kong-hoa wai-tao du couvent de Nālandā ne diffèrent en rien des Kāpālikas »

Précédemment, un prince de l'Inde méridionale, qui avait reçu l'onction royale (Mūrdhābhūṣikṭa rājā (Çilāditya ?)) avait pour maître un vieux Brahmane nommé Prajñāgupta, qui était versé dans la doctrine de l'école des Sammitīyas, et avait composé, en sept cents glokas, un traité pour combattre le grand Véhicule Tous les maîtres du petit Véhicule en furent transportés de joie Ils le montrèrent au roi et lui dirent « Tel est l'exposé

C'est ainsi que les bouddhistes japonais d'aujourd'hui considèrent les choses

de nos principes. Y aurait-il maintenant un partisan du grand Véhicule qui put en refuter un seul mot ? « J'ai entendu dire », leur répondit le roi, « qu'un renard se trouvant un jour au milieu d'une troupe de souris et de rats se vantait d'être plus brave que le lion, mais dès qu'il l'eut aperçu, le cœur lui manqua et il disputa en un clin d'œil. Vous n'avez pas encore vu, vénérables maîtres, de religieux éminents du grand Véhicule. Voilà pourquoi vous soutenez avec obstination vos principes insensés. Je crains bien qu'en les apercevant vous ne ressembliez au renard dont je viens de parler. »

« Si vous doutez de notre supériorité », répondirent-ils au roi, « pourquoi ne pas rassembler les partisans des deux doctrines et les mettre en présence, pour décider de quel côté est la vérité ou l'erreur. »

Le Nirvāna des Mahāyānistes n'était pas un séjour sans délices Les bouddhistes orthodoxes souhaitaient de renaître dans le ciel Tusita, où Maitreya règne en attendant de revenir sur la terre (1) Hiouen Tsang sur son lit de mort s'exprime en ces termes « Je desire voir reverser sur les autres hommes les merites que j'ai acquis par mes bonnes œuvres, naître, avec eux, dans le ciel des Tusitas, être admis dans la famille de Maitreya et servir ce Buddha plein de tendresse et d'affection Quand je redescendrai sur la terre pour parcourir d'autres existences, je desire, à chaque naissance nouvelle, remplir avec un zele sans bornes mes devoirs envers le Buddha, et arriver enfin à la *sambodhi* (parfaite sagesse) » Il resta ainsi immobile jusqu'au cinquieme jour Au milieu de la nuit, ses disciples lui demanderent « Maître, avez vous enfin obtenu de naître au milieu de l'assemblee de Maitreya » ? « Oui », repondit-il d'une voix défaillante A ce mot, sa respiration s'affaiblit de plus en plus, et, au bout de quelques instants, son âme s'évanouit »

C'est I-tsing qui nous donne le meilleur tableau des ecoles bouddhiques au milieu du VII^e siecle (2) Il divise les dix-huit ecoles du bouddhisme sous quatre rubriques principales

- I L'ārya-mahāsaṅghika-nikāya
(7 sous-divisions)
- II L'ārya-sthavira-nikāya
(3 sous-divisions)
- III L'ārya-mūlasarvāstivāda-nikāya
(4 sous-divisions)
 - (i) L'école Mūlasarvāstivāda
 - (ii) L'école Dharmagupta
 - (iii) L'école Mahīśāsaka
 - (iiii) L'école Kāśyapīya
- IV L'ārya-sammitīya-nikāya
(4 sous-divisions).

plus part à de semblables discussions » Ces paroles remplirent de joie les trois religieux

Peu apres, le roi Āilāditya adressa à Āilabhadra une nouvelle lettre ou il disait « Auparavant, je vous avais demandé plusieurs religieux d'un grand mérite, pour le moment, il ne faut pas qu'ils partent Plus tard, je les prierai de se mettre en route »

(1) H T vol i, p 344

(2) I-tsing, p. xxiv.

Quant à la distribution géographique de ces différentes écoles, I-tsing nous donne des détails assez complets. Dans l'Inde centrale étaient représentées les quatre écoles, parmi lesquelles l'école Mūlasarvāstivāda était la plus florissante. L'ārya-sammitīya-māyā florissait dans l'Inde occidentale, dans le lāṭya et dans le Sindhū. Dans l'Inde septentrionale, l'ārya-mūlasarvāstivāda-māyā était en faveur, et dans l'Inde méridionale, l'école des Sthaviras l'emportait sur les autres.

Le bouddhisme du nord (le Mahāyāna) fut traité par les rois en enfant gâté : ils gratifiaient les moines de leurs propres richesses et les populations de l'immense Asie centrale se soumettaient aux doctrines du Buddha.

A l'université de Nālandā, on trouvait des moines attachés à toutes les sectes tant du Hīnayāna que du Mahāyāna, des Śivaites, des Visnuites, des Jainas, toutes les philosophies de l'Inde y avaient des représentants. Nālandā donnait assez le spectacle de nos universités d'Oxford et de Cambridge où la ville n'existe que pour l'université et à cause d'elle. I-tsing nous donne la description des convents, « Le nombre des moines à Nālandā est de plus de trois mille, le terrain qu'ils possèdent consiste en plus de deux cents villages (1). Il y a huit salles à Nālandā et trois cents appartements dans le monastère (2). » Des orateurs en théologie allaient de ville en ville soulevant partout les controverses et cherchant à convertir les autres à leurs systèmes respectifs, comme le font aujourd'hui les missionnaires chrétiens en Chine.

A la porte du couvent on affichait les points à discuter et on défiait tout venant de les réfuter. Celui qui perdait devait en principe payer de sa tête. Mais les choses se passaient moins tragiquement : le vainqueur magnanime n'exigeait du vaincu que la servitude ou même l'aveu de ses erreurs.

Nālandā attirait tous les étrangers et devint bientôt un lieu de pèlerinage pour les écoliers ambulants qui, y rendant de temps en temps, de l'Asie Haute Tsang nous en donne un tableau des plus pittoresques (3).

« Les religieux, au nombre de plusieurs milliers, avaient tous des talents distingués et une grande instruction. Il y en avait plusieurs centaines qui, par leur vertu, se faisaient estimer des contemporains, et dont la réputation volait jusque dans les autres pays. Leur conduite était pure, et ils suivaient fidèlement les préceptes de la discipline. La règle de ce couvent était très sévère, aussi la multitude des religieux se conduisait-elle avec une sagesse irréprochable. Les royaumes des cinq Indes les admiraient, et les prenaient pour modèles. Ceux qui leur demandaient des leçons et discutaient sur des matières profondes, ne trouvaient jamais les jours assez longs. Du matin au soir ils s'avertissaient mutuellement, les jeunes et les vieux se perfectionnaient les uns les autres. S'il y avait des hommes incapables de traiter les matières abstraites des trois recueils, ils étaient comptés pour rien et se voyaient couverts de honte. C'est pourquoi les étudiants étrangers qui désiraient acquérir de la réputation venaient tous dans ce couvent pour éclaircir leurs doutes, et bientôt l'éloge de leurs talents se répandait au loin. C'est pourquoi ceux qui voyageaient en usurpant leur nom (1) obtenaient tous des honneurs distingués. Si un homme d'un autre pays voulait entrer et prendre part aux conférences, le gardien de la porte lui adressait des questions difficiles. Le plus grand nombre était réduit au silence et s'en retournait. Il fallait avoir approfondi les livres anciens et modernes pour obtenir d'y entrer. En conséquence, les étudiants qui voyageaient pour leur instruction avaient à dissenter longuement pour montrer leur capacité, il y en avait toujours sept ou huit sur dix qui se voyaient éliminés. Si les deux ou trois autres avaient paru instruits, on les interrogeait tour à tour au milieu de l'assemblée, et l'on ne manquait point de briser la pointe de leur esprit et de faire tomber leur réputation, mais ceux qui avaient un talent élevé et une vaste érudition, une forte mémoire et une grande capacité, une vertu brillante et une intelligence éminente, associaient leur gloire à celle de leurs devanciers, et suivaient leurs exemples. Quant à Dharma-pāla et à Candrapāla, ils jetaient de l'éclat sur la doctrine, Gunamati et Sthūnamati répandaient dans le monde la gloire de leur nom, Prabhamitra discourait avec élégance, et Jinamitra parlait avec élévation, Jñānacandīa montrait une pénétration rare, Āgīrabuddha

(1) En se faisant passer pour des étudiants de l'université de Nālandā

et Īlabhadra cachaient dans l'ombre leur vertu sublime. Ces hommes, d'un mérite supérieur, étaient connus de tous, par leur vertu, ils effaçent leurs prédécesseurs et leur science embrassait toutes les règles des anciens. Chacun d'eux avait composé une dizaine de traités et de commentaires qui circulaient partout avec éclat et jouissaient de leur temps d'une haute estime. Tout autour des couvents, on comptait une centaine de monuments sacrés (1) »

« Les écoles philosophiques sont constamment en lutte, et le bruit de leurs discussions passionnées s'élève comme les flots de la mer. Les hérétiques des diverses sectes s'attachent à des maîtres particuliers, et, par des voies différentes, marchent tous au même but. Il y a dix-huit écoles dont chacune s'arroge la supériorité. Les partisans du grand et du petit Véhicule forment deux classes à part. Les uns méditent en silence, et, soit en marchant, soit en repos, tiennent leur esprit immobile et font abstraction du monde, les autres diffèrent tout à fait de ceux-ci par leurs disputes orageuses. Suivant le lieu qu'ils habitent, on leur a fait un code de règlements et de défenses d'une nature spéciale.

- Les règles de la discipline (Vinaya), les textes sacrés (Sūtras), les prédications (Vyākaraṇas) sont tous également des livres du Buddha. Celui qui peut expliquer en entier une des collections est dispensé des devoirs de religieux et dirige les affaires du couvent (2). Celui qui peut en expliquer deux, reçoit le traitement d'un supérieur, pour trois, il a des domestiques qui lui obéissent avec respect, pour quatre, on lui donne des hommes puis (upāsakas) chargés de le servir, pour cinq, il voyage sur un char traîné par un éléphant, pour six, il a une escorte nombreuse. Lorsque sa vertu a pris un caractère élevé, et qu'il a reçu des honneurs extraordinaires, de temps en temps il réunit les religieux et établit des conférences. Il juge de leurs talents supérieurs ou de leur médiocrité, il distingue et signale leurs vertus ou leurs vices. Il élève les hommes doués d'intelligence et rabaisse ceux qui en sont dépourvus. Si un religieux sait traiter un sujet abstrait et développer des principes subtils, s'il se distingue par une élocution noble, riche et élégante, et montre,

(1) H. T. vol II, p. 77

(2) Suivant le dictionnaire *T'an-t' ming i tsu*, livre 4, fol. 7, c'est une espèce d'économe, appelé en sanskrit *kaṁ madāna* (Julien)

dans les discussions profondes, un esprit vif et pénétrant, on le fait monter sur un éléphant couvert d'ornements précieux, et une foule immense forme son cortège. À son arrivée, il passe sous des portes triomphales.

Si, au contraire, un religieux laisse briser la pointe de ses paroles, si ses arguments sont pauvres et son élocution verbeuse, ou bien s'il outrage la logique tout en parlant avec facilité, on lui barbouille la figure avec du rouge et du blanc, on couvre tout son corps de terre et de poussière, puis on le chasse dans une plaine déserte, ou on le jette dans un canal. Ainsi on signale les bons et les méchants, et l'on met en évidence les gens d'esprit et les sots.

Si un homme sait se plaire dans la pratique du bien, si dans sa maison il s'applique à ses devoirs et étudie avec ardeur, on le laisse, à son gré, quitter sa famille (embrasser la vie religieuse) ou rentrer dans le monde. S'il a commis une faute ou enfreint la discipline, on le punit au milieu des religieux. Si la faute est légère, on le reprend en présence de l'assemblée, ou bien on recommande aux membres de la compagnie de ne point lui parler. Si la faute est grave, les membres de l'assemblée ne demeurent plus avec lui. Dès que cette peine a été prononcée, on le chasse et on l'exclut pour toujours. Une fois sorti, il va chercher un asile quelque part, ou bien, ne sachant où s'abriter, il erre sur les routes, et endure les plus grandes fatigues, quelques-uns reprennent leur ancienne profession (1) »

« Les Çāmanas n'ont que trois sortes de vêtements, savoir la Saṅghātī, le Sankasikā et le Nivāsana. La coupe et la façon de ces trois vêtements varient suivant les écoles. Les uns ont une bordure large ou étroite, les autres ont des pans petits ou grands. Le Sankasikā couvre l'épaule gauche et cache les deux aisselles. Il s'ouvre à gauche et se ferme à droite. Sa coupe allongée dépasse la ceinture. Le Nivāsana n'ayant ni ceinture, ni glands, quand on veut le mettre, on le plisse et on le maintient tout autour avec un cordon. Quant aux plis, chaque école les dispose d'une manière particulière. La couleur de ces vêtements varie du jaune au rouge »

Il serait trop long de retracer la vie de tous les éminents docteurs bouddhistes qu'on peut trouver entre 600 et 650 (2). I-tsing, Tāra-

(1) H. T. vol. II, p. 69.

(2) Un religieux éminent sur qui il est regrettable que nous ayons si peu

nātha, Hiouen Tsang nous fournissent également des données suffisantes Nous en avons un tableau sommaire dans l'édition d'I-tsing due à Takakusu (1)

Liste des religieux éminents

1 Dharmapāla Contemporain de Bhairhari (mort 651-2), il mourut avant 635, car les traductions de quatre ouvrages attribués à lui datent toutes de 650-710 (B N App 1 16)

2 Dharmakīrti (en Logique) Il est nommé dans le *Vāśavadattā* (p 235) et dans le *Saiva darśana-saṃgraha* (p 24, Cowell), contemporain du roi Srong-btsan-sgam-po (Wassilief, p 54)

3 Ālabhadra, élève de Dharmapāla (H T vol 11, p 452)

4 Śimbhacandra, condisciple de Hiouen Tsang (H T vol 1, pp 219, 261)

5 Śhīramatī Nomme dans une donation Valabhī (I A 1877 p 91, 1878, p 80, et H T vol 11, p 164), il vécut au Valabhī, élève de Vasubandhu (Wassilief, p 78)

de renseignements est Javaseṇa, qui n'est point mentionné par I-tsing Hiouen Tsang nous parle de lui sur un ton fort respectueux (H T vol 1, p 212)

« Le roi du Magadha, Pūṇavarman, était rempli de respect pour les sages et d'estime pour les lettrés Avant éte informé de la réputation du maître des gāstias (Javaseṇa), il en fut ravi de joie Il lui envoya des messagers pour l'inviter à venir, le nomma docteur suprême du royaume et lui assigna pour vivre le revenu de vingt grandes villes, mais le maître des gāstias refusa ces offes brillantes

Après la mort de Pūṇavarman, le roi Ālāditya l'invita aussi à recevoir le titre de docteur suprême du royaume, et lui assigna pour vivre le revenu de quatre-vingts grandes villes du royaume d'Oussa Le maître des gāstias refusa comme auparavant Le roi lui ayant adressé encore plusieurs invitations pressantes, il persista éneigiquement dans son refus « Sire », dit Javaseṇa au roi « j'ai entendu dire que celui qui reçoit un traitement d'un autre homme doit se préoccuper de ses soucis et de ses peines Maintenant que je travaille à sauver les hommes qu'entraîne le torrent de la vie et de la mort, comment aurais-je le temps de prendre part aux affaires de Votre Majeste » ?

A ces mots il s'inclina et sortit, sans que le roi pût le retenir »

(1) I-tsing, p LVIII

6 Gunamatī (en Dhyāna) Il vécut au Valabhī avec Sthiramati (H T vol III, p 164), et à Nālandā (H T vol III, p 46)

7 Prajñāgupta (en Réfutation) Professeur du Sammitīya et contemporain de Hiouen Tsang (H T vol I, p 220)

8 Gunaprabha (en Vinaya) Son élève Mitrasena avait quatre-vingt-dix ans et enseignait les çāstras à Hiouen Tsang (H T vol I, p. 109) Il fut guru de Ālāditya, et élève de Vasubandhu (Wassiliéf, p 78)

9 Jinaprabha Professeur de Hiuan chao, qui se trouvait à Nālandā vers l'an 649 (Chavannes, Mémoire, p 17)

10 Ratnasimha (dans le Nālandā Vihāra) Professeur de Hiuan chao, (Chavannes, Mémoire, p 18), il vivait encore en 670-700. (I-tsing, p 184)

Tāranātha, dans son histoire, donne sur les événements du règne de Harsa des détails qui sont importants pour la religion et qui nous invitent à considérer quelles étaient dans l'Inde les relations des religions et de l'État. Donnons d'abord un extrait de Tāranātha (1)

« Au temps de la fin de la vie du grand ācārya Vasubandhu, après la mort du roi Gambhīrapakṣa, vécut le puissant roi Ārīharsa, né dans l'ouest dans le pays de Maru. Il régna sur tous les royaumes de l'ouest et plus tard après avoir cru à la loi, il choisit l'ācārya Gunaprabha comme guru. En même temps, les descendants du roi Vṛkṣacandra régnaient dans l'est, le roi Vigamacandra et son fils Kāmacandra. Ces deux rois étaient très puissants et très riches et aimaient à faire des dons, seulement, bien que régnant selon la loi, ils ne prenaient point leur refuge dans les trois Précieux, mais, bien qu'honorant Orthodoxes et Hétérodoxes, ils s'inclinaient surtout devant les Nirgranthas. Au Kasmīr au même temps, le roi Mahāsamata vécut, dit-on. Dans ce temps dans l'est, l'ācārya Sthiramati (2) et Dignāga travaillaient à sauver les êtres vivants, dans l'ouest c'est la fin de la vie de Buddhādāsa (3), disciple d'Āryāśaṅga, et la meilleure partie du travail de Gunaprabha (4). Au Kasmīr le Bhadanta

(1) Tāranātha, p 126

(2) H T vol III, pp 46, 164.

(3) H T vol I, p. 113, vol II, p. 276.

(4) H T. vol I, pp. 106, 211, vol II, p 220, vol III, p. 175.

Samghadīsa (1) travaillait avec succès au salut des êtres vivants, tandis que l'Īcīrya Dharmadāsa fut un maître de la loi qui se rendit dans tous les pays. Vers le sud allait l'Īcīrya Buddhapālita (2), et ceci est environ vers le commencement de la vie de Bhavva et de Vimuktasena. Dans le pays d'Odiviça vécut Nāgeṣa, fils du roi Jaleruha, dont le ministre fut le brahmane Nāgakeṣa, pendant les sept années de son règne, il fut très puissant, si bien que même Vigamīendra s'inclina devant lui, seulement sous l'influence de l'Īcīrya Lūvapa (3) il abdiqua, Dīrika le magicien devint roi et l'enggi fut son ministre. L'Īcīrya Triratnadīsa est aussi contemporain de Bhavva, dans le pays d'Odiviça le brahmane Bhadrāpālita eut beaucoup de mérite par la loi. Les rois dont parle Tārānītha nous sont inconnus, mais les noms des religieux sont confirmés. Cependant nous ne devons pas trop nous fier à ce qu'il rapporte.

Tārānītha nous donne en plus une petite biographie de chacun de ces éminents religieux. Nous ne citerons que celle de Harṣa.

Le roi (rīharṣa), étant devenu roi sans limites, voulut détruire la religion des Mlecchās (3). Il fit bâtir un Masita (4), ou grand cloître des Mlecchās, consistant en un seul édifice construit en bois, dans un petit pays non loin de Mausthīnī. Il invita tous les sectateurs Mlecchās, et pourvut à leurs moindres besoins pendant plusieurs mois. Il rassembla aussi tous leurs écrits religieux et après avoir brûlé tout dans le feu, environ douze mille Mlecchās périrent. En ce temps, il ne resta plus dans le pays de Khorasan qu'un seul trisserand connaissant la religion Mlecchā, et c'est de là que toute la religion Mlecchā présente a pris son origine. En conséquence d'une telle persécution de la part du roi, la religion des Perses et des Çakas fut pendant cent ans très peu pratiquée. Après cela il fit bâtir pour expier ses fautes un grand Vihāra, en Maru (5), Mālava, Mewar (6),

(1) Probablement identique avec Samghabhadra (H. T. vol. 1, pp. 93, 102, vol. II, pp. 183, 222) Samghabhadra et ut originaire du Kāśmīr.

(2) Bel Si-yu-ti vol. 1, p. 190 n.

(3) Ici il y a confusion. « Mlecchā » dans Tārānītha signifie « Mahometan », mais autant que nous le sachions Harṣa lui-même ne se trouva jamais en contact avec eux. Cet acte d'intolérance envers les Mahométans n'est peut-être mis au compte de Harṣa que parce que son zèle religieux était légendaire.

(4) Corruption du mot arabe *masjid* « mosque » « lieu de prostration ».

(5) Mausthīlī le grand désert. Il est du Sindh.

(6) Mewar, c'est-à-dire Cīkambārī dans le Rājputāna.

Pituvā, et Ćitavara, entretint dans chacune mille bhiksus et dissémina grandement la loi »

Il est curieux de trouver dans une légende singhalaise un pareil exemple de zèle intolérant de Harsa, et une répression analogue des dissidents religieux

Nevill dans le Catalogue (1) non publié de sa magnifique collection de manuscrits, aujourd'hui au British Museum, donne le contenu d'un manuscrit appelé « *Śīmā-saṅkharā chedanī* » Je dois à l'obligeance de M. Barnett de pouvoir le reproduire ici

« Un prêtre fonda la secte des Nīlapatādaras pour déguiser une offense qu'il avait commise, alors Ćrī Harsa rassembla tous leurs livres avec les prêtres, et les brûla dans un piṛāsāda. On raconte cette même légende à propos des prêtres Jetawanāīāmas à Anurādhapura, qui, ayant embrassé la doctrine Nīlapatādara, furent rassemblés par le roi de Ceylan à leur Vihāra et brûlés au moyen d'une ruse, lorsqu'ils s'étaient réunis pour défendre leur doctrine »

De plus, dans la notice du manuscrit singhalais « *Saddhamarātnā-laraya* » de la collection Nevill figure une légende relative à Harsa notée dans le catalogue autographe de M. Nevill (Vol. II). Dans la douzième section, le *Dhamātibhūta Saṅgraha*, il nous dit « Sous le règne de Mugalayin Sen, le schisme Nīlapatādara fut introduit à Ceylan. L'auteur donne ici une légende ou une tradition que je n'ai trouvée nulle part ailleurs, les traditions de Ceylan sont unanimes à dire que les schismatiques de cette secte à Ceylan furent brûlés avec leurs livres au Jetawanāīāma de Ceylan. Le roi regnant les fit assembler par ruse, puis les fit peindre. D'autre part notre auteur dit que dans le temps de Bhojarāja à Ćrī Harsanuwara, un prêtre du schisme Sabbitika, qui était sorti pour voir une courtisane, mettant une robe bleu foncé pour se déguiser, dormit trop longtemps, et fut découvert à l'aurore rentrant ainsi accoutré. Il soutint l'usage de la robe bleue et ses partisans l'acceptèrent, afin de faire le silence sur la véritable origine de ce costume. Ainsi ils abandonnèrent la robe couleur safran pour une couleur bleu de paon. Plus tard Ćrī Harsa Deva fit assembler les membres de cette secte, les tança vertement, et, les enfermant dans un temple avec leurs livres, il les brûla comme pour adresser un sacrifice au dieu du feu, Agni pūjāwa

(1) *Nevill MSS Catalogue*, vol. III N° 653

En outre de la divergence avec la tradition ordinaire, cette légende fait régner Bhojarāja de Çrī Harsa nuwara avant Çrī Harsa lui-même. Il n'est guère probable qu'il y ait eu deux Çrī Harsa, un qui donna son nom au nuwara (palais ou ville) et un qui regna plus tard. Ajoutons seulement que si Çrī Harsa a réellement sévi contre les prêtres de cette secte, il n'est pas étonnant qu'on en retrouve un retentissement lointain dans une légende originaire de Ceylan, mais il est plus naturel de croire en présence de cette légende que rien ne confirme, qu'elle n'est rien autre qu'une preuve de l'universelle réputation que s'était acquise Harsa par suite de son attachement sincère et zèle à la tradition bouddhique, tant à celle du sud qu'à celle du nord.

Cet acte d'intolérance se comprendrait d'autant moins de la part de Harsa qu'on a des preuves certaines de la protection qu'il accordait aux uns et aux autres avec la même générosité, ou si l'on veut, avec la même indifférence, à tel point que brahmanes, jainas et bouddhistes revendiquent son nom pour le ranger parmi les leurs. Dans la famille royale même il n'y avait pas unité de croyances et de foi et nous ne pouvons en être surpris que parce que nous ignorons les rapports intimes des diverses religions entre elles, ou plutôt les différentes phases de la même religion. On est souvent trop tenté de considérer brahmanes, bouddhistes, jainas, et les autres, comme des gens tout à fait séparés les uns des autres par leurs croyances religieuses et par leurs mœurs et de les faire rivaliser à l'envi comme les dévots de nos religions occidentales. Mais il convient d'observer que tous les Hindous ont une même religion sous des formes multiples, la pensée et les mobiles restant toujours identiques. C'est ainsi que dans la famille de Harsa, son bisaïeul Rājyavardhana, son grand-père Ādityavardhana, son père Prabhākaravardhana sont représentés sur les inscriptions comme pratiquant le culte solaire. Ces désignations même ne laissent pas d'être intéressantes. Tous trois portent le titre de *ādityabhakto*, « adorateur passionné du soleil » (Saura). Bāna nous dit en outre de Prabhākaravardhana dont le nom (celui qui augmente le faiseur de lumière) est très significatif, qu'il fut par une *disposition naturelle* (1).

(1) Ce culte du soleil ne nous est connu que très imparfaitement. Il semble d'après le passage de Bāna avoir eu pour objet l'obtention d'enfants mâles. Il était peut-être restreint aux tribus du nord de l'Inde. Dans la présidence de Bombay, il y a aujourd'hui encore des traces du culte du soleil.

dévoué au culte du soleil (1) « Tous les jours au lever du soleil il se baignait, se revêtait de soie blanche, et s'agenouillant vers l'orient sur le sol, dans un cercle enduit de pâte de safran, il présentait comme sacrifice un bouquet de lotus rouges dans un vase de rubis, purifié et teint comme l'était son propre cœur des rayons du soleil Solennellement à l'aurore, à midi et le soir, il murmurait une prière pour obtenir une posterité, humblement, d'un cœur zélé, il répétait un hymne qui avait le soleil pour objet »

Rājyavardhana II, le frère de Harsa, fut bouddhiste, si l'on en croit les inscriptions, il est même singulier que Hiouen Tsang ne signale pas ce fait qu'il avait tant d'intérêt à divulguer et qu'il garde à cet égard la même réserve que Bāna qui, en digne brahmane, avait des raisons de ne rien mentionner de semblable. Quant à Harsa, il se proclama lui-même adorateur passionné de Maheçvara, c'est-à-dire çivaïte. Cette divergence dans les pratiques religieuses ne peut s'expliquer qu'en tenant chacune d'elles pour une période d'un même état religieux. Brahmanisme, bouddhisme, jainisme sont des phases non incompatibles entre elles d'une même religion. C'est là ce qui explique le rôle de protecteur que Harsa a joué vis-à-vis de toutes les sectes de son empire et l'on comprend pourquoi les jainas, les brahmanes et les bouddhistes le tiennent encore aujourd'hui en odeur de sainteté. Entre ces sectes, il n'y avait pas d'incompatibilité d'humeur et le divorce ne pouvait les séparer, c'est pourquoi Harsa pouvait revendiquer Çiva comme sa divinité personnelle, faire des donations aux temples des brahmanes, donner à sa sœur comme précepteur un sage bouddhiste et enfin offrir à Prayāga une fête solennelle à toutes les religions. C'est au reste une caractéristique des rapports de l'État avec les religions dans l'Inde que cette tolérance pratiquée par Harsa (2). De même qu'il protégeait Hiouen Tsang, Mayūra et Bāna,

(1) H. C. p. 135

(2) Kumāra semble avoir pratiqué le même dilettantisme religieux que son suzerain. Lao tzeu avait vivement éveillé sa curiosité. Avant de demander par l'entremise de Wang huan-ts'o une image du philosophe, il avait adressé déjà par l'entremise de Li y-piao une requête analogue. D'après le *Tsi Kou kin-fou too loen-heng* (chap. 2, fin) compilé en 661 (B. N. 1471, ed. jap. xxxvii p. 20b) l'envoyé Li y-piao, de retour en Chine, exposa à l'empereur que le roi Kumāra de l'Inde orientale désirait obtenir une traduction sanscrite des ouvrages de Lao-tzeu. Hiouen Tsang fut chargé de s'aboucher

qui appartenait aux trois religions, Pulikeçin II, son rival, faisait des dons aux brahmanes et aux jainas Hiouen Tsang, ainsi qu'I-tsing, reconnaît le zèle des princes pour le Buddha (1) Çaçānka, roi de Gauda, semble avoir été une exception à la règle quand il a persécuté les bouddhistes A Karnasuvarna, où il régnait, il n'y avait que treize couvents bouddhistes (2) Il tenta même de détruire l'arbre de la Bodhi (3) à Buddha Gayā et d'autres monuments bouddhiques (4) encore Hiouen Tsang rapporte à ce sujet plusieurs anecdotes typiques

« Dans ces derniers temps, le roi Çaçānka, qui était attaché aux doctrines hérétiques, calomniait, par une basse envie, la loi du Buddha et détruisait les couvents Il abattit l'arbre de l'intelligence, et creusa la terre jusqu'aux sources d'eau sans pouvoir extirper les plus profondes racines Alors il y mit le feu, et les arrosa avec du jus de canne à sucre pour les consumer entièrement et en détruire les derniers rejetons Quelques mois après, cet événement arriva aux oreilles de Pūrṇavarman, roi du Magadha, et dernier descendant du roi Aśoka A cette nouvelle il dit en soupirant « Le soleil de l'intelligence était caché depuis des siècles, il ne restait plus que l'arbre

avec des docteurs taoïstes pour préparer de concert avec eux une traduction, mais l'entreprise avorta La notice sur le royaume du Kāmarūpa, dans la *Nouvelle Histoire des Tang*, confond les deux requêtes « Quand Wang huan-ts'e arriva, le roi de ce royaume envoya payer le tribut, en y joignant des objets précieux et rares et une carte de son territoire, et il sollicita en retour l'image de Lao tzeu et le Tao-te-King » (S Lévi, *Missions de Wang huan ts'e*)

(1) Beal (I A vol x, p 197) a fait une grave erreur en traduisant le passage suivant d'I-tsing au lieu de Rājabandhu ou Harsabhata, il a lu Harsavardhana (le chinois est Ho-lo-se-pan-tu)

« Seng chi, prêtre et compagnon de Ling wan, un autre voyageur, arriva dans l'Inde par la route de la mer du sud Comme il arrivait à Samatāṭa, le roi de ce pays, nommé Harsavardhana, un upāsaka, rendait hommage aux trois objets de culte, et se devouait à ses devoirs religieux, il avait fait de jour en jour plus de cent mille statues en terre moulée, avait parcouru la grande Prajñā, consistant en 100000 śloka, et était très ponctuel dans ses dévotions »

(2) H T vol 1, p 180

(3) J B A vol xvii, p 42, J R A S vol xvii, p 128 Beal, *Si-yu-Ki*, vol II, p 201

(4) H T vol II, p 463

du Buddha et voilà qu'on vient encore de l'abattre, les hommes ne le verront plus »

« En disant ces mots, il se jeta à terre de tout son corps, en proie à des transports douloureux dont la vue déchirait l'âme Il arrosa l'arbre avec le lait de plusieurs milliers de vaches, et, au bout d'une nuit, l'arbre repoussa en entier Sa hauteur était d'une dizaine de pieds Dans la crainte qu'on ne voulût le couper encore, il l'environna d'un mur en pierre, haut de vingt-quatre pieds C'est pourquoi, aujourd'hui, l'arbre de l'intelligence est protégé par un mur en pierre qu'il dépasse d'une vingtaine de pieds (1) »

« Le roi Çaçānka, ayant abattu l'arbre de l'intelligence (Bodhidruma), voulut détruire cette statue (du Buddha) Mais lorsqu'il eut vu sa figure bienveillante, il n'en eut pas le courage et prit le parti de s'en revenir Il dit alors à un de ses intendants « Il faut enlever cette statue du Buddha, et mettre à sa place celle du dieu Maheçvara ».

« Après avoir reçu cet ordre, l'intendant fut saisi de crainte, et dit en soupirant « Si je détruis la statue du Buddha, je m'attirerai des malheurs dans toute la suite des Kalpas, si je désobéis aux commandements du roi, il m'ôtera la vie et exterminera ma famille Dans cette cruelle alternative, que faut-il que je fasse » ? Il appela alors un homme d'une fidélité éprouvée et l'employa à son service Sur-le-champ, il éleva devant la statue un mur en briques et, comme il aurait eu honte de la laisser dans l'obscurité, il y suspendit une lampe brillante Ensuite, devant le mur, il représenta l'image du dieu Maheçvara »

« Quand son travail fut achevé, il alla en informer le roi A cette nouvelle, le roi fut saisi d'effroi. Tout son corps fut couvert de fumeurs, sa peau se déchira et au bout de quelques instants, il mourut L'intendant, étant revenu en toute hâte, démolit et enleva le mur qui masquait la statue (2) »

« Dans ces derniers temps, le roi Çaçānka ayant aboli la loi du Buddha, se rendit aussitôt dans le lieu (Pātaliputra) où était la pierre (portant des traces miraculeuses) et voulut effacer les traces sacrées, mais à peine avait-elle été taillée à coups de ciseau, qu'elle redevenait unie, et que les ornements reparaissaient comme aupara-

(1) H T vol II, p 468

(2) H T vol II, p. 422

vant Là-dessus, il s'eloigna du cours du Gange, et s'en revint immédiatement dans son pays natal »

Bien éloigné d'une pareille barbarie, Harsa multipliait ses dons aux bouddhistes et aimait à attendre leurs discussions. Outre la description donnée par Hiouen Tsang de son séjour chez Harsa et des fêtes religieuses auxquelles il assista (Appendice II), nous citerons ici un court passage du même auteur (1)

« Pres des bords du Gange, il (Harsa) fit élever plusieurs milliers de stūpas, qui avaient chacun une centaine de pieds. Dans les villes grandes et petites des cinq Indes, dans les villages, dans les carrefours, au croisement des chemins, il fit bâtir des maisons de secours où l'on déposait des aliments, des breuvages et des médicaments pour les donner en aumône aux voyageurs, aux pauvres et aux indigents. Ces distributions bienfaisantes ne cessaient jamais. Partout où le Sūnt (Buddha) avait laissé la trace de ses pas, il faisait élever des Saṅghīrīmas. Tous les cinq ans, il convoquait une assemblée, appelée la grande assemblée de la Délivrance (Moksamabāparisad). Il épuisait le trésor et les magasins de l'État pour faire du bien à tous les hommes. Il ne réservait que les armes qui n'étaient point propres à être données en aumône. Chaque année, il réunissait les grāmanas des différents royaumes. Le troisième et le septième jour, il leur faisait les quatre offrandes. Il décorait richement le Fauteuil de la Loi et faisait disposer, en grand nombre, les sièges de l'explication (2). Il ordonnait aux religieux de discuter ensemble et jugeait de leur force ou de leur faiblesse. Il récompensait les bons et châtiait les méchants, destituait les ignorants et élevait les hommes éclairés. Si quelqu'un observait fidèlement les règles de la discipline, s'il se distinguait par la pureté de sa vertu, le roi le faisait monter sur le siège du lion (Sambāsana) et recevait lui-même, de sa bouche, l'enseignement de la loi. Si quelqu'un, bien que tenant une conduite pure et irréprochable, était dépourvu de savaṇ et d'érudition, il se contentait de lui donner des témoignages d'estime et de respect »

Harsa aimait à faire des dons d'une façon royale, Hiouen Tsang

(1) H. T. vol II, p. 251

(2) On entend ici le fauteuil de l'orateur chargé d'exposer la loi, et les sièges des religieux qui devaient assister ou prendre part à l'explication des textes

mentionne ce trait chez lui plusieurs fois Pres de Prayāga il y avait une place favorite pour la distribution des aumônes (1)

« A l'est de la capitale, au confluent de deux fleuves (Prayāga), il y a un terrain riant et eleve, large d'une dizaine de li Toute sa surface est couverte d'un sable fin Depuis les temps anciens jusqu'à nos jours, les rois et les hommes des grandes familles ne manquent jamais de s'y rendre lorsqu'ils veulent faire des aumônes, et là ils distribuent des secours sans nombre C'est pourquoi on l'a appelé la grande plaine des aumônes Maintenant, le roi Ālāditya à l'exemple des rois, ses aïeux, repand d'immenses bienfaits Les richesses qu'il a amassées, les objets precieux qu'il a reunis en quantite pendant cinq ans, il les distribue en un seul jour dans la plaine des aumônes Le premier jour, il érigea une grande statue du Buddha, couverte de riches ornements Aussitôt, il prit des choses precieuses de la plus grande beaute et les offrit d'abord à la statue, secondement (il en donna de semblables) aux religieux sedentaires, troisiemement, à la multitude qui etait presente, quatriemement, aux hommes qui se distinguaient par des talents superieurs, une erudition solide, des connaissances etendues et une rare capacite, cinquiemement, aux disciples des brahmanes qui vivaient dans la retraite et fuyaient les voies du monde, sixiemement, aux veufs, aux veuves, aux orphelins, aux hommes sans famille, aux pauvres et aux mendiants »

On a essayé de montrer que la tolerance de Harsa serait allee jusqu'à encourager le christianisme Cette theorie se fonde sur des donnees absolument erronees (2)

L'exemple de Harsa fut suivi de ses vassaux, même de Dhruvasena

(1) H T vol II, p, 280 Cf aussi H T vol I, p 121

(2) Takakusu (*I-tsing*, Introd p 28, n 8) dit que, selon le Dr Edkins, Ālāditya aurait reçu les Nestoriens Alopen et ses compagnons en 639 Cette affirmation se fonde sur un contre-sens évident Le Dr Edkins (*Athenæum*, July 3 1880 p 8) dit seulement « Le même empereur qui accueillait Hiouen Tsang avec bienveillance lorsqu'il revenait de l'Inde, chargé de manuscrits sanskrits, recevait avec une égale faveur les chrétiens de la Syrie, Alopen et ses compagnons » Les mots du Dr Edkins se rapportent naturellement à l'empereur chinois Kaotsong et nullement à Ālāditya Ce n'est du reste qu'une des erreurs nombreuses qui circulent encore aujourd'hui au sujet de Harsa, tant on est tente de mettre au compte des plus puissants les actes même les plus sujets à caution

de Valabhī qui semble avoir menagé les bouddhistes en général Hiouen Tsang lui en temoigne une reconnaissance particulière (1)
« Maintenant le fils du roi Śīlāditya du royaume de Kāṇyakubja a un gendre appelé Dhruvabhata. Il est d'un caractère vif et emporté, et d'une intelligence faible et bornée, cependant il croit sincèrement aux Trois Précieux. Chaque année, il tient, pendant sept jours, une grande assemblée, dans laquelle il distribue à la multitude des religieux des mets exquis, les trois vêtements, des médicaments, les sept choses précieuses, et des objets rares et d'une grande valeur. Après avoir donné toutes ces choses en aumône, il les rachète au double. Il apprécie la vertu et honore les sages, il révere la religion, et estime la science. Les religieux les plus éminents des contrées lointaines sont surtout l'objet de ses hommages »

Malgré l'état florissant du bouddhisme au temps d'Harsa, il semble qu'avec la fin de son règne la décadence se soit fait ressentir. En 670 I-tsing se lamentait sur l'ignorance générale (2)

« La doctrine du Buddha devient moins répandue dans le monde de jour en jour, quand je compare ce que j'ai vu dans ma jeunesse avec ce que je vois aujourd'hui dans ma vieillesse, l'état est tout à fait différent, il faut espérer que nous deviendrons plus attentifs dans l'avenir »

La disparition de ces puissants empereurs qui s'étaient tant intéressés au bouddhisme ne fut pas la moindre cause du déclin de cette religion. Mais l'invasion des Arabes y contribua plus encore, leurs razzias, que contenait à grand peine Harsa dans les dernières années de son règne, accélèrent la ruine des couvents et monuments bouddhiques et des pèlerinages. Les Mahométans ne toléraient pas une religion d'idolâtrie et en vrais iconoclastes en saccageaient tous les vestiges. Cependant le jainisme, qui était loin d'avoir eu à ses débuts les succès du bouddhisme, se maintenait au point qu'aujourd'hui encore, alors qu'il n'y a plus de bouddhistes dans l'Inde, les jainas continuent de pratiquer en paix les rites de leur religion.

A la cour de Harsa, où la tolérance était à l'ordre du jour, les jainas jouissaient d'une hospitalité sans réserve. Mayūra, quoique jaina, était un des poètes favoris de Harsa. Mais tout de même en lisant le

(1) H. T. vol II, p. 163, dans une notice sur le Valabhī.

(2) I-tsing, p. 52

Harsacanta, on est frappé du mépris que manifeste Bāna à l'endroit des jainas. Lorsque Harsa revient en hâte à Thanesar, pour revoir son pere sur son lit de mort, c'est une figure de mauvais augure qu'il rencontra tout d'abord (1)

« Droit en face de lui venait un jaina nu (un Digambara) orné de plumes de paon (2), un drôle tout noir de fumée, semblait-il, la crasse de maints jours amoncelée sur lui lui salissait le corps. Si Bāna rapporte ce détail, c'est évidemment que la vue d'un jaina ne passait pas pour favorable et que les sectateurs du jainisme étaient tombés dans le discredit. Dans Hiouen Tsang et dans Bāna nous trouvons plusieurs descriptions ou notices des jainas et aussi des ascètes. Par exemple dans Hiouen Tsang (3)

« Les habits des hérétiques sont fort variés et diffèrent chacun par la façon. Quelques-uns portent une plume de queue de paon, d'autres se parent avec des chapelets d'os de crânes (les Kapāladhārinās), ceux-ci n'ont point de vêtements et restent entièrement nus (les jainas), ceux-là se couvrent le corps avec des plaques d'herbes tressées. Il y en a qui arrachent leurs cheveux et coupent leurs moustaches, ou bien qui conservent des favoris touffus et nouent leurs cheveux sur le sommet de la tête. Le costume n'a rien de déterminé, et la couleur rouge ou blanche n'est pas invariable »

Dans Bāna c'est encore une description des diverses religions assemblées près du sage bouddhiste Divākaramitīa (4)

« Le roi vit des dévots dont les sens étaient morts, jainas à blancs vêtements, (Ṣvetāmbaras), mendiants blancs (ascètes hindous qui avaient abandonné le bouddhisme), fidèles de Kṛṣṇa (Bhāgavatas), étudiants en religion, ascètes qui s'étaient arraché les cheveux, sectateurs de Kapila, jainas, Lokāyatikas (athées), fidèles de Kanāda, fidèles des Upaniṣads, dévots de Dieu créateur (sectateurs du Nyāya), essayeurs de métaux, étudiants en jurisprudence, étudiants des Purāṇas, religieux experts aux sacrifices des sept prêtres (Sāyana, R. V. X 124 1), savants grammairiens, sectateurs du Pāñcarātra,

(1) H. C. p. 168

(2) Il avait un balai de plumes de paon afin d'écartier de son chemin les insectes, et de ne pas leur faire perdre la vie. Les plumes de paon caractérisent les jainas

(3) H. T. vol. II, p. 69

(4) H. C. pp. 265 6

et d'autres encore, tous fideles observateurs de leurs dogmes, réfléchissant, pressant leurs objections, soulevant des doutes, les resolvant, donnant des etymologies, disputant, etudiant, expliquant, et tous assembles là comme ses disciples. Même des singes qui s'étaient enfuis vers les trois refuges (le Buddha, la loi, et l'assemblée) s'occupaient gravement à pratiquer le rituel du caitya, en meme temps des perroquets devotes, verses dans les Çākya Çāstras, expliquaient le *Āroṣa* (le dictionnaire bouddhique de Vasubandhu, cf. Burnouf *Inti* p. 553) et quelques *mainas*, qui avaient conquis le repos apres des exposes des devoirs monastiques (les dix çikāpadas), faisaient des lectures de la loi, des hiboux qui avaient obtenu la vue par l'audition assidue de la sainte doctrine, murmuraient l'histoire des naissances diverses du Bodhisattva, meme des tigres y assistaient ils avaient abandonné l'usage de la viande sous l'influence calmante de l'enseignement bouddhique »

Dans Bīna (1) nous avons de plus un recit des faits d'ascétisme dont pouvaient se vanter les ministres, domestiques et amis du roi Prabhākaravarādhana apres sa mort « Les uns, las de la vie de courtisan, abandonnerent les plaisirs qui se trouvaient entre leurs mains, et recurent dans des clairieres de forets avec une nourriture limtee, les autres, se nourrissant de l'air seul, devinrent des ermites emacies, riches seulement en vertu. D'autres se retirent de robes rouges et etudierent le systeme de Kapila dans la montagne. d'autres encore, arrachant leurs paieres, se nouerent le nœud d'ascete sur la tete et se refugierent en Çiva, d'autres demeurerent dans des ermitages silvestres, lechés du bout de la langue par les cerfs, d'autres firent des vœux et, moines rases, ils errerent çà et là, portant de l'eau dans des cruches et dans le creux des yeux, les yeux rouges et frottes de la main »

Ce sont ces faits d'ascetisme qui rendirent populaire le jainisme chez un peuple qui de tout temps a eu le plus grand mepris ou la plus profonde indifference pour les souffrances physiques

(1) H C pp 192-3

LISTE DES PRINCIPAUX AUTEURS ET DE LEURS ŒUVRES.
(600-650)

HARSA ÇILĀDITYA,	Nāgānanda (Jīmūtavāhana-nāṭaka), Priyadarçikā, Ratnāvalī, Astamahāçricaityasamskṛtastotra, Suprabhāstotra, <i>des vers épars dans les inscriptions ou dans les anthologies,</i> Jātakamālā, composée par des hommes de lettres de cette époque
BĀNA,	Harsacarita, Kādambarī, Mukutatāḍitaka, Pārvatīparinaya, Sarvacaritaprahasana, Candikāçataka, <i>des vers épars dans les anthologies</i>
MAYŪRA,	Sūryaçataka, Aryamuktāmālā, Mayūrāstaka, <i>des vers épars dans les anthologies</i>
MĀNATUNGA,	Bhaktāmarastotra, Bhayaharastavana, Bhattibharastavana.
JAYĀDITYA, { VĀMANA, }	Kāçikāvṛtti
BHARTBHARI,	Nīṭaçataka, Çingāraçataka, Vairāgyaçataka, Bhattikāvya, Bhartrhari-çāstra, <i>commentaire sur le Mahābhāṣya de Patañjali</i> Vākyapadīya, Bedāvṛtti

CHAPITRE III

LE MONDE LITTÉRAIRE À LA COUR DU ROI HANSA

parts S'il n'est pas tout à fait vrai qu'

Un Auguste aisément peut faire des Virgiles,

l'exemple de Harsa semble bien prouver qu'un patronage genereux et intelligent suffit du moins à assurer à Kālidāsa une glorieuse posterite

Autour de Harsa s'est donc groupée une societe brillante, amie des plaisirs intellectuels, amoureuse des joûtes spirituelles, toujours prête à sourire d'un bon mot, à rencherir sur une pensee ingenieuse Ce n'est pas une haute naissance, un lignage illustre, ou des actions d'eclat à la guerre qui decident de l'entrée à la cour de Harsa il y suffit d'un petit poeme compose dans les regles « Grand est le pouvoir de la deesse de la parole », dit Rājaçekhara, « c'est elle qui mit au nombre des courtisans de Harsa, Mātanga Divākara ainsi que Bāna et Mayūra » (1)

Du reste, les protegés de Harsa n'ont pas tari d'eloges sur le compte de leur hôte royal Perdu d'admiration, Bāna (2) s'exclame « Ma langue semble arrêtee et entravee dans ma bouche par les utsāhas (3) d'Ādhyarāja (Harsa) (4) qui sont fixés dans mon cœur, meme si je ne m'en souvenais plus, et ainsi ma langue n'a-t-elle point de succes poétique »

Ailleurs il renonce, faute de mots, à definir son habilete poétique (5), ou bien encore il le montre surpassant chacun de son originalite dans les assemblees litteraires

« Dans les concours poétiques il (Harsa) fit couler un nectar de son propre cru qu'il n'avait pas reçu d'une autre source (6) », ou encore « Son habileté poétique est si grande que les mots n'existent pas (pour exprimer ses idees poetiques) » (7)

(1) Rājaçekhara, cité dans le *Paddhati* de Çārṅgadhara, est l'auteur d'un vers intéressant « Aho prabhāvo vāgdevyā yan Mātangadivākaraḥ | Çrī-Harsasyābhavat sabhyaḥ samo Bāna-Mayūrayoḥ » (Z D M G vol 27, p 177)

(2) H C p 6 (18)

(3) *Utsāha* veut dire aussi bien « exploit » que « ficelle »

(4) Pischel, (Nachrichten d K Gesell d Wiss Göttingen 1901 p 485) prouve qu'Ādhyarāja est synonyme de Harsa

(5) H C p 86

(6) H C p 79.

(7) H C. p 86.

nāvalī, la *Prīyadarçikā* et le *Nāgānanda*. A propos de la *Ratnāvalī*, le *Kāvyaṇṇakāṇṇa* (1) a emis un doute sur la personnalite de son auteur, il affirme, sans qu'on sache sur quel temoignage il se fonde, que Haisa l'aurait achetee à prix d'or de Bāna et s'exprime ainsi (2) « La poesie donne des richesses ainsi que Bāna (3) et d'autres en

(1) *Kāvyaṇṇakāṇṇa*, traduit dans « The Pandit », N S vol 18

(2) P 2, édition de Bombay

(3) Dans le premier chant du *Kāvyaṇṇakāṇṇa* on lit « Kālidāsādīnām iva yaçaḥ Ṣrī-Harsādei Dhāvakaādīnām iva dhanam » « La gloire a des gens comme Kālidāsa, des richesses à des gens comme Dhāvaka, de la part de Ṣrī Harṣa » D'après cette phrase, presque tous les pandits croyent que Harṣa aurait acheté la *Ratnāvalī* à « Dhāvaka » Seulement Dhāvaka n'a jamais eu d'autre existence que celle d'une variante de manuscrit En effet, au lieu de Dhāvaka on lit dans les MSS divers Bāna, Bhāsa, Bhāsaka, etc G Bühler (*Tour in search of Sanskrit MSS* 1877) dit que tous les MSS du Kasmīr ont Bāna au lieu de Dhāvaka Dans une lettre de Bühler écrite du Kasmīr (*Indische Streifen*, vol 14, p 407), on trouve « Tous les MSS du Kasmīr lisent Bāna au lieu de Dhāvaka, dans l'écriture ṣaradā Bāna et Dhāvaka se confondent facilement »

On a cru en général en Europe que Bāna aurait peut-être écrit la *Ratnāvalī*, mais comme on n'a pas eu de preuves certaines ni pour la paternite de Haisa ni contre, on s'est contenté de ne pas discuter sur un sujet si ardu

Dans l'Inde les choses se sont passees autrement De tout temps on y a aimé les discussions, même celles qui n'aboutissent à aucun résultat Et aussi récemment qu'en 1902, T S Nāṇāyana Ṣāstri a écrit comme dissertation pour le M A de Madras une brochure d'une vingtaine de pages ayant pour titre « *Srī Haisa the Dramatist, a dissertation on the age and identity of the author of the Prīyadarçika, the Ratnāvalī, and the Nāgānanda* » Dans ces pages l'auteur cherche à prouver 1° que Ṣrī Harṣa et Vīkramāditya ne font qu'un, 2° que le *Nāgānanda* ne contient pas de doctrines essentiellement bouddhistes, 3° que le *Mālavikāgnimitra* ressemble à la *Ratnāvalī*, donc que Kālidāsa a imité l'auteur de la *Ratnāvalī*, 4° que l'auteur des trois drames fut un nommé Bhāsa, Bhāsaka, ou Dhāvaka

Il ajoute que lui-même aurait trouvé dans un manuscrit du *Kāvyaṇṇakāṇṇa* de la Bibliothèque Connemara à Madras, Bhāsaka pour Dhāvaka

Ces identifications d'un lettré hindou, assez peu connu du monde indianiste, ne mériteraient point si longue mention, si elles n'avaient été suivies d'un fait plus grave Le même T S Nāṇāyana Ṣāstri a pris part à la publication d'un « *Complete F A Sanskrit Text, 1904* » contenant entre autres le *Nāgānanda* avec commentaire, etc Dans ce volume on fait précéder le *Nāgānanda* de plusieurs extraits en sanskrit d'auteurs sanskrits C'est ainsi qu'on nous donne un extrait qu'on attribue à Rājaṇṇkhara, « *Kavir-*

requrent de Çrī Harsa et d'autres rois » Cette accusation a été répétée ensuite docilement par les commentateurs, ce qui du reste ne la con-

māi śākhya gīrandhe » Cet ouvrage jusqu'à présent inconnu des sanskritistes serait-il identique à la *Kāvya-mīmāṃsā* (Peterson, *Fifth Report*, p. 19) ? Il serait peut-être plus prudent d'en douter, je donne le texte et la traduction de ce prétendu extrait

Bhāso RāmilaSaumilau Vararuci Çrī-Sāhasāṅkaha kavir |
 Mentho BhāraviKālidāsaTarālāh Skandah Subandhuḥ ca yah ||
 Daṇḍī BānaDivākaraḥ Ganapatih Kāntaḥ ce Ratnākaraḥ |
 Siddhā vasya Sarasvatī Bhagavatī ke tasya sarve 'py amī ||
 Kāśāna tu kavītyasya na sampāna kulīnatī |
 Dhāvako'pi hi yad Bhāso kavīnām agāmo 'bhavat ||
 ādau Bhāśena racitā nāṭikā Priyadarśikā |
 nūnī vasya vasaḥkasya kasva na priyadarśanā ||
 tasya Ratnāvalī nūnam ityāmāleḥ rājate |
 daṣarūpakakāminyā vaksasv antaḥśobhanā ||
 Nāgānandam samālokyā vasya Çrī-HarsaVikramah |
 amānānandabharitah svasabhyam akāśot kavim ||
 Udāttaāghavam nūnam udātтарasagumplitam |
 yad vīksya Bhavabhūtiādīḥ prānīnyū nāṭakāni vai ||
 ḥkapai vaśānā 'sva navāṅkā Kīrānāvalī |
 mākandasyeva kasyāti prādadāti na niryatim ||
 Bhāsanātakacakīe 'pi chekaiḥ kṣipte parīkṣitum |
 Svapnavāsavadattasya dāhako bhūn na pāvakah ||

« Bhāsa, Rāmila, Saumila, Vararuci, Çrī Sāhasāṅka, le poète Mentha, Bhāravi, Kālidāsa, Tarāla, Skandha, Subandhu, Dandin, Bāna, Divākara, Ganapati, kānta, Ratnākara, pour celui qui possède une parfaite Muse comme maîtresse qu'est-ce que tous ceux-là mêmes ? [La cause de la poésie, ce n'est ni la bonne naissance ni la fortune, car Dhāvaka, c'est-à-dire Bhāsa, fut le premier des poètes La petite comédie héroïque, *Priyadarśikā*, faite par ce même Bhāsa, pour celui qui apprécie le goût et n'est pas envieux, n'est-elle pas un spectacle agréable ? Assurément cette *Ratnāvalī* brille comme un collier de pierres précieuses qui resplendissent extrêmement sur le sein de la maîtresse des dix formes dramatiques Après avoir contemplé son *Nāgānanda*, Çrī Harsa Vikrama, rempli d'un grand plaisir, fit admettre le poète à sa cour Aussi son *Udāttaāghava* est-il arrangé avec un goût parfait et Bhavabhūti et d'autres encore, l'ayant vu, composèrent leurs comédies héroïques Sa *Kīrānāvalī* en neuf actes, finissant en tragédie, donne un plaisir qui n'a d'égal que celui que donne le groupe des rayons du soleil] Les gens de goût ont beau y jeter pour les éprouver les nombreux diamants de Bhāsa, l'incendie du *Svapnavāsavadatta* ne les a pas consumés »

Les quatre premières lignes se trouvent sous le nom de Rājasekhara dans

firme en rien, et il n'y a en définitive aucun fond à faire sur elle. Au surplus, la paternité de Harsa est garantie, comme c'est le cas pour beaucoup d'autres poètes de l'Inde, par la répétition dans chacun des trois drames des mêmes stances. Dans chaque prologue, il est dit en effet

« Çrī Harsa est un poète habile, cette assemblée est composée de connaisseurs, l'histoire du roi des Siddhas (ou bien du roi Vatsa) est intéressante, et nous sommes de bons comédiens, une seule de ces conditions aurait suffi pour en garantir le succès, or, je suis assez heureux pour les réunir toutes (1) »

Deux de ces drames, la *Ratnāvalī* et la *Prīyadarçīlā*, appartiennent au genre de la petite comédie héroïque (nāṭikā) et sont construits sur le modèle du *Mālavijāgnumitra* de Kālidāsa. Leur titre même les distingue des grands genres, il est tiré, comme en général celui des pièces du genre secondaire du drame, du nom de l'héroïne principale. Dans ces pièces les sentiments qui prédominent sont ceux de l'amour et ainsi que l'indique l'appellation féminine du genre (nāṭikā), ce sont des femmes qui y tiennent la première place. La matière est fictive et non empruntée à la légende, le héros est un roi noble et joyeux, l'héroïne est, à l'insu de tous, originaire de famille royale et elle tient à la cour un emploi de demoiselle d'honneur. Le roi s'prend d'elle, mais ne peut donner libre carrière à ses sentiments amoureux sans encourir la jalousie et la colère de la première reine. Il faut que fortuitement se découvre la noble race dont est issue l'héroïne, pour

le *Çāṅgadhara-paddhati*, 8, 17, les deux dernières sous le même nom dans la *Sūktimuktāvalī*.

Il est plus que curieux de voir dans le même extrait de douze lignes inconnues, (l'auteur ne dit pas où se trouve le manuscrit) la confirmation dans tous ses détails, de la dissertation de 1902 de T. S. Čāstri. On y trouve que Çrī Harsa égale Vikrama, que l'auteur des drames fut « Dhāvaka, c'est-à-dire Bhāsa », que Dhāvaka fut l'auteur des trois pièces. Merveilleuse confirmation de ce que T. S. Čāstri, avait établi en 1902. Seulement pourquoi ne pas nous dire d'où il a pu tirer cet extrait, dans lequel les quatre premières et les deux dernières lignes (déjà connues) se retrouvent ensemble ? Pourquoi ne pas avoir publié ces lignes en 1902 au lieu d'attendre jusqu'à 1904 et les introduire (sans mot dire) comme préface à une édition classique au lieu d'annoncer dans toutes les revues de l'Inde cette merveilleuse découverte qui devrait résoudre tant de problèmes ?

(1) *Nāgānanda*, trad. A. Bergaigne, p. 3 (Le même vers se trouve *Ratnāvalī* v. 6, *Prīyadarçīlā* v. 3, *Nāgānanda* v. 3.)

que celle-ci vienne enfin occuper dans le harem une place légitime • cette mince intrigue de palais exige pour se nouer, se développer et se resoudre un ensemble de quatre actes et s'accompagne d'accessoires tels que la musique, la danse, le chant qui distinguent encore la petite comédie heroique de la grande (1) Ce n'est donc point l'originalité qui fait le mérite de ces pièces où les personnages, les situations, les épisodes, se repètent toujours les mêmes Aussi le poète ne cherche-t-il guère qu'à exprimer élégamment les motifs qui lui sont éternellement proposés toute la variété des sentiments que fait naître l'amour, l'émoi pudique, la surprise innocente, l'abandon de soi-même ou bien le dépit passager, la bouderie naïve ou moqueuse, la jalousie même ou l'emportement, ou encore les multiples aspects de la nature, voilà ce qu'il aime à tracer d'un style toujours travaillé et également parfait, et voilà en quoi consistent au point de vue indigène les mérites d'une petite comédie heroique Les amours inconstantes et légères du roi Vatsa Udayana, qui forment la matière des deux pièces de Harsa, avaient été déjà traitées par Bhāsa, chez qui Harsa a notamment trouvé le modèle pour son incendie de la *Ratnāvalī* (acte IV) (2), certaines situations dramatiques mêmes, les incidents qui étoffent l'intrigue ne sont même pas de l'imagination de Harsa, c'est à Kālidāsa que celui-ci les a empruntés sans vergogne Quant à l'histoire de Ratnāvalī, on la trouvera entièrement contée dans le *Kathāsaritsāgara* de Somadeva (III, 16), elle se trouvait donc déjà dans la *Brhatkathā*

Aussi les stances propitiatoires de la *Ratnāvalī* ressemblent-elles étrangement à celles qui sont attribuées à Bhāsa (3) Nous citons les vers de Bhāsa dans la traduction de M. Lévi « Au moment où les rites du mariage allaient s'accomplir, distraite de sa prière au dieu, Gaurī vit, tracée devant elle, l'image de son époux avec la Gaṅgā sur la tête, émue alors de trouble, de surprise, de colère et de pudeur, longtemps elle tarda, malgré les recommandations des vieilles femmes, à répandre sur l'aimé une poignée de fleurs Puissent ces fleurs vous protéger » Nous donnerons une courte analyse de la *Ratnāvalī*

(1) Cf. S. Lévi, *Le Théâtre Indien*, p. 146

(2) Cf. *Gauḍarāgha* v. 571;

(3) *Sadvākyaśāstra* ām. ta *Chāṅg* Pośāh 4 16 (Dans *Aufreuer* et dans la *S. P. S. ām. ta* Intro.)

ACTE I Yaugandharāyana, ministre du roi Vatsa, a appris par une prophétie que Ratnāvalī, fille du roi de Ceylan, assurera la domination du monde à son mari Il desire la marier avec Vatsa, seulement le roi est tout entier aux charmes de la reine principale, Vāsavadattā Le ministre demande la main de Ratnāvalī directement au roi de Ceylan, sans en parler ni à Vatsa ni à la reine Ratnāvalī est envoyée par son père avec de riches cadeaux, mais la barque sur laquelle elle s'est embarquée, sombre

La jeune fille se cramponne à une planche et est ainsi sauvée par un marchand de Kauçāmbī, qui voyant sur elle un riche collier, l'envoie à la cour Le ministre l'admet sous le nom de Sāgarikā parmi les demoiselles d'honneur de la reine C'est la fête du renouveau, deux suivantes de la reine entrent en magnifiant l'amour et le printemps (cf *Çakuntalā*, acte VI) et prient le roi d'aller honorer Kāma en compagnie de la reine qui l'attend Vāsavadattā, émue de la beauté et de la grâce de Sāgarikā, prend ombrage et la renvoie, de peur que le roi ne la remarque Sāgarikā, au lieu de chercher la perruche envolée de la reine, se cache curieuse d'assister aux cérémonies elle voit le roi, c'est, pense-t-elle, Kāma en personne, et elle l'adore de loin Mais quel n'est pas son trouble quand le héraut qui annonce les heures lui apprend que c'est le roi Udayana en personne, à qui son père la destinait comme épouse

ACTE II Deux suivantes se racontent les dernières nouvelles, puis paraît Sāgarikā elle peint de mémoire le portrait de Vatsa Son amie, la suivante Susamgatā, qui a surpris son secret, lui fait conter son aventure et esquisse le portrait de Sāgarikā à côté de celui du roi Tout à coup, bruit terrible, fuite précipitée des jeunes filles un singe captif a cassé sa chaîne et jette l'épouvante dans le harem (Cf *Çakuntalā*, acte I, et *Mālavihāgnimitra*, acte IV) Dans le tumulte la perruche s'échappe et vient se percher sur un arbre, près du tableau que les jeunes filles ont abandonné Le roi arrive et la perruche repète la conversation de Sāgarikā et de son amie Le roi découvre le tableau et tombe amoureux Les deux amies reviennent prendre leur dessin et le roi, voyant l'original du tableau, lui exprime son amour Sur ce, arrivée subite de la reine, fuite des jeunes filles, la reine a saisi le portrait, reconnu sa suivante, et elle se retire devant les vaines protestations de son époux (cf *Mālavihāgnimitra*, actes III et IV)

ACTE III Le bouffon de concert avec Susamgatā machine une entrevue moins mouvementée. Sāgarikā prendra le costume de reine et accompagnée de Susamgatā, déguisée elle aussi, pourra aller au rendez-vous du roi dans le jardin, sans éveiller les soupçons de la reine. Mais les espions de Vāsavadattā lui rapportent tout, elle va au rendez-vous d'amour et c'est à elle que l'époux infidèle adresse les galantes fleurettes dont il croit flatter Sāgarikā. Elle se révèle et se retire, courroucée. Survient Sāgarikā dans ses atours de reine, elle entend les lamentations du roi et accablée de confusion, tente de se pendre. Le roi, croyant que la reine veut s'arracher la vie, s'élance, c'est Sāgarikā. Mais la reine se repent bien vite de sa colère, elle revient faire sa paix et tombe juste sur le couple amoureux. Furieuse à nouveau, elle se retire entraînant cette fois comme prisonniers sa rivale et l'artificieux bouffon (Cf *Malavikāgnimitra*, actes III et IV).

ACTE IV La reine a rendu la liberté au bouffon, qui a reçu en souvenir de la princesse son collier. Il le remet au roi, qui le lui passe au cou. Puis le roi reçoit la nouvelle d'une victoire. Rumanvat a soumis les Kosilis, en même temps, un magicien vient faire au roi ses offres de service tandis qu'il pratique des enchantements divers. Arrivent Bībhraiva et Vasubhūti, serviteurs du roi de Ceylan, ils racontent leur naufrage et la perte de Ratnāvalī. Soudain, des cris s'élèvent, le harem est en flammes. Vāsavadattā supplie Vatsa d'aller sauver Sāgarikā emprisonnée. Vatsa s'élance, saisit sa bien-aimée quand tout d'un coup les flammes s'éteignent. C'était un tour du magicien. Mais Bībhraiva et Vasubhūti reconnaissent le collier, puis Ratnāvalī elle-même. Vāsavadattā constate que Ratnāvalī est sa cousine et la donne au roi. Le ministre Yaśodhanarā, qui a expliqué au roi que tout jusqu'à la venue même du magicien et à l'incendie avait été combiné par lui.

darçikā chez le roi Vindhyaṣetu, allié de Drdhavarman. Mais Vatsa a envoyé aussi son armée contre Vindhyaṣetu, qui est tué sur le champ de bataille. On trouve Priyadarçikā dans son palais et on la croit la fille de Vindhyaṣetu et on la donne à Vāsavadattā, épouse de Vatsa, comme fille d'honneur, sous le nom d'Āranyakā

ACTE II Le roi Vatsa se promenant avec le bouffon dans les jardins, rencontre Āranyakā et s'éprend d'elle Tandis qu'Āranyakā cueille des lotus, la suivante Indīvarikā s'éloigne d'elle et la laisse seule Les abeilles qui lutinent autour des lotus assaillent la jeune fille, elle se cache la figure sous son manteau et appelle au secours Le roi s'approche, la serre dans ses bras, et elle le laisse faire, croyant que c'est Indīvarikā S'apercevant de son erreur, elle appelle à nouveau et elle apprend du bouffon que c'est le roi Vatsa, à qui elle était destinée par son père, aussitôt elle se sent éprise A ce moment Indīvarikā arrive, le roi et le bouffon se cachent de nouveau, tandis qu'Āranyakā s'en va avec la suivante (cf *Çakuntalā*, acte I)

ACTE III La vieille confidente de la reine, Sāmrtyāyanī, a fait une pièce de théâtre sur les amours de son maître et de sa maîtresse (1) On a répété la pièce la veille, et Āranyakā qui jouait le rôle de Vāsavadattā était distraite et jouait de travers Elle confesse son amour à la suivante Manoramā, qui tient le rôle du roi, le bouffon et Manoramā imaginent une ruse qui réunira les amants, ce sera le roi qui jouera son propre rôle On représente la pièce cependant Vāsavadattā est choquée par la trop vive réalité de la pièce, elle se retire du spectacle et trouve le bouffon endormi, réveillé en sursaut il trahit le secret (cf *Mālavikāgnimitra*, acte IV) Furieuse, la reine fait lier solidement le bouffon, et fait emmener Āranyakā Le roi la prie de se calmer, mais elle ne lui répond point (cf *Mālavikāgnimitra*, actes III et IV et *Ratnāvalī*, acte II)

ACTE IV Āranyakā a été enfermée par Vāsavadattā, et malgré les efforts de Vatsa, de Manoramā et du bouffon, elle reste en prison La tante de Vāsavadattā est l'épouse du roi Drdhavarman, prisonnier du roi des Kalingas Le roi, pour satisfaire la reine, lui annonce qu'il a vaincu le roi des Kalingas et rétabli Drdhavarman dans son royaume

(1) Vatsa avait été mis en prison par Pradyota, qui voulait faire de lui son gendre il est mis en liberté à condition d'enseigner la musique à la princesse Vāsavadattā, sa fille Vatsa s'enfuit avec elle et l'épouse

Le chambellan de Didhavarman apporte lui-même la confirmation des paroles de Vatsa, en annonçant la mort du roi des Kalīngas. Il annonce en même temps la disparition de Priyadarśikā, la fille du roi Manoramā entre soudainement, apportant la nouvelle qu'Āraṇyakī a bu du poison. Le roi, qui a appris dans les régions infernales les formules qui détruisent l'effet des poisons, s'efforce de la guérir. Le chambellan reconnaît alors la fille de Didhavarman, et Vāsavadattā pleure déjà la mort de sa cousine. Le roi à l'aide de ses formules magiques fut revenir petit à petit Priyadarśikā (cf. *Mālavikāgnimitra*, acte IV). Vāsavadattā, voyant que Priyadarśikā est sa cousine, ne saurait la refuser au roi, qui aura en elle une épouse légitime à côté de Vāsavadattā.

Ce n'est pas par l'action que peuvent valoir de telles comédies peu compliquées, peu émouvantes, ce n'est pas l'intrigue qui fait ici la force du drame. Cependant la *Ratnāvalī* est mille fois citée dans la littérature dramatique et c'est à elle que se réfèrent le plus souvent le *Dararūpa* et le *Salitvadarpana* dans les exemples dont ils appuient leurs règles. C'est que les personnages de ces comédies correspondent de tout point aux types techniques, leur valeur aux yeux des critiques hindous est en raison inverse de leur originalité. Et puis le mérite littéraire de ces pièces n'est pas à dédaigner, le développement de l'intrigue est sinon original, du moins habile et d'une grande aisance, et le poète a su tirer avantage des accessoires dramatiques qu'il avait à sa disposition : chant, musique, mimique et danse, fondus comme ils le sont dans l'action, mériteraient à l'auteur des applaudissements par tous pays. Si Harsa n'y gagne pas le nom de grand poète, on n'en saurait pas moins reconnaître la clarté de sa langue, la simplicité de son style et la délicatesse de son goût.

Si différent que soit par ailleurs le troisième drame de Harsa, le *Nāgānanda*, les mêmes qualités s'y retrouvent et pourraient en garantir l'authenticité, même si l'on négligeait de noter que le prologue (1)

(1)	<i>Ratnāvalī</i>	<i>Priyadarśikā</i>	<i>Nāgānanda</i>
	Prologue (moitié)	— Prologue (moitié)	= Prologue (moitié)
	v 6	= I v 3	= I v 3
	v 87	= IV v 12	
		III v 10	= I v 14.
		III v 3	= IV v 1

des trois pièces est le même avec quelques variantes nécessaires, et qu'un certain nombre de stances y sont répétées fidèlement. C'est que le *Nāgānanda* est un drame d'un type rare dans l'Inde et son héros Jīmūtavāhana a pu difficilement être catalogué par les théoriciens indigènes c'est en effet une pièce d'édification bouddhique où l'on voit prêcher d'exemple l'esprit de sacrifice et de renoncement à la vie Tandis que la *Ratnāvalī* et la *Priyadarçikā* débutent par une invocation à Çiva, à Gaurī et à d'autres divinités hindoues, le *Nāgānanda* se place sous les auspices du Buddha Telle est la facilité d'emprunt entre elles des diverses religions de l'Inde, tel est l'eclectisme de leur pantheon, qu'il n'y a pas lieu dans cette même pièce où le sacrifice bouddhique est exalté, de s'étonner de voir à la fin paraître la déesse Gaurī qui récompense le bodhisattva de ses mérites

A quelle époque et dans quelles circonstances fut représenté ce drame, on a cru pouvoir y répondre en se fondant sur un passage d'Houen Tsang Celui-ci, en mentionnant les fêtes religieuses que le roi célébrait à Prayāga, au confluent du Gange et de la Yamunā, nous a conservé la description des cérémonies auxquelles assistèrent dix-huit rois, vassaux de Harsa, et cinq cent mille personnes, tant moines que laïques Le premier jour, dit il, on installa la statue du Buddha, le deuxième celle du Soleil, et le troisième celle de Maheçvara Muni de cette donnée, M Cowell (1) a essayé de préciser l'année et le jour même de la première du *Nāgānanda* Il estime donc que le jour des cérémonies bouddhiques relatées par Houen Tsang on joua le *Nāgānanda* devant ce « parterre de rois » à qui s'adresse le directeur dans le prologue, et que le jour de l'inauguration de la statue de Maheçvara, on joua la *Ratnāvalī*, qui est sous l'invocation de Çiva Mais les prologues mêmes de ces deux pièces combattraient plutôt cette ingénieuse conjecture Voici celui du *Nāgānanda* (2)

« Trêve aux longues prières ! Aujourd'hui, jour de la fête d'Indra, l'assemblée des rois venus de tous les points de l'horizon et baisant les pieds, ces lotus, du roi Çrī Harsa Deva m'a très civilement fait appeler et m'a dit « Notre maître, Çrī Harsa Deva, a composé sur le Cakravartin (3) des Vidyādhara, avec un arrangement nouveau du

(1) Préface de la traduction anglaise du *Nāgānanda* de P. Boyd

(2) Traduction d'A. Beigaigne

(3) « Empereur universel »

sujet, une pièce intitulée « La joie des Serpents ». Nous en avons entendu parler, mais nous ne l'avons pas vu représenter. Il faut donc, tant par égard pour ce roi cheri de tous, que pour notre propre plaisir, que tu nous fasses donner aujourd'hui une bonne représentation de cette pièce »

Le prologue de la *Ratnāvalī* est identique à celui-ci, excepté qu'au lieu de « jour de la fête d'Indra », il y a « fête du printemps ».

La conjecture de M. Cowell que le *Nāgananda* fut représenté le jour de l'installation de la statue du Buddha semble assez peu s'arranger avec les mots du prologue « Aujourd'hui, jour de la fête d'Indra »

De même la fête du printemps n'est pas si spécialement attachée au culte de Çiva, qu'on puisse rattacher la représentation de la *Ratnāvalī* à la fête de Maheçvara. Tout ce qu'on peut affirmer avec un plein degré de certitude, c'est que les pièces furent représentées à l'occasion d'une fête religieuse quelconque, sans qu'on puisse dire définitivement laquelle. D'autre part ce que nous en dit I-tsing ne nous permet pas d'affirmer davantage (1)

Malaya , accompagné de son bouffon (1), il voit la jeune Malayavatī, fille du roi des Siddhas, qui mène la vie d'ascète dans un ermitage consacré à la déesse Gaurī Il s'éprend d'elle et entend le récit d'un songe qu'elle a eu La déesse Gaurī lui est apparue et lui a désigné le Cakravartin des Vidyādharas comme son futur époux Le bouffon met les deux jeunes gens en présence et Malayavatī à son tour s'éprend du prince Leur entretien est interrompu par un ascète qui vient rappeler Malayavatī à l'ermitage de Gaurī L'ascète nous annonce que le jeune roi des Siddhas, Mitrāvasu, est parti chercher le prince Jīmūtavāhana pour lui offrir la main de sa sœur L'intrigue continue ensuite parce que les deux amants sont ignorants de leurs noms respectifs

ACTE II Malayavatī, souffrante de son amour et tourmentée par la fièvre, fait préparer un banc de pierre pour s'y reposer Elle confie son secret à sa suivante, quand un bruit de pas les fait fuir et se cacher Jīmūtavāhana, accompagné du bouffon, s'assoit sur le banc, et le prince, après avoir fait un récit de son amour, peint sur le banc le portrait de Malayavatī Mitrāvasu survenant offre la main de Malayavatī à Jīmūtavāhana, qui la refuse incontinent, dans l'ignorance où il est du nom de celle qu'il aime Mais Malayavatī a entendu le refus du prince et de désespoir elle veut se pendre (cf *Ratnāvalī*, acte III) Sa suivante qui la surveille, soupçonnant quelque chose, crie au secours , le jeune prince accourt et lui exprime sa flamme , pour la rassurer complètement il lui montre le portrait qu'il vient de tracer sur le banc

ACTE III Après le mariage et le festin qui s'ensuit, nous assistons à une scène comique entre le parasite ivre et le bouffon, qui s'est déguisé en femme et enveloppé d'un voile pour échapper aux attaques des abeilles Puis l'amante du parasite taquine le bouffon, qui est comme dans toutes les pièces un brahmane, et elle veut le forcer de boire dans sa coupe Après cet intermède, les nouveaux époux se promènent dans les jardins et s'amusent d'une nouvelle scène burlesque où la suivante barbouille la figure du bouffon en bleu avec du jus de tamāla Mitrāvasu accourt en hâte et apprend à Jīmūtavāhana que son parent Matanga s'est emparé de son royaume, il lui demande

(1) Le vidūṣaka

ses ordres pour le renverser Le héros, heureux d'être délivré du fardeau de la couronne, refuse de faire aucune démarche pour reprendre son royaume

Jusqu'ici les trois actes du *Nāgānanda* se sont passés d'une façon tout à fait conforme aux règles de la technique Les actes n'ont été remplis qu'avec les mêmes sujets que la *Ratnāvalī* ou la *Priyadarśikā* Mais avec le quatrième acte, tout change pour une fois, le traitement est original l'érotique se trouve changé pour le pathétique et l'horrible La comédie noble devient mélodrame

ACTE IV Jīmūtavāhana se promenant avec son beau-frère Mitrāvasu près de la mer découvre des montagnes d'ossements Étonné, il demande la raison de tant de morts Mitrāvasu lui explique que ce sont les restes des Nāgas, des serpents qu'on offre journellement à Garuda, le roi des oiseaux, par suite d'un traité qu'il a imposé au roi des serpents Jīmūtavāhana, pris de pitié, se décide à se sacrifier, même pour conserver la vie à un seul serpent Tandis que Mitrāvasu s'éloigne, le héros entend des cris de femme c'est la mère d'un jeune Nāga, nommé Çankhacūda, destiné au sacrifice, qui accompagne son fils et l'embrasse en pleurant La mère croit voir dans le prince qui s'approche, le terrible Garuda, et s'offre à mourir à la place de son fils Touché de tant d'amour, Jīmūtavāhana veut lui-même remplacer le jeune Nāga Les deux Nāgas refusent cette offre magnanime et se retirent pour faire pieusement le tour du temple de Çiva Jīmūtavāhana profite de leur absence pour endosser des vêtements rouges, les insignes de la victime et monter sur la pierre du supplice Garuda survient et l'emporte sur le mont Malaya, tandis qu'il pleut des fleurs et que resonnent les tambours célestes

ACTE V Une pierre précieuse de la couronne de Jīmūtavāhana tombe du ciel, souillée de sang, aux pieds de son père Jīmūtakeṭu Malayavatī, suivie de ses beaux-parents et du jeune Çankhacūda, part à sa recherche Çankhacūda découvre le terrible Garuda, s'offre à lui servir de pâture, mais trop tard Jīmūtavāhana doit être sacrifié L'oiseau, apprenant du Nāga qu'il a frappé le prince des Vidyādhara, veut monter sur le bûcher justement les parents de Jīmūtavāhana et Malayavatī arrivent portant le feu qui doit les consumer Le héros s'est évanoui en présence de tous ceux qui lui sont chers ceux-ci s'évanouissent également, Garuda ne peut supporter tant d'horreur, il se repent et jure au héros expirant qu'il ne mangera plus de

serpents Il part pour supplier Indra de faire pleuvoir l'ambrosie et de ressusciter non seulement Jīmūtavāhana, mais encore tous les princes des serpents qu'il a mangés Malayavatī, avant de monter sur le bûcher avec sa famille, reproche à Gaurī son manque de foi, elle ne lui a pas donné pour époux un Vidyādhara qui fût Cakravartin La déesse paraît, ressuscite le héros, et le sacré Cakravartin des Vidyādharas En même temps la pluie d'ambrosie, demandée par Garuḍa, tombe, et à son contact ressuscitent les princes des serpents dont il ne restait que les os Gaurī donne des bijoux célestes au nouveau Cakravartin, lui fait remettre la soumission de l'usurpateur Mataṅga et lui rend son royaume

Tel est ce drame sur lequel il n'est pas de remarques à ajouter qui n'aient déjà été faites (1) Il est curieux surtout comme essai d'adaptation d'une légende pieuse et édifiante à un genre qui ne semble comporter de nature que légèreté et galanterie Sans doute la foi bouddhique du royal poète n'était pas assez puissante pour le déterminer à rompre avec les usages traditionnels de la comédie un parti pris si héroïque aurait juré avec son scepticisme élégant Aussi une profonde différence de style a-t-elle été relevée entre les trois premiers et les deux derniers actes Dans les premiers, rien qui s'éloigne de l'usage et du ton de la nāṭikā personnages, épisodes, entretiens et descriptions lyriques, c'est toujours le même sacrifice à la convention technique, la même crainte de rien innover Dans les derniers par contre se détache fortement la noble figure de Jīmūtavāhana et elle les emplit de son originalité si vive qu'elle a toujours dérouter les critiques hindous (2) Mais pourtant le manque d'unité n'est pas si apparent qu'on pourrait le redouter, le merveilleux du

(1) Weber a discuté le sujet dans le *Literarisches Centralblatt* du 8 juin, 1872, N^o 23, p 614 La longue notice de M Beal dans l'*Academy* 29 sept, 1883, N^o 595, pp 217, 218, est une erreur, il croit que Ālāditya prenait habituellement le rôle de Jīmūtavāhana sur la scène, ceci est tout à fait impossible. Le colophon du *Nāgānanda* dans le tibétain attribue le drame au roi Ārī Harṣa Deva, les deux poèmes de Harṣa lui sont attribués sous le même nom dans la version tibétaine

(2) Pour cette discussion voyez surtout S Lévi, *Le Théâtre Indien*, pp 65-6 On classa Jīmūtavāhana définitivement comme « héros noble et supérieur »

dénouement et surtout les intermedes plaisants du bouffon et du parasite temperent le pathétique de la legende et ramènent la piece dans ses justes proportions

De tous les litterateurs qu'entretint à sa cour le roi Harsa, c'est Bāna sans doute le plus reputé Peut-etre meme le roi l'entoura-t-il de plus de faveur que ses rivaux et daigna-t-il recevoir ses avis et ses conseils de preference a d'autres, toujours est-il qu'une legende maligne a pu se creei sur leurs rapports litteraires Toutefois certains de ses confrères ont été plus justes et Govardhana (1) a dit de lui (2)

« De la meme façon qu'autrefois celle qui s'appelait de naissance Çikhandinī devint Çikhandin (3), je crois savoir que la deesse de la parole (Vānī, Bānī) est devenue Bāna pour obtenir plus de gloire »

Et un autre poete ne fait guere moins entendie sous l'amphigouri du style (4)

« Bāna est le lion qui detruit toujours par son habilete les protuberances globales des elephants de la poesie, dans le passage étroit de la foret Vindhya, impenetrable poutant, de la poesie capricieuse (5) »

Bāna merite en tous cas la reconnaissance de la posterite pour son histoire romanesque de Harsa, qui contient en meme temps son autobiographie personnelle Il manque peut-etre de modestie quand, dans l'enonce de sa genealogie, il se vante d'etre un descendant de la deesse de la poesie Peut-etre nous lui avons fait tort, et Bāna ne voulait que montrer qu'il etait un Sarasvatī brahmane Mais c'est qu'il y a bien de l'art dans la composition du *Harsacarita*, et cet art va presque jusqu'à masquer la verite historique qu'il a charge d'illustrer, ainsi qu'un bref aperçu va nous le faire voir

c

(1) Dans son *Āryāsaptarṣaṭī*, v 37

(2) Jātā Çikhandinī pīṅg yathā Çikhandī tathāvagacchāmī |
prāgalbhyam adhikam āptum Vānī Bāno babhūvetī ||

(3) Cf *Mahābhārata*, I, 525, 2453, 2761, 6323, III, 594, IV, 2352, V, 5100, 5942, etc, XI, 7783, etc, XIV, 1781

(4) *Subhāṣitaratnaḥa* v 19 (Bhandarkar, Report 1883-1884, p 360)

(5) āḥ sarvatīa gabhī adhīrakavitāvindhyaṭavīcāturī |
saṃcāi e kavikumbhukumbhabhūduo Bānas tu pāñcānanaḥ ||

GÉNÉALOGIE DE BĀNA D'APRÈS LE *Harṣacarita*

Īyavana

Sarasvatī × Dadhīca Vatsa (frère de lait de Sārasvata)

Sārasvata Les Vātsyāyanas

Kuvera

Acyuta Īcāna Hara Pāṇupata

Aṭhapati

Bhṛgu Hansa Āuci Kavi Mahādatṭa Dharma Jātavedas

Citrabhānu × Rājadevī, × une femme Āndra | Ahidatṭa Viṣvarūpa Mālātī

Bāna Candrasena Tiryaksa

CHAP I Sarasvatī, précipitée sur la terre par la malédiction de Dui vāsas, s'prend de Dadhīca, fils de Cyavana, l'épouse, et a de lui un fils nommé Sārasvata. L'ami d'enfance de celui-ci, Vatsa, ne à la même heure et dans le même oimitage, reçoit par le contact de Sīrasvata les dons de Sarasvatī. Kuvēra, descendant des Vātsyāyanas, a quatre fils. Acyuta, Īṣāna, Hara, et Pāṣupata. Pāṣupata n'a qu'un fils, Arthapati, qui a onze fils, dont l'un, Citrabbānu, marie à Rājadevī, a comme fils Bāna. Cette famille demeure au bord du Çona, à Prīṭikūta. Bāna perd sa mère en bas âge, et a quatorze ans son père. Parvenu à l'adolescence, il s'adonne aux plaisirs (1) avec la folle insouciance des jeunes gens et fréquente tout un monde interlope de poètes et de magiciens, d'artisans et de mendiants, de joueurs et de danseuses (2). Puis avec l'âge lui vient la raison, il s'assagit et rentre dans son pays et dans sa famille.

CHAP II Kṛṣṇa, le frère de lait de Hara, envoie un messenger à Bāna pour l'appeler à la cour, où circulent sur son compte des bruits médisants. Le camp royal est près de la rivière Ajnavaṭī, Bāna, les cérémonies achevées, s'y rend par Mallakūta, puis traversant le Gange à Yastigibaka il fait son entrée à la cour. Il est admis en présence de Hara, qui le reçoit froidement. Bāna se retire du camp pendant quelques jours, puis y réparaît et acquiert la confiance de Hara, qui l'admet même dans son intimité.

CHAP III Bāna retourne passer quelque temps dans son pays, où ses parents le prient de leur parler de Hara. Il leur conte alors ce qui est proprement le *Harasacānta*.

Dans le pays de Çṛīkantha est le district de Sthānvīçvara. un certain roi, nommé Puṣyabhūti (3), attache exclusivement au culte de Çiva, prête une fois secours à un ascète çivaita du nom de Bhairavācārya pour un rite magique nocturne. au cours de cette cérémonie Çṛī lui apparaît et lui promet une descendance de rois d'où sortira l'empereur Hara.

(1) Itvaṇo babhūva.

(2) Cf. supra, pp. 72, 73.

(3) Les textes du *Harasacānta* portent Puṣyabhūti. Mais le texte p. 70) propose de lire Puṣyabhūti, puisque les noms des constellations comme *bhūti* ont les noms des constellations comme *bhūti*.

CHAP IV Dans la suite des rois naît Prabhākaravardhana, surnomme Pratāpaçīla Il épouse Yaçomatī (1), qui rêve qu'elle a deux enfants merveilleux Rājyavardhana naît le premier puis dans le mois de Jyaistha naît Harsa Des signes miraculeux annoncent son empire La naissance de Rājyaçrī, leur sœur, suivait de pres Les enfants se lient d'amitié avec Bhandin, fils du frère de Yaçomatī, alors âgé de huit ans Le roi attache à leur personne Kumāragupta et Mādhavagupta, fils du roi de Mālava et âgés de dix-huit ans Puis il fiance et marie Rājyaçrī à Grahavarman, fils d'Avantivarman, de la famille des Mukharas, famille qui est « dharanīdharānām mūrdhni sthita »

CHAP V Rājyavardhana, accompagné de sages conseillers, va attaquer les Hūnas Harsa l'accompagne jusqu'à la région qui brille par la splendeur de Kailāsa, et y passe son temps à la chasse. Il reçoit la nouvelle que son père est malade, s'empresse de rentrer, et trouve toute la ville adonnée à des rites de toute confession (jainas, bouddhistes, çivaites, etc) La reine Yaçomatī monte sur le bûcher et le roi meurt

CHAP VI Quelque temps après, Rājyavardhana rentre couvert de blessures reçues contre les Hūnas L'aîné veut céder le trône à son cadet, à ce moment même un serviteur de Rājyaçrī, Samvādaka, vient annoncer que le jour même de la nouvelle de la mort de Prabhākaravardhana, le roi des Mālavas a fait mourir Grahavarman, et que Rājyaçrī a été mise aux fers et jetée en prison à Kānyakubja Rājyavardhana décide de partir aussitôt contre le Mālava avec dix mille cavaliers et Bhandin, Harsa suivra avec les rājas et les elephants Quelques jours ensuite, Kuntala, chef de la cavalerie, vient annoncer que l'armée des Mālavas a été vaincue, mais que le roi du Gauda, sous des prétextes trompeurs, a tué Rājyavardhana dans sa demeure et l'y a tué Harsa délibère avec son général Simhanāda, puis il dicte à son ministre (2), Avantī, une proclamation, où il fait le vœu

(1) Plusieurs textes ont *Yaçovatī* Les inscriptions ont *Yaçomatī*, voir Bühler, E I vol 1, p 70

(2) Le titre *saṃdhi-vigrahādhipāta*, aussi bien que ceux de *vyāpṛtasamdhivigraha* et de *sāmdhivigrahika*, est trouvé sur les inscriptions, C I I vol. in, pp 10, 35, 104, 108, 128, 167, I A vol. xiii, pp. 84, 118, J. B. R. A. S. vol. x, p 27, E I vol 1, p. 88, l. 50.

de détruire les Gaudas Skandagupta (1), chef des éléphants, détourne Harsa d'une confiance en soi si dangereuse en lui citant nombre d'exemples de rois qui en ont été victimes

CHAP VII Au jour fixe par les astrologues, l'armée se réunit à un temple au bord de la Sarasvatī, près de la ville de Thanesar. Le notaire (2) du village vient solliciter une charte (3) et présente un sceau d'or ayant la forme d'un taureau (4). Harsa donne aux brahmanes cent villages de mille sillons. Puis vient une longue description du départ et de la marche de l'armée. En route, arrive Hamsavega, messager du roi d'Assam, Kumāra, il offre au roi l'ombrelle blanche de Varuna, décorée d'un hamsa, qui est le palladium du royaume, puis de nombreux cadeaux. Hamsavega raconte que l'ombrelle de Varuna a été conquise par Naraka, fils de la Terre et du Sangher, qu'elle est passée ensuite aux mains de Bhagadatta, de Puspadatta, de Vijradatta, etc., puis à celles du Mahārāja Bhūti-varman, de Cindramukhavarman, de Sthitivarman, de Susthivarman, surnommé Migūka, marié avec Çrīmādevī, de qui est né Bhīskaradyuti, ou Bhīskaravarman, zélateur, qui demande l'amitié de Har et quelques jours après la mort de son père. Survient Bhindin victorieux, qui ramène le butin conquis au Mālava par Rājavaradhan, mais Rājagiri manque. Après la mort de Rājavaradhan, quand Kīrtikubja a été repris par Gupta, Rājagiri a été délivrée de prison et s'est retirée dans les forêts du Vindhya. Harsa se dirige aussitôt.

CHAP VIII Après bien des jours Harsa voit venir Vyāghraketu, fils de Çarabhaketu, chef tributaire de la forêt (5), qui lui présente Nirbhūti, neveu du général des Çararas, Bhūkampa, (le chef de tous

(1) Skandagupta est probablement la même personne que Harsa nommé dans l'inscription de Madhuban E I vol 1 p 73

(2) Le mot *ṭikṣapātāhika* « celui qui est chargé des documents », se trouve dans les inscriptions voir C I I vol 3, p 180, l 76, p 190, n 2. *Mahākṣapātāhika* C I I vol 3, p 177 l 46, *grīmākṣapatalīdhikṣita* C I I vol 3, p 257 l 15. *Mahākṣapatalīdhikṣarānīdhikṣita* se trouve dans l'inscription de Harsa, E I vol 1 p 73

(3) *Çāśana*, « une charte » ou « une concession »

(4) *Vṛṣāṇka*

(5) *Aṭavikasāṃanta*

les chefs des villages) (1), qui connaît tous les recoins de la forêt Nirghāta indique à Harsa l'ermitage de Divākaramitra, l'ami d'enfance de feu Grahavarman. Le saint appartenait à la Maitrāyanī ṣākhā (2), il est passé du brahmanisme au bouddhisme, et a revêtu le kaśāya (3). Harsa va le trouver et le rencontre au milieu de gens de toutes sectes : Jainas, Lokāyatikas (4), Bhāgavatas (5), Pāñcarātrās (6), Kāpilas (7), Aupanisadas (8), etc. Survient un bhikṣu qui annonce à Divākaramitra qu'une femme dans le voisinage veut de douleur se brûler, il le prie d'aller la réconforter. Harsa devine qu'il s'agit de sa sœur et se précipitant sur les pas du ṣāmana, il la rejoint et la console. Divākaramitra met à son service le joyau Mandākinī, rapporté du palais des Nāgas par Nāgājuna, qui l'offrit à Sātavāhana, et qui console de tout chagrin. Rājyaṣī persiste à vouloir prendre le kaśāya, Harsa la prie de rester auprès de lui et demande à Divākaramitra d'être le consolateur spirituel de sa sœur, jusqu'au jour où il aura accompli son vœu de venger son père. Il prendra alors lui-même le kaśāya avec sa sœur. Puis, en quelques étapes, le roi rejoint son camp établi près du Gange.

Ici le *Harsacarita* se termine brusquement. Nous avons été amenés ailleurs à apprécier la valeur historique du *Harsacarita* nous nous sommes efforcés de montrer quelle sorte de renseignements il est légitime de demander à Bāna et de déterminer la méthode qui permet de faire un départ entre les faits authentiques et ceux qui sont indifférents à l'historien.

Quel que soit donc le mérite de Bāna comme témoin de cette époque, il n'en est pas moins vrai que son ouvrage est unique dans la littérature indienne. Transformer une matière historique et con-

(1) Sarvapaṭipatīnām prāgraharāḥ

(2) Selon le Dr Bhanu Dhārjī (I B R A S vol 10, p 40) les Maitrāyanīya brahmanes se trouvent actuellement à Bhadrāgaon et dans les villages du voisinage près des montagnes Satpuda.

(3) Habit rouge jaunâtre des ascètes bouddhiques.

(4) École athée.

(5) Disciples de Kṛṣṇa.

(6) Secte vishnouïte à peu près identique avec les Bhāgavatas.

(7) Disciples de Kapila, fondateur du système Sāṅkhya.

(8) Sectateurs des Upanisads.

temporaire en roman, broder sur un canevas d'événements vrais des dessins fantaisistes et le surcharger d'ornements ajoutés au point que la trame primitive en soit méconnaissable, c'est là une tentative qui n'est pas banale dans les annales de l'histoire littéraire. Le scrupule que d'autres ont apporté à rechercher dans la masse des faits les seuls qui fussent vrais et considérables, puis à les mettre dans la lumière qui leur convenait, Bāna ne l'a guère connu. Il a fait tout le contraire, il s'est préoccupé de traiter la chronique de son royal patron dans le style du roman ou de la grande épopée. Il y a mis à contribution tout ce que son génie comportait d'inventif et de raffiné. Il a lâché toutes guides à son imagination de poète courtisan. Il se complaît aux flatteries quintessenciées, aux jeux de mots, aux allusions ambiguës. Il ne voit du prince qu'il sert, que la vie mondaine et galante, il n'admire que sa diplomatie de cour ou de harem et si le hasard l'entraîne sur les champs de bataille, il ne trouvera dans la discussion des plans stratégiques qu'une occasion de moraliser sur l'imprudence des rois trop confiants en eux-mêmes, et les opérations de guerre n'auront de prix à ses yeux que si elles lui fournissent matière à dépeindre dans un style convenu et officiel un campement, une marche d'armée ou une pittoresque mêlée humaine. Ainsi Bāna déploie toutes les ressources de son esprit et de sa science à faire paraître la réalité sinon invraisemblable, du moins fautive, son talent, qui est incontestable, se travaille de manière à piquer, à intriguer, à décontenancer le lecteur et à lui faire avouer son incapacité de discerner le fait exact du fait imaginaire. Témoin authentique de scènes vraies et vécues, Bāna s'attache à les farder des couleurs de la poésie conventionnelle, chez lui, l'art l'emporte sur la nature et le souci esthétique est plus pressant que le scrupule d'être simplement véridique.

Le deuxième grand ouvrage de Bāna, la *Kādambarī* (1), est moins intéressant pour l'historien que le *Harsacarita*. Bien qu'il contienne nombre de récits sur la vie de la cour ou du village, un intérêt

(1) - *Kādambarīrasajñānām āhāroṇi na rocate* -, "ceux qui s'abandonnent à la *Kādambarī* (*kādambarī* veut aussi dire vin) ne goûteront plus de la nourriture", dit un proverbe sanskrit, qui montre la haute estime ou l'on tenait cette œuvre.

supérieur y fait défaut Tandis que dans le *Harsacarita* on peut apprécier les faits historiques qui s'y trouvent semés, la *Kādambarī*, voilée par des recits mythologiques et bien qu'elle réfléchisse avec la même fidélité le camp, les calmes villages, les monastères et les mœurs de leurs habitants, ne saurait prétendre à la même valeur La *Kādambarī*, comme le *Harsacarita*, a été laissée incomplète par Bāna, et n'a été finie que par les soins de son fils, Bhūsanabhatta Nous aurions volontiers sacrifié la suite de la *Kādambarī*, pour avoir seulement la fin du *Harsacarita*

L'histoire racontée dans la *Kādambarī* est assez compliquée Nous chercherons à la donner sous une forme aussi concise que possible en prenant modèle sur celle qu'a donnée Miss Ridding dans sa traduction publiée par l'Oriental Translation Fund

Un perroquet du nom de Vaiṣampāyana, présente au roi Cūdraka par une princesse Candālā, lui raconte comment il a été pris dans la forêt Vindhya et amène au saint Jābālī, qui lui a révélé les événements de sa naissance antérieure

Selon Jābālī, Tārāpīda, roi d'Ujjain, avait un fils nommé Candrāpīda qui fut élevé avec Vaiṣampāyana, fils d'un de ses ministres Un jour Candrāpīda, chassant près de Kailāsa, arrive sur les bords d'un lac

Là il voit une jeune ascète, Mahāçvetā, qui lui raconte qu'étant princesse Gandharva elle avait aimé Pundarīka, jeune brahmane Celui-ci la payant de retour, était mort des tourments d'un amour auquel ses vœux ne lui permettaient pas de se livrer Un dieu emporta le corps du jeune brahmane et promit à la jeune fille qu'elle serait unie à lui dans un avenir lointain Dans cette attente, elle passait son temps en austérités de toutes sortes

Mahāçvetā a une amie nommée Kādambarī, elle aussi princesse Gandharva, qui de son côté fait serment de ne point se marier avant Mahāçvetā Mahāçvetā invite le prince à venir avec elle dissuader Kādambarī de son dessein Le prince et Kādambarī s'aiment tout de suite, mais des ordres inattendus du père du prince le rappellent à Ujjayinī, sans qu'il ait le temps de dire adieu à celle qu'il aime Kādambarī, croyant que le prince l'a abandonnée, s'évanouit de douleur

Cependant Vaiṣampāyana, qu'on avait laissé près du lac, refuse de s'en aller. Le prince va le chercher, mais en vain. Il revient à l'ermitage de Mahāṣvetī, qu'il trouve désespérée. En lançant contre un jeune brahmane qui l'a approchée de trop près, une malédiction à l'effet de le transformer en perroquet, elle a appris qu'elle avait tué Vaiṣampāyana. À cette nouvelle, le prince meurt de douleur et Kīdāmbarī, qui survient à ce moment, veut le suivre. Une voix du ciel lui défend de se tuer et lui promet ainsi qu'à Mahāṣvetī que toutes deux retrouveront leurs bien-aimés.

Tel fut le récit du saint Jībīli, continue le perroquet. Après l'avoir entendu, la mémoire de son amour pour Mahāṣvetī renaît, il s'envole et tombe entre les mains de la princesse Candālā.

La princesse prend à son tour la parole devant le roi Cūdraka. Elle dit être la déesse Lakṣmī, mère de Pundarikā (Vaiṣampāyana) et lui annonce que maintenant aussi la malédiction dont Cūdraka est victime va prendre fin.

Tout d'un coup, en effet, Cūdraka se rappelle son amour pour Kīdāmbarī. En même temps le corps de Candāpīdā, qui a été gardé par Kīdāmbarī, est ressuscité et quitte la forme mortelle de Cūdraka. La même fortune écholt à Pundarikā et les deux héros, heureux de retrouver leurs maîtresses, vivent enfin dans le bonheur.

Dans ce fatras d'aventures fantaisistes et inventées à plaisir, un détail mérite de retenir un instant l'attention, c'est le nom de Vaiṣampāyana, l'ami du roi héros. Si l'on regarde le roi Cūdraka comme une personification de Harsa, on n'aura pas d'hésitation à reconnaître la personne qui figure sous le nom de Vaiṣampāyana. Nous savons, en effet, par le Harsacarita que le cousin de Harsa s'appelait Kiśna. Mais Vaiṣampāyana, nom d'un disciple de Vyāsa, est un des multiples noms de Kiśna. Si donc Cūdraka représente Harsa, nul doute qu'on puisse identifier Vaiṣampāyana avec Kiśna, le cousin du roi.

Quoique moins importante que ces deux romans, l'œuvre poétique de Bīma n'est pas négligeable. Sa prose est du reste si voisine de la poésie, si travaillée et si étincelante de faux brillants de toute sorte, qu'il n'y a pas lieu de s'étonner de la voir émaillée de nombre de stances qui ne font point dissonance avec l'ensemble. Mais un petit poème de Bāna nous est un exemple de ce que son souple talent de

versificateur pouvait atteindre C'est le *Candūkāṣataka* (1), la matière en est des plus simples, elle a pour objet le combat de la déesse Candī (Durgā) avec le démon Mahisāsura qui a pris la forme d'un buffle Mais la manière dont ce thème est traité caractérise cet art de « tourneur en ivoire » qui est celui de la plupart des poètes hindous Chaque stance, qui est du mètre appelé Ārdulavikrīḍita, évoque une allusion à ce combat digne de l'épopée Les métaphores, les locutions à double entente, les jeux de mots, les allusions recherchées redoublent encore la difficulté du rythme et font de cet ouvrage un recueil souvent difficile à entendre

On trouve aussi dans les anthologies de nombreux vers attribués à Bāna Beaucoup ont été vainement recherchés dans les œuvres qu'on connaît de lui (2), soit qu'ils eussent appartenu réellement à des œuvres de lui perdues aujourd'hui, soit au contraire qu'on lui en eût prêté qu'il aurait été capable d'écrire

Outre ces poèmes, Bāna est encore l'auteur de deux drames (3) De l'un, qui était intitulé *Mukutātādītaka*, il n'a survécu qu'une stance unique citée par le commentateur Candapāla (4), dans la *Nalacampū* (p 227)

L'autre est une petite comédie héroïque, et a pour titre *Pārvaṭi-parimaya* (5) Cette comédie est tellement dépourvue d'intérêt, l'obéissance et la soumission aux règles techniques y étouffent à tel point l'expansion du génie, qu'on a de la peine à reconnaître la main de Bāna et qu'on a été tenté d'y voir une œuvre de jeunesse L'authenticité pourtant en est indéniable, puisque l'auteur a soin de

(1) Cf I A vol 1, p 111 Bāna semble avoir suivi à peu près le *Mārkaṇḍeya Purāṇa*, Adhy 80, ss Le texte du *Candūkāṣataka* a été publié dans la *Kāvya-mālā*, N° 19, 1887

(2) Voyez Vallabhadēva, *Subhāṣitāvali*, ed Peterson, pp 62-66

(3) Le *Sarva-carita-prahasana*, une farce, est attribué à Bāna par le *Sūcīpatra* de Panditarāja Kāmaçāstīn Ce catalogue décrit une collection importante de manuscrits qui ont appartenu à feu le Pandit Rādhākṛṣṇa de Lahore

(4) Peterson (Intro *Kādambarī*, p 98) donne pour le nom du commentateur Gunavinavagan qui sut amplifier la glose de Candapāla

(5) Pour le traitement scientifique de ce drame, voyez Glaser, *Sitzungsberichte der K. K. Akademie der Wissenschaften, Wien, phil hist classe* vol 104, 1883, pp 575-664

se nommer dans une stance du prologue toute pareille à une stance de la *Kādambarī*. Le sujet est entièrement emprunte au *Kumārasambhava* de Kālidāsa, Bāna s'est borne à suivre les divisions de Kālidāsa, en decoupant en actes la matiere traitée par son illustre devancier. Il a abrégé toutes les longues descriptions (1) et fondu ensemble certains chants. Ses seules innovations consistent dans les personnages suivants : le chambellan de Himavat, les amies de Pārvatī, Jayā et Vijayā, les dieux Bīhaspatī et Visnu, la matrone Kauṣikī, les messagers des dieux, et naturellement aussi, le directeur et l'actrice qui disent le prologue, plus enfin quelques rôles subsidiaires.

Le premier acte (K I) introduit trois personnages, le saint Nārada, Himavat et Menā (le père et la mere de Pārvatī). Tout le premier acte est occupé par leurs deliberations sur les moyens qu'ils emploieront pour marier Śiva avec Pārvatī.

ACTE II (K II, III, 1-23) Les dieux, effrayés par les menaces du demon Tāraka, tiennent conseil, Brahma a annoncé aux dieux que Kumāra, dieu de la guerre qui n'est pas encore né, est le seul qui puisse tuer le demon, pour le faire naître, il faut que Śiva s'unisse avec Pārvatī. Le dieu de l'amour, Kāma, promet de se charger des intérêts des dieux, et d'inciter Śiva à s'éprendre de Pārvatī.

ACTE III (K III 24-fin IV) Bīhaspatī et Indra entendent de la bouche de Nārada le récit du triste sort de Kāma, qui a été réduit en cendres par le regard du troisième œil du dieu Śiva.

ACTE IV (K V) Nandin est envoyé par Śiva auprès des amies de Pārvatī, Jayā et Vijayā, pour leur demander si elle aime véritablement le dieu et si elle persiste dans ses austerités pour gagner son amour. Śiva, déguisé sous un habit d'ascète, rencontre la jeune fille et se montre sous sa forme divine. On arrange leur mariage pour le cinquième jour suivant.

ACTE V (K VI VII) Le mariage est conclu avec toutes les ceremonies usuelles.

Le dernier acte n'est pas du tout nécessaire : on aurait pu finir avec le quatrième acte. On voit combien il y a peu d'action dans cette

(1) Par exemple K I 5-18, K I 29-50, K II 30-51, K III 25-44, K IV 1-46, K V 9-29.

pièce, avec l'aide des règles théoriques seulement, et sans nulle inspiration dramatique, Bāna n'a réussi qu'à faire une pièce au-dessous du médiocre

À côté de Bāna se trouve Mayūra, son beau-père (1), qui a laissé un grand nom et une grande réputation dans l'Inde, mais dont nous ne possédons que peu d'œuvres. Un joli vers à propos de Mayūra mérite d'être signalé ici (2) « Le chant des poètes, ces cygnes, ne se fait entendre à travers le monde qu'aussi longtemps que le chant doux comme miel de Mayūra (ou le paon) ne demeure point dans nos oreilles (3) »

Mayūra a écrit un ouvrage appelé *Āryāmuktāmālā*, dont il existe un manuscrit non publié encore dans une bibliothèque privée de Surat (4)

Son ouvrage principal est le *Sūryaśataka* (5), poème à la gloire du Soleil. La tradition indigène aime à raconter la rivalité littéraire de Bāna et de Mayūra et c'est à elle qu'elle rapporte complaisamment le *Sūryaśataka*. Voici ce que raconte à cet égard un auteur jaina, Merutungācārya (6)

« Autrefois il y avait à Ujjayinī un pandit, nommé Mayūra, qui avait étudié les śāstras, et était honoré par le roi Viddha Bhoja (Bhoja l'aîné). Il eut pour gendre Bāna. Celui-ci aussi était habile. Tous deux se jalouèrent l'un l'autre, car il est dit « Les ânes, les

(1) I A vol II, p. 127 Madhusūdana, cite par Bühler, dans un commentaire sur le *Sūryaśataka* dit que Bāna et Mayūra demeuraient à la cour du Mahārāja Śrī Harsa chef des poètes, auteur de la nāṭikā appelée *Ratnāvalī*

(2) *Subhāṣitaratnaḥaṣa*, v. 21 (Bhandarkar, Report 1883-4, p. 360)

(3) *Tāvāt kavīṃhamgānām dhvanir lokesu śamyate* (MS śamyate) |

Yāvan no viśati śrotre Mayūramadhuradhvaniḥ |

(4) Bühler, *Catalogue of Sanskrit MSS in the private libraries of Gujarat*, etc. 2^{ème} partie p. 72

(5) Les éditions en sont *Sūryaśataka, a century of verses in praise of the sun, with a Sinhalese paraphrase Edited with a Sinhalese preface by Don A. de Silva Deraniyāgala of Baturantudāva*, Colombo, 1883, et *Sūryaśataka with the commentary of Tribhuvanapāla, kāvyamālā* N° 19, 1889

(6) Selon Bendall *Cat. Sanskrit MSS British Museum*, p. 101, le commentateur s'appelle Merutungācārya

bonifs, les chevaux, les boucs, les pandits et les fripons ne se supportent pas et ne peuvent pas vivre les uns sans les autres -

« Un jour grande procession, le roi leur dit « Holà, pandits, allez au Cichennu. Le meilleur de vous deux sera celui là même que Bhîndu, qui a vu le jour, jugera le meilleur » Ils prirent de la nourriture pour leur voyage et partirent. Chemin faisant, ils arrivèrent au pays des Mûlhammâtas (au Cichennu). Voyant cinq cents bœufs, des fudeaux sur le dos, ils demandèrent aux conducteurs « Qu'avez-vous là ? » Ils répondirent « Des commentaires sur la syllabe OM ». Un peu plus tard ils virent au lieu de cinq cents un troupeau de deux mille bœufs. Mais quand ils eurent appris qu'ils étaient tous chargés de nouvelles notes différentes de la syllabe OM, ils se relâchèrent de leur fierté. Ils dormirent dans un certain endroit, lorsque la déesse Sarasvatî vint. Elle Mayûra et lui demanda un vers sur ce thème « Le ciel rempli d'une centaine de lunes ». Il se mit sur son seant, salua, et donna la solution qui suit :

« Celui qui a été couronné du coup de la main de Dîmodara, vit le ciel rempli d'une centaine de lunes ».

« La même question fut aussi posée à Bîna. Il répondit de méchante humeur « Cette nuit, à cause des figures de lotus qui s'agitaient ça et là sur les terrasses élevées, le ciel brilla comme s'il était rempli d'une centaine de lunes ». La déesse dit alors « Poètes, tous les deux vous connaissez les gîstras. Mais Bîna est moins grand, parce qu'il s'est mis de mauvaise humeur. C'est moi qui vous ai montré cette quantité de commentaires sur la syllabe OM. Qui a jamais atteint une connaissance complète du vocabulaire de la déesse de la Parole ? On a aussi dit « Que personne n'ait de fierté et qu'on se garde de dire « C'est moi qui suis le seul pandit du siècle, les autres ne sont que des ignorants », la grandeur d'esprit n'est que relative ». C'est ainsi que Sarasvatî conclut entre eux deux un pacte d'amitié.

« Un jour Bîna se querella avec sa femme. La dame, étant très fière, se mit à bouder et la nuit passait ainsi. Mayûra, en se promenant, arrive par là. Au bruit fait par le mari et sa femme à travers la fenêtre, il s'arrête pour écouter. Bîna tombait aux pieds de sa femme et lui disait « O ma femme fidèle, pardonne-moi cette seule faute, je ne te ferai plus la moindre contrariété ». Elle lui donna un coup de pied. Son pied était entouré d'une parure. Mayûra, qui se tenait près de la fenêtre, entendit le cliquetis de la parure et se fâcha de ce

manque de respect envers le mari. Alors Bāna recita une strophe
 « O toi, à la taille mince, la nuit qui est presque passée, fuit rapidement comme un lièvre, cette lampe s'incline comme si elle était lasse, ô toi, aux beaux sourcils, ton cœur s'est endurci par la proximité de tes seins, de sorte que, hélas ! tu ne quittes ni ta fierté ni ta colère, malgré mes prosternations »

« A ces mots Mayūra s'écria « Ne lui dis pas qu'elle a de beaux sourcils, mais qu'elle est emportée (candī), puisqu'elle est en colère » En entendant ces dures paroles, cette épouse fidèle maudit son père qui avait trahi le caractère de sa fille, et lui dit « Puisses-tu devenir lepreux au contact du jus de betel que j'ai dans la bouche » En ce moment des taches de lèpre lui apparurent en effet sur le corps. Le lendemain, Bāna se rendit comme d'habitude à la cour, et fit le jeu de mots suivant sur Mayūra, qui lui aussi était venu enveloppé d'un foulard (varaka)

« Le Varakodhī est venu » (1) Le roi comprit et, voyant les taches de lèpre, le renvoya, en disant « Il faut t'en aller » Mayūra s'assit dans le temple du Soleil, et médita sur le dieu et le loua en cent vers (*Sūrya-* ou *Mayūra-(ā)ṭaka*) commençant par « jambhārītibhakumbhodbhavam »

« Lorsqu'il eut recité le sixième vers, le soleil parut et détruisit les taches de lèpre. Le peuple se rejouit et le roi l'honora. Bāna, affolé de jalousie, se fit couper mains et pieds et loua Candikā avec les cent vers commençant par « Mā bhāṅksī » Lorsqu'il eut recité la sixième syllabe du premier vers, Candikā parut en personne et lui rendit ses membres ».

Outre le *Sūryaṭaka*, Mayūra écrivit un *Mayūrāṣṭaka*. Une autre légende jaina raconte que le poète, ayant peint les charmes de sa propre fille dans ce poème avec des couleurs trop crues, fut frappé de la lèpre par la main des dieux et qu'il dut le rétablissement de sa santé à la publication du *Sūryaṭaka*. L'histoire de Mayūra et de Bāna est racontée aussi par Merutunga dans le *Prabandhacintāmanī* (2). Seulement dans cette version c'est Mayūra qui querelle sa

(1) Varakodhī, forme dialectale, veut dire « le bon lepreux », ou « le porteur d'un mouchoir autour du cou »

(2) *Prabandhacintāmanī*, traduction de Tawney (Bibliotheca Indica) pp 64 ss

troverse entre Bāna, Mayūra et Mānatunga devant le roi Harsa à Vārānasī » Mais dans une *Pattāvalī* du Vihadgaccha on nomme Mānatunga « Mālaveçvaracaulukyavayarasimhadevāmātya » Vairasimha de Mālava regna vers le commencement du neuvieme siecle (1)

Dans « *Kalpasutra tīsl into bhāsā* » (Lucknow, 1875) on donne la date du *Bhaktāmarastavana* comme etant Vikrama 800 (2)

Dans la *Pattāvalī* du Tapāgaccha, Mānatunga est au n° 20 « Mālaveçvaracaulukyavayarasimhadevāmātya, qui convertit le roi, qui avait été trompé par les sorcelleries de Bāna et de Mayūra, à Vārānasī, par le *Bhaktāmarastavana* et convainquit Nāgarāja (un Nāgarāja quelconque, ou peut-être Harsa, cf *Nāgānanda* et I-tsing) par le *Bhayaharastavana* Il composa de plus un *Bhattibharastavana* (3) » Mānatunga est aussi nommé dans la *Pattāvalī* du Kharataragaccha (4)

Une figure littéraire des plus populaires dans l'Inde est celle de Bhartṛhari, à la fois poète, grammairien, philosophe Ce n'est que dans l'Inde qu'une semblable combinaison serait possible, et même là il n'y a presque point de cas pareil (5) C'est I-tsing qui nous permet de dater Bhartṛhari Écrivant en 690, il nous dit que Bhartṛhari est mort quarante ans avant son temps, c'est-à-dire en 651/2 Par une preuve incontestable Bhartṛhari appartient à l'époque dont nous traitons Selon I-tsing, le poète Bhartṛhari étant devenu moine bouddhiste, rentra dans la vie laïque, puis revint à l'ascétisme et n'hésita ainsi pas moins de sept fois entre le monde et le couvent C'est de cette vie mouvementée qu'est sans doute résultée cette triple centurie, cette collection de trois çatakas (6), dont les sujets semblent assez mal assortis ensemble La première partie comprend des aphorismes qui ont trait à la civilite et qui semblent dictes par une raison prudente en même temps que malicieuse c'est le *Nṛtiçataka* Dans la deuxième, le *Çrngāraçataka*, le poète fait connaissance avec les charmes féminins et se consacre aux peintures les plus vives de l'amour M Macdonell a traduit en anglais plusieurs de ces stances

(1) Duff, Chron. India, p 74

(2) Cf Peterson, Fourth Report

(3) I A vol xi, p 252

(4) I A vol xi, p 247

(5) Macdonell, *Hist Sanskrit Literature*, p 340.

(6) M V Henry, *Littérature de l'Inde*, pp 228 235, donne la traduction de plusieurs stances de ces poèmes gnomiques

grandeur et de la decadence de nombreuses familles. L'auteur était bien familiarisé avec la doctrine de la seule science (Vidyāmātra) et il a discuté avec habileté sur le Hetu et l'Udāharana (la « cause » et « l'exemple » de la logique) Ce savant fut fameux dans les cinq parties de l'Inde, et son excellence connue partout Il croyait avec sincérité aux Trois Précieux et méditait avec diligence sur le « double nihilisme » (Ānyā) (1) Ayant désiré embrasser la loi excellente, il devint un moine sans famille, mais vaincu par les desirs mondains, il rentra dans la vie laïque De la même manière il devint sept fois moine, et sept fois il redevint laïque. Il écrivit le vers suivant plein de reproches pour soi-même

« Pousse par les desirs mondains, je redevins laïque Libre des plaisirs mondains, de nouveau je porte l'habit du moine Comment se trouve-t-il que ces deux motifs se jouent de moi comme d'un enfant ? »

La tradition hindoue, elle aussi, rapporte que Bhartṛhari fut un roi qui abandonna les plaisirs du monde pour devenir ascète et qu'il hésita sept fois entre ces deux carrières

Encore un ouvrage de grammaire noté par I-tsing (2) « Le Pei-na (*Beda* 1 e *Beda-vṛtti*) (3) contient trois mille śloka, et le commentaire contient quatorze mille śloka Bhartṛhari composa les śloka tandis qu'on en attribue le commentaire à Dharmapāla, maître de la loi Ce livre sonde les mystères du ciel et de la terre, et traite de la philosophie humaine »

La grammaire semble avoir un règne glorieux à cette époque, car outre les ouvrages de Bhartṛhari ou ceux qui lui sont attribués, on date de la même époque le *Kāṣikā-vṛtti* dont Jayāditya et Vāmana furent les auteurs I-tsing donne à ce sujet une petite notice intéressante (4) « Le *Vṛttisūtra* (*Kāṣikā-vṛtti*) est un commentaire sur le Sūtra de Pāṇini Il y avait beaucoup de commentaires composés

(1) « Le double nihilisme », c'est-à-dire que l'Ātman et le Dharma sont également non-existants (Takakusu)

(2) I-tsing, p 180.

(3) Un ouvrage de ce nom *Beḍa-vṛtti* trouve dans Bhandarkar, *Catalogue of the MSS. Deccan College*, Bombay, 1888, p 146, N° 381, et Aufrecht, *Cat. Cat* p 198, sous Janmāmbhodhi Cf I-tsing, pp 180 et 325

(4) I-tsing, p 175

autrefois, et celui-ci en est le meilleur Si les Chinois vont dans l'Inde pour étudier, tout d'abord ils doivent étudier cet ouvrage, puis d'autres sujets encore, sinon leur travail sera en pure perte Tous ces livres doivent être appris par cœur Ils devront étudier jour et nuit sans laisser consumer un moment dans l'oisiveté Ils devraient suivre l'exemple du père K'ung (Confucius), qui usa trois fois la reliure en cuir de son *Yihking* Jayāditya composa le *Vṛttisūtra* Il fut un homme de grande habileté, et il a une facilité étonnante pour les lettres Il révérait les Trois Honorables et mourut il y a à peu près trente ans » (661-2)

A cette époque studieuse et féconde en travaux de l'intelligence, les sciences non plus ne furent pas négligées En 598 naissait l'astronome Brahmagupta Il écrivit le *Brahmasphutasiddhānta* en 628 Les chapitres douze et dix-huit de cet ouvrage traitent des mathématiques (1) Un autre astronome de cette époque, Lalla, écrivait le *Dhivrddhida* (2)

Vers cette époque vécut le poète jaina Ravikīrti, qui fut l'auteur de l'inscription d'Aihole Meguti de Pulikeçin II Ses autres œuvres littéraires nous sont encore inconnues M Rice croit qu'il est peut-être identique au Ravisenācārya qui écrivit un *Padma Puṇṇa* (*Kaṇṇātaka* 'abdhānuṣaṇam, Intro p 19)

Entre 605 et 615, le *Çatruñjaya Māhātmya*, ouvrage jaina, fut écrit sous le règne de Çilāditya de Valabhī (3) Les pelerins chinois Hiouen Tsang et I-tsing, l'historien tibétain Tāranātha nous ont maintes fois attesté combien ce règne de Harsa fut riche en spéculations philosophiques et religieuses Bouddhistes, brahmanes, jainas, voyons-nous chez eux, se complaisaient non à produire des œuvres nouvelles et originales mais à composer des commentaires sur des œuvres classiques Aux universités de Nālandā et d'Ajanta, on étudiait sans cesse les œuvres bouddhiques, on les expliquait, on glosait savamment sur les points obscurs L'orientation même de cette activité religieuse nous est un garant que nous n'y trouverons nul ouvrage intéressant se serait-il même trouvé un talent que cette vaine et

(1) Cf J R A S N S vol 1, p 410 *Ganakatar aṅginī*. The Paṇḍit, N S vol xiv, p 18

(2) Cf Sewell, *Indian Calendar*, p 8

(3) I-tsing, p 175

puerile scolastique l'aurait infailliblement étouffé ! Du côté des brahmanes et des jainas, la recolte serait plus mediocre ici même les dates nous font défaut, nul historien ne nous ayant conservé, comme pour le mouvement bouddhique, la mémoire de leurs œuvres

Terminons cette modeste esquisse de la littérature à l'époque de Harsa en donnant un aperçu des méthodes et usages pédagogiques de ce temps I-tsing nous fournit à ce sujet des données utiles (1), mais comme il ne traite que de l'éducation des moines bouddhistes, nous citerons le tableau plus complet que nous devons à Hiouen Tsang (2) « Pour ouvrir l'esprit des jeunes gens et les initier à l'étude, on leur fait d'abord suivre un livre en douze sections (3)

Lorsqu'ils ont atteint l'âge de sept ans, on leur donne successivement les grands traités des cinq sciences Le premier s'appelle Ching-ming (la Science des sons — Çabdavidyā), on y expose le sens des mots, et on en explique les divers dérivés

Le second s'appelle Kiao ming (la science des arts et métiers — Çilpasthānavidyā) Il traite des arts, de la mécanique, des deux principes In et Yang et du calendrier

Le troisième s'appelle I-fang-ming (la science de la médecine — Cikitsāvidyā) Il traite des formules magiques et des sciences occultes, de la pierre médicale (sorte de lancette), de l'aiguille (de l'acupuncture) et de l'armoise

Le quatrième s'appelle In-ming (la Science des causes — Hetuvidyā) Dans cet ouvrage, on examine et on définit la vérité et l'erreur, et on recherche avec soin la nature du vrai et du faux

Le cinquième s'appelle Nei-ming (la Science des choses intérieures — Adhyātmavidyā) Dans ce traité, on pénètre et on approfondit le caractère des cinq Véhicules (4) et les principes subtils des causes et des effets

(1) I tsing, pp 167 165

(2) H T vol II, p 72

(3) C'est un syllabaire en 12 chapitres, que le dictionnaire bouddhique *Tan-i ming-i-tsi* (liv XIV, fol 17 a) appelle *Si-than chang* (*Siddhavastu*) (Juhen) Cf I-tsing, pp 170-1 on n'est pas du tout certain quel était ce livre

(4) Le mot Véhicule est pris ici au figure Il indique les moyens employés par cinq classes d'hommes éminents pour parvenir à la perfection Selon le

Les brahmanes étudiaient les quatre Vedas. Le premier s'appelle Cheou (longévité — *Āyur Veda*) (1) Il traite des moyens de conserver la vie et de corriger le naturel de l'homme. Le second s'appelle Sse (sacrifices — *Yajur Veda*) (2) Il traite des divers sacrifices et des prières. Le troisième s'appelle P'ing (pacification — *Sāma Veda*) (3) Il traite des rites et des cérémonies, de la divination, de l'art de la guerre et des différents corps d'armée. Le quatrième s'appelle Chou (sciences occultes — *Atharva Veda*) Cet ouvrage traite des talents extraordinaires, tels que les formules magiques et la science de la médecine (4) Les maîtres doivent avoir largement étudié ce que ces livres renferment de plus subtil et de plus caché, et en avoir pénétré complètement les principes mystérieux. Ils en enseignent le sens général et guident leurs disciples dans l'intelligence des expressions obscures. Ils les stimulent et les attirent avec habileté. Ils éclairent les ignorants et donnent de l'énergie aux esprits médiocres. Mais, s'ils rencontrent des élèves qui, doués de capacité et d'intelligence, songent à fuir pour se soustraire à leurs devoirs, ils les attachent et les tiennent enfermés. Quand les étudiants ont terminé leur éducation et qu'ils ont atteint l'âge de trente ans, leur caractère est formé et

dictionnaire *San-thsang-fa su*, (liv. xxii, fol. 16) il y a cinq sortes de Véhicules : 1° le Véhicule de Buddha, 2° le Véhicule des Bodhisattvas, 3° le Véhicule des Pratveka Buddhas, 4° le Véhicule des Çiāvakas, qui ont acquis l'intelligence (Bodhi) après avoir entendu la voix du Buddha, 5° le Véhicule des Upāsakas (Juhen)

(1) *Fan-i-ming-i-tsi*, liv. xiv, fol. 17 'O-yeou (*Āyur Veda*) (Juhen)

(2) *Fan-i-ming-i-tsi*, liv. xiv, fol. 17 Tchou ye, lisez Ye-tchou (*Yajur Veda*) (Juhen)

(3) *Fan-i-ming-i-tsi*, liv. xiv, fol. 17, P'o mo lisez So-mo (*Sāma Veda*) (Juhen)

(4) On lit dans le *Mo-teng-king* (*Mātanga sūtra*) « Au commencement, un homme appelé Fan'thien (Brahma) composa un seul Veda. Ensuite, il y eut un ɿɿ du nom de Pe-tsing, qui changea le Veda unique en quatre Vedas, savoir : 1° Tsan-song (Hymnes *Rg Veda*), 2° Tsi-sse (Sacrifices — *Yajur Veda*), 3° Ko yong (Chants — *Sāma Veda*), 4° Yang-tsai (le livre pour conjurer les calamités — *Atharva Veda*) Il y eut un autre ɿɿ, nommé Fo-cha (peut être Vājasaneyi dont l'école développa le Yajur Veda blanc par distinction du Veda noir), qui avait vingt-cinq disciples. Ils prirent chacun le Veda unique, le développèrent et le divisèrent, de sorte qu'il y eut vingt-cinq Vedas (*Fa-hoa-wen-kiu*, livre ix^a, fol. 3) (Juhen)

leur savoir est mur. Lorsqu'ils ont obtenu un emploi et un traitement, ils commencent par remercier leur maître de ses bienfaits. Il y en a qui, versés dans les choses anciennes et les aimant avec passion, se retirent à l'écart et conservent la pureté de leur caractère. Ils vivent en dehors du monde, et s'élancent par un libre essor, au delà des choses du siècle. Ils sont insensibles à la gloire comme à la disgrâce. Quand leur nom a retenti au loin, les princes leur témoignent une haute estime, mais aucun d'eux ne peut les contraindre à venir jusqu'à lui. Le roi honore leur rare pénétration, et le peuple apprécie leur haute intelligence. On les comble de louanges pompeuses et de brillants honneurs. Voilà pourquoi ils peuvent s'affermir dans leur résolution et étudier avec ardeur, ils se livrent aux lettres sans songer à la fatigue. Ils se consacrent à l'humanité et cherchent à s'instruire sans s'inquiéter d'un voyage de mille li. Quoiqu'ils soient, chez eux, riches et opulents, ils conservent les goûts d'un voyageur, et errent en mendiant pour se procurer leur subsistance. D'autres, quoique attachant du prix aux connaissances littéraires, ne rougissent point de consumer leur fortune. Ils voyagent pour leur plaisir et négligent leurs devoirs. Ils se livrent à de folles dépenses pour leur nourriture et leurs vêtements. Comme ils ne savent point se distinguer par la vertu, ni par le zèle pour l'étude, la honte et le deshonneur viennent à la fois fondre sur eux, et le bruit de leur ignominie se répand au loin. »

CHAPITRE IV

LA CONDITION SOCIALE DE L'INDIEN DANS LES DOMAINES DEUX CONTEMPORAIN HIRON JESSE

posent leur bonnet en travers et rejettent à droite les pans de leur vêtement

Les femmes ont une robe longue qui retombe jusqu'à terre. Leurs épaules sont complètement couvertes, elles relevent une partie de leurs cheveux sur le sommet de la tête en forme de crête, et laissent flotter tous les autres

Il y a des hommes qui coupent leurs moustaches, et qui se distinguent par une mode bizarre. Ils ornent leur tête de guirlandes de fleurs et leur cou de riches colliers

Ils portent diverses sortes de vêtements, savoir : 1° des vêtements de kauçeya (1), de coton, de toile, etc., 2° des vêtements de ksauma, qui est une sorte de chanvre, 3° des vêtements de kambala, tissés avec de la fine laine de mouton, 4° des vêtements de ho-la-li (2). Ces derniers sont fabriqués avec les poils d'un animal sauvage, qui sont assez fins et souples pour être filés. C'est pourquoi on en fait grand cas et on les emploie pour faire des habits

Dans l'Inde du nord où le climat est froid, on porte des vêtements courts et étroits, qui ressemblent beaucoup à ceux des peuples barbares

Les ksatriyas et les brahmanes qui ont des habitudes simples et modestes, recherchent, on ce genre, la propreté et l'économie. Le roi et ses ministres diffèrent grandement par leurs vêtements et leurs parures (3). Ils ornent leur tête de guirlandes de fleurs et de bonnets chargés de pierres précieuses et portent des bracelets et des colliers. Il y a de riches marchands qui n'ont que des bracelets pour tout ornement. En général, les Indiens marchent nu-pieds, et font rarement usage de chaussures. Ils teignent leurs dents en rouge ou en noir, ils réunissent leurs cheveux et percent leurs oreilles. Ils ont un long nez et de grands yeux. Tel est leur air et leur extérieur.

La série des rois (4) ne se compose que de ksatriyas qui, dans l'origine, se sont élevés au pouvoir par l'usurpation du trône et le meurtre du souverain. Quoiqu'ils soient issus de familles étrangères, leur nom est prononcé avec respect

(1) Kauçeya désigne la soie des vers à soie sauvages

(2) Kaiāla (Beal)

(3) H. T. vol II, p. 81

(4) H. T. vol II, p. 71

Quand le roi se leve (1), des musiciens battent le tambour et chantent aux sons de la guitare (2)

Quand le roi est mort (3), on designe d'abord le prince qui doit lui succeder, afin qu'il preside aux funerailles et determine les rangs des superieurs et des inferieurs Pendant sa vie, on lui donne un titre honorifique qui rappelle ses vertus , quand il est mort, on ne lui decerne point de titre posthume

On compte neuf degres dans les marques exterieures du respect 1° On prend la parole et l'on adresse a quelqu'un des paroles obligeantes , 2° on incline sa tete devant lui, en signe de respect , 3° on leve les mains et on le salue en restant droit , 4° on joint les mains et on abaisse la tete au niveau de la ceinture , 5° on fléchit (un instant) les genoux , 6° on reste longtemps à genoux , 7° on s'appuie sur la terre a l'aide des mains et des genoux , 8° on flechit à la fois les cinq parties arrondies(4) , 9° on jette a terre ses cinq membres (5) La plus grande de ces demonstrations de respect consiste à s'agenouiller devant quelqu'un apres l'avoir salue une fois, et à exalter ses vertus De loin, on frappe la terre de son front, ou bien on incline sa tete en l'appuyant sur ses mains De pres, on baise les pieds d'une personne et l'on caresse ses talons

Toutes les fois qu'un Indien veut adresser la parole à quelqu'un et recevoir ses ordres, il releve son propre vêtement et fait, devant lui, une longue gémulation L'homme honorable et sage, qui a reçu cette salutation, doit lui parler d'un ton bienveillant Tantôt il lui touche doucement le sommet de la tete , tantôt il lui caresse le dos avec la main , puis il l'instruit et le dirige par de salutaires avis pour lui temoigner son affection

Lorsqu'un gramana, qui est sorti de la famille, a reçu de telles

(1) Julien traduit « se dispose a sortir », Beal par « se lave », nous croyons donner un meilleur sens

(2) H T vol II, p 88

(3) H, T vol II p 85

(4) Suivant le *Fa-youen-chou-lin* liv XXVIII, fol 18, il s'agit ici des deux coudes, des deux genoux et du sommet de la tête

(5) C'est-a-dire les genoux, les bras et la tête, suivant le *Fa-youen-shou-lin* liv XXVIII, fol 18 C'est ce qu'on appelle en sanscrit ' Pañcāṅga ', (Wilson Dict sanscrit, p 494) = Reverence by extending the hands, bending the knees and the head =

marques de respect, il se contente de prononcer un souhait favorable

Les Indiens ne se bornent pas à s'agenouiller et à saluer. Suivant l'objet qu'ils révèrent (1), il y en a beaucoup qui tournent autour, tantôt une seule fois, tantôt deux ou trois fois. Si les sentiments dont ils sont animés depuis longtemps, exigent un plus grand nombre de tours, ils suivent leur volonté.

Ils observent rigoureusement les règles de la propreté (2), et sur ce point, il serait impossible de les faire changer. Avant de manger, ils ne manquent jamais de se laver les mains. Ils ne touchent pas une seconde fois aux restes des mets.

Les vases de table ne passent point d'une personne à une autre. Dès qu'un ustensile de terre ou de bois a servi une fois, il faut absolument le jeter. Les vases d'or, d'argent, de cuivre ou de fer doivent, après chaque repas, être frottés et polis. Quand les Indiens ont achevé de manger, ils se nettoient les dents avec une petite branche d'osier, et se lavent les mains et la bouche.

Avant d'offrir un sacrifice, ou d'adresser des prières (aux dieux) ils se lavent et se baignent.

Toutes les fois qu'un homme tombe malade (3), il s'abstient de nourriture pendant sept jours. Dans cet intervalle, il y en a beaucoup qui guérissent. S'ils ne recouvrent pas la santé, ils prennent des médicaments qui sont différents d'espèces et de noms. Les médecins se distinguent par la manière d'observer (les maladies). Lorsqu'un homme est mort, les personnes qui assistent à ses funérailles pleurent et se lamentent en poussant de grands cris. Elles déchirent leurs vêtements, s'arrachent les cheveux, se frappent le front, et se meurtrissent le sein. Quant à la forme des vêtements de deuil, il n'en est point question, il n'y a pas non plus de termes fixes pour le deuil.

Il y a trois manières de rendre les derniers devoirs aux morts. La première s'appelle les funérailles par le feu. On amasse du bois sec et on brûle (le corps). La seconde s'appelle les funérailles par l'eau. On jette le corps dans une rivière profonde et on l'abandonne au courant. La troisième s'appelle l'enterrement dans un lieu sauvage. On laisse le corps dans une forêt où il devient la proie des bêtes fauves.

(1) En sanskrit « pradaksina »

(2) H. H. vol II, p. 70

(3) H. T. vol II, p. 87

Dans une maison ou quelqu'un vient de mourir, personne ne goûte de nourriture, mais, après les funérailles, chacun reprend ses habitudes, on ne célèbre point l'anniversaire de la mort. Tous ceux qui ont assisté aux funérailles sont regardés comme impurs, on ne les reçoit qu'après qu'ils se sont tous baignés hors des murs de la ville.

Quant aux vieillards accablés d'années, qui voient approcher le terme de leur vie, et à ceux qui, réduits à une faiblesse extrême ou atteints d'une grave maladie, craignent de languir jusqu'à la fin de leurs jours, ils se dégoûtent de la vie et desirent quitter ce monde. D'autres, fatigués des vicissitudes de la vie et de la mort, aspirent à s'éloigner des voies du siècle. Après avoir reçu de leurs parents et de leurs amis un repas d'adieu, aux sons des instruments de musique, ils montent sur un bateau qu'on manœuvre à force de rames, ils passent le Gange, et se noient au milieu du courant. Par là, ils espèrent remonter au milieu des Devas, on en compte un sur dix. Il y en a d'autres qui, n'ayant pas encore complètement renoncé aux erreurs du siècle, sortent de la famille et adoptent la vie des religieux, dont la règle exclut les cris et les lamentations. Si leurs père et mère viennent à mourir, ils récitent des prières pour les remercier de leurs bienfaits, ils président pieusement à leurs obsèques et longtemps après leur offrent encore des sacrifices funebres. Par là, ils leur assurent le bonheur dans l'autre vie.

Dans les villes et les villages (1), les maisons s'élèvent dans la direction de l'est à l'ouest (2), les rues et les ruelles sont tortueuses, on voit des marches clos au milieu de la voie publique (3), et là, sur deux lignes, les boutiques des marchands avec leurs enseignes. Les bouchers, les pêcheurs, les comédiens, les bourreaux, et ceux qui enlèvent les ordures, sont relegués en dehors des villes, et leurs habitations sont notoirement désignées. Quand ils vont et viennent dans les villages, ils se retirent sur le côté gauche du chemin (4).

Comme le terrain est bas et humide, la plupart des villes sont

(1) H. T. vol II, p. 69

(2) Beal traduit : « Les villages et les villes ont des portes d'intérieur ». *Sin-ku-li*, vol I, p. 73. Son texte paraît différer de celui de Julien.

(3) Beal traduit ici : « Les rues sont sales ».

(4) Beal ajoute ici : « Leurs maisons sont entourées de murs bas et forment les faubourgs ».

bâties en briques Quant aux murs (1), ils sont quelquefois formés d'un assemblage de pieux ou de bambous Les edifices publics, avec leurs tours et leurs belvédères, les maisons en bois avec leurs plates-formes, sont enduits de chaux et couverts en tuiles Les différents bâtiments ont la meme forme qu'en Chine On les couvre tantôt avec des joncs, tantôt avec des herbes seches , quelquefois avec des tuiles ou des planches Les murs ont une couche de chaux pour tout ornement, et l'on enduit le sol avec de la bouse de vache pour le rendre pur , puis on y repand des fleurs de la saison Voilà en quoi leurs maisons different des nôtres

Les saughārāmas (couvents) sont construits avec un art extraordinaire Aux quatre angles s'elevent des pavillons a trois etages Les solives et les poutres sont ornees de sculptures élégantes , les portes, les fenetres et les parois des murs sont couvertes de peintures de differentes couleurs

Les habitations des hommes du peuple (2) sont elegantes au-dedans et simples au dehors La chambre a coucher et la salle du milieu (3) varient en hauteur et en largeur , mais la forme et la construction des tours et des pavillons à plusieurs etages n'ont rien de determine Les portes s'ouvrent a l'orient , c'est aussi de ce côté qu'est tourne le trône du roi

Les climats et les qualites du sol etant fort différents (4), les produits de la terre offrent aussi une grande variete Les fleurs et les plantes, les fruits et les arbres different autant par leurs especes que par leurs noms Ou remarque, par exemple, les suivants l'amala, l'āmla, le madhuka, le bhadra, le kapittha, l'amalā, le tinduka, l'udumbara, le moca, le nārikela, le panasa Il serait difficile d'enumerer toutes les especes de fruits , on a cite sommairement ceux que les hommes estiment le plus Quant aux fruits du jujubier, du châtaignier et du kaki, ils sont inconnus dans l'Inde Depuis que le poirier, le prunier sauvage, le pêcher, l'amandier, la vigne et autres arbres a fruits ont ete apportés du royaume de Cachemire, on les voit croître de tous les côtés Les grenadiers et les orangers à

(1) Beal traduit " Les tours sur les murs "

(2) Beal traduit " Des moines "

(3) Beal traduit " Au milieu de la maison est la salle, haute et grande " , les moines dormaient dans leurs cellules, et non pas dans un dortoir

(4) H T vol II p 91

les mets avec divers assaisonnements et les prennent avec les doigts
Ils ne font usage ni de cuillers ni de bâtonnets , mais, lorsqu'ils sont
malades, ils se servent de cuillers de cuivre

APPENDICE I

LES INSCRIPTIONS DE HARṢA

I PLAQUE DE MADHUBAN (631)

Cette plaque fut decouverte en Janvier 1888 dans un champ pres du village de Madhuban dans la Nathūpār *parāṅga* du Sagrī *Tahsīl* dans le district Azamgarh de la division de Benares des United Provinces, elle se trouve actuellement au musée de Lucknow L'inscription donne le village de Somakundakā dans le Kundadhānī *visaya* du Ārāvastī *bhukti*, qui avait ete occupé auparavant par un brahmane a l'aide d'une charte falsifiée, à deux autres brahmanes Des localites mentionnees dans l'inscription, Kapitthikā est probablement le Kie-pi-tha (Kapitha) de Hiouen Tsang, (Beal, *Si-yu-Ki*, vol 1, p 202), qui est Sāmkācyā, identifié par Cunningham (Arch Survey India, vol 1, p 241) avec le Sankisa (Imp Gaz India 2^e ed vol 12, p 223) moderne sur le fleuve Kālīnadī, quarante milles au nord-ouest de Canoge Ārāvastī, d'apres laquelle fut nommee la Ārāvastī *bhukti*, est le Sahet-Mahet (J B A vol 67, pp 289-90) moderne dans le Gonda district d'Oudh Kundadhānī, d'où le Kundadhānī *visaya* reçut son nom, et le village de Somakundakā n'ont pas ete identifiés La donation est datée de 630/1 (publiee E I vol VII, p 155)

En outre de la plaque de Madhuban, nous en avons une qui est tout à fait semblable C'est celle de Bhanskera

II PLAQUE DE BHANSKERA (628)

Cette plaque (publiée E I vol IV, p 208.) fut découverte en Septembre 1894, au village de Bhanskera, à vingt-cinq milles de

Shāhjahānpur, et fut présentée au Lucknow Museum. Un sceau y était attaché, mais tout a fait illisible, il paraît avoir été de la même grandeur que le sceau de Sonpat publié par Fleet.

Les receveurs sont deux brahmanes du Bhāradvāja *gotra*, Bālācandra, un Rgvedin, et Bhadrasyāmin, un Sāmavedin. Le village donne, Markatasāgara, se trouvait dans le *bhukti* d'Abhicchatrā (Rāmnagar) et dans le *pathala* occidental de l'Angadīya *visaya*. Parmi les personnes officielles mentionnées dans la fin de ce document, l'archiviste (*mahāksapatalādhikaranādhikṛta*) Bhāna ou Bhānu, est nouveau. Le *dūtaka*, Skandagupta, est la même personne qui était chargée de l'exécution de la donation de Madhuban. Comme graveur nous avons Īṣvara au lieu de Gurjara. La date est samvat (c'est-à-dire Harsa-samvat) 22 Kārttika badi, est antérieure de trois ans à celle de la plaque de Madhuban, et se trouve en 628 9. À la fin nous avons une griffe qui est peut-être la signature de Harsa lui-même, mais qu'on peut aussi attribuer au graveur.

III. SCAU DE SONPAT (sans date)

Le sceau en cuivre de Sonpat (publié C I I vol III, p. 231) est plutôt intéressant qu'utile. C'est le premier document épigraphique de Harsa qui ait été trouvé.

Il est aujourd'hui la propriété de Mohansingh Rāmratn Mahājan, négociant à Sonpat (1), la principale ville de Sonpat *Tahsil*, sous-division du Delhi, district du Pendjab. Il est ovale, et tout autour il y a un rebord sur lequel figure du côté supérieur, un bœuf regardant vers la droite, et en bas l'inscription donnée ci-dessous. Des traces de soudure encore visibles semblent prouver que ce n'est qu'un sceau détaché d'une plaque de cuivre. Nous possédons par ailleurs un sceau semblable qu'on a trouvé attaché à une plaque falsifiée (2). En dépit de tous les efforts on n'a pu trouver la plaque à laquelle appartenait le sceau.

(1) Le « Sonpat », « Soonput », et « Sunput » des cartes, *Indian Atlas Sheet*, N° 40. Lat 28° 59' N Long 77° 3' E, d'autres formes du mot sont Sonapat et Sunpat.

(2) C I I vol 3, pp 254, ss.

1 ET 2 TEXTE DES PLAQUES DE MADHUBAN ET DE BHANSKERA

(Quand la plaque de Bhanskera diffère de celle de Madhuban,
les variantes sont indiquées en note)

- 1 Om svastimahā-nau-hastyaçva-jayaskandhāvārāt *Kaputthikāyā* (1)
mahārāja çrī *Naravardhanas* tasya puttras tatpādānudhyātaç
çrī-*Vajrinidevyām* utpannah paramādityabhakto
- 2 mahārāja çrī *Rājyavardhanas* tasya puttias tatpādānudhyātaç
çry (2) -*Apsarodevyām* utpannah paramādityabhakto mahārāja-
çrīmad-*Ādityavardhanas* tasya puttras tatpādānudhyātaç çrī-
Mahā-
- 3 *senaguptādevyām* utpannaç catussamudrātikkṛānta-kīrttiḥ pra-
tāpānurāg-opanat-ānyarājo varnuāçīama-vyavasthāpana-pi-
vṛtta-cakra ekacakkraratha iva prajānām ārtti-harah
- 4 paramādityabhaktah paramabhattāraka-mahārājādhirāja çrī *Prā-*
bhākaraiaardhanas tasya puttras tatpādānudhyātah sitaçaçah-
pratāna-vicchurita-sakalabhuvanamandalah parigīhīta-
- 5 Dhanada-VarunEndra-piabbhiti-lokapālatejāḥ satpathopārjṇit-
āneka-dravina-bhūmi-pradāna-samprīnit-ārthibrdayo tiçayita-
pūrvvarāja-carito devyām-amalayaçomatīyām
- 6 çrī *Yaçomatīyām* utpannah paramasaugataḥ Sugata iva parahitai-
karataḥ paramabhattāraka-mahārājādhirāja-çrī *Rājyavarddha-*
nah Rājāno (3) yudhi dusta vājina iva çrī *Devaguptā-*
- 7 dayah kṛtvā yena kaçāprabhāra-vimukhāḥ sarve samam samya-
tāḥ | utkhāya dvisato vijitya vasudhām kṛtvā prajānām priyam
prānān-ujjhitavān arātī-bhavane satyānurodhena yah || Tasyā-
nuja-
- 8 s-tatpādānudhyātah paramamabeçvara Maheçvara iva sarvasat
(t)vānukampī paramabhattāraka-mahārājādhirāja-çrī-*Harisah*
Çāvastī (4) -*bhuktau Kundadhānī* (5) -*vaisayika* (6) -*Somakun-*
dalā-grāme

(1) B « çrīvarddhamānakotīyā »

(2) B « çrīmad »

(3) Vers « çārdūlavikrīdita »

(4) B « Ahicchatṛā »

(5) B « Aṅgadīya »

(6) B Après ce mot « paçcima-pathaka-samvaddha-Maikatasaṅgaie samu-
pagatam » etc

9. samupagatān mahāsāmanta-mahārāja-daussādhasāadhanika-pramātāra-rājasthānīya-kumārāmātyoparika-visayapatī-bhata cāta-sevakādīn-prativāsi-janapadānṇca samā-
- 10 jñāpayaty-astu (1) vah samviditam-ayam *Somalundakā-grāmo* brāhmaṇa-Vāmarathyena kṛta cāsauena bhuktaka iti vicārya yatas tac-chāsanam bhanktvā tasmād-āksīpya ca svasīmā-
- 11 paryantah sodrangah sarvva-rājakulābbāvyā-pratyāya-sametah sarvva-parihīta-parihāro visayād uddhīta-pindah (2) puttra-paut-trānugaṇ candrārkkaksiti-samakālīno
- 12 bhūmicchidra-nyāyena mayā pituh paramabhattachāraka-mahārājādhirāja-ṣṛī-*Prabhākaravarddhanadevasya* mātuh paramabhattachārakā (3) -mahādevī rājñī ṣṛī-*Yaçomatidevyā*
13. jyesthabhrātī-paramabhattachāraka-mahārājādhirāja-ṣṛī-*Rājyavarddhanadevapādānām* ca punya-yaçobhividdhaye (4) *Sāvarnnisagotra-chandogasabrāhmacāri-bhatta-* (5) *Vātasvāmī-*
- 14 Viṣṇuviddhasagottre-bahvrcasabrāhmacāri-bhatta-Çivadevasvāmibhyām pratigraha-dharmmenāgrahāyatvena pratipādito viditvā bhavadbhīh samanumantavyah prati-
- 15 vāsi-jānapadair-apyājñāçravana-vidheyair-bhūtvā yathāsamucitatulyameya-bhāgabhogakara-hiranyādī-pratyāyā anayor (6) evopaneyāh sevopasthānam ca karānīyam iti A-
- 16 pi ca (7) Asmat-kulakkramam udāram udāharadbhīr anyaiṇ ca dānam idam abhyanumodanīyam lakṣmyās tadit-salīla-budbudacamecalāyā dānam phalam parayaçahparipālanam ca karmmanā (8)
- 16 manasā vācā karttavayam piānīne hitam Harṣenaitat samākhyātam dharmmāṇjanam anuttamam Dūtakottra mahāpramātāramahāsāmanta-ṣṛī-Skandaguptah mahākṣapatalādhikaranādhi-

(1) B Après ce mot « yathāyam uparīlkhitaḡāmas svasīma » etc

(2) B « Panditaḡ »

(3) B « bhaṭṭarīkā »

(4) B « Bharadvājasagotra-vahrçac chandogas », etc

(5) B « Valacandra-Bhadrāsvāmibhyām pratigraha », etc

(6) B « etayor »

(7) Vers « vasantatilakā ».

(8) Vers « anuṣṭubh »

18 kṛta-sīmanta- (1) mahārāj-Eṣvaragupta (2) samādeṣāccotkīrṇ-
nam Garjajena (3) Samvat 20 5 Mārggaçīrṣa-vadi 6

TRADUCTION

Om ! Salut,

Du grand camp royal de la victoire, (équipée de) bateaux
d'elephants et de chevaux — de Kapittbhikā (4)

(Il y avait) le Mahārāja Naravardhana (5) Engendre en Vajrinī-
devī, son fils, qui medita sur ses pieds, (fut) l'adorateur passionné du
soleil, le Mahārāja Rājavarardhana (1) Engendre en Apsarodevī,
son fils, qui medita sur ses pieds, (fut) l'adorateur passionné du Soleil,
le Mahārāja Ādivavardhana Engendre en Mahāsenaguptādevī, son
fils qui medita sur ses pieds, (fut) l'adorateur passionné du Soleil, le
Paramabhadrīka Mahārājādhirāja Prabhākaravardhana, dont (6)
la gloire traversa les quatre océans, devant qui d'autres rois s'incli-
nerent à cause de sa bravoure et de leur affection pour lui, qui
manifiait son pouvoir pour le juste maintien des castes et des classes,
(et) qui comme le soleil (7) soulageait la détresse du peuple Engendre
en la reine Yaçomatī dont la gloire fut sans tache, son fils, qui medita
sur ses pieds, (fut) l'adorateur passionné de Sugata (Buddha), comme
Sugata ayant plaisir seulement du bonheur des autres — le Parama-
bhadrīka Mahārājādhirāja Rājavarardhana (II), la liane de sa gloire

(1) B = Mahā-sīmanta -

(2) B = Bhīṣma (?) ou = Bhīṣma - (I)

(3) B = Īṣvareṇamiti samvat 20 2 Kṛttivadi svahisto mama mahārājā-
dhirāja ou Harsisva -

(4) La phrase est continuée plus bas, avec les mots, « son frère cadet
Harsa publie cette ordonnance »

(5) Dans l'origin il les noms des rois et des reines, jusqu'au nom de Deva
gupta inclusivement (il 6), mais sans comprendre celui de Harsa (il 17) sont
précédés du mot çrī ou çrīmat « l'illustre », ou « le glorieux » (fortunatus)

(6) Comparez C I I vol 3, p 220 l 1 et 2 du texte

(7) Le mot pour signifier le soleil est *chakravarttha*, « dont le char n'a
qu'une roue », à cause du précédent *pramṛṣṭa cakṛa*, comparez dans le
troisième acte de la *Ratnāvalī*, le vers qui commence par « *adhvānam nai-
hacakraḥ prabhavati* », et le *Sūryavataha* de Mavūri 1 v 59 (ou le Soleil dit
« *na hi vatho yāti me naihacakraḥ* ») Pour l'idée que le Soleil soulage la
détresse, comparez C I I vol 3, p 162, texte l 2

exempt de toutes les obligations (1), comme un morceau ôté du district (2) (*auquel il appartient*), pour suivre la succession de fils (3) et de petit-fils, pour aussi longtemps que la lune, le soleil et la terre, existent, selon la maxime de *bhāmechūḍa*, au *Bhatta Vātasvāmin* qui est du *gotra* de *Sīvarni* et un camarade d'étude des *Chandogas* (4), et au *Bhatta Cīvadevasvāmin* qui est du *gotra* de *Viṣṇuviddha* et un camarade d'étude des *Bahvīcas* (5) Sachant ceci, vous devez en convenir, et les gens qui y habitent, étant prêts à obéir à mes ordonnances, doivent payer à ces deux et le *tulya-meya* (6), la part du produit, les paiements en argent, et autres sortes de revenus aussitôt qu'on doit les payer, et doivent leur rendre service D'ailleurs

16 Ceux qui font profession (d'appartenir à) la noble ligne de notre famille, et autres, doivent approuver cette donation De la fortune, mobile comme l'éclair, et bulle d'eau, les donations et la préservation de la renommée d'autrui (7) sont le (vrai) fruit

Par les actions, les pensées et les paroles, on doit faire du bien aux vivants Voilà ce que Harsa a déclaré être le chemin le plus excellent pour acquérir le mérite religieux

17 Le *dūtaka* ici est le *Mahāpramātāra Mahāśīmanta*, l'illustre

(1) Avec *sarva parihita parihāra* comparez *sarvaṣṭi-parihāra parihita* dans les plaques des *Āṭikīrtaka Mahānājas* I I vol iii, p 262, l 20 L'idée est rendue plus correctement par *parihita sarvapīda*, ibid vol iv, p 20, l 53, et par *sarvakaṇṇa parihāraṃ kṛtā*, ibid vol iii, p 223, l 15 Comparez aussi *sarva 'ūdhā parihāra* I A vol ix, p 218, l 35, et pour des phrases semblables voyez I I vol vi, p 13 n 3

(2) La phrase *rasaṇād uddhṛta pinda* ne se trouve que dans la plaque *Pīndukeśvāri* de *Uttarāśrādeva* I A vol xiv, p 180, l 21 Le sens n'en est pas encore exactement fixé

(3) C'est-à-dire « hérite à tout de rôle par » Comparez *pauti a pautr ānu-gāmin* I I vol iii, p 262, l 21

(4) C'est à dire « étudiant du *Sāmaveda* »

(5) C'est à dire « étudiant du *Rgveda* »

(6) Le sens de *tulya meya* n'est pas certain, on pourrait le traduire par « choses à peser et à mesurer », on trouve « *meya* », seul dans *grāma-pra-tyāyā meya hṛ annādayah* dans CI I vol i, p 257, l 12, et *tulya* se trouve ibid p 70 l 10, dans un sens technique Voyez aussi F I vol vii, p 62

(7) C'est-à-dire, « pu ne pas reprendre les dons qu'ils ont faits » Le vers se trouve avec des lectures différentes dans I A vol xix, p 349, l 9 (texte) et vol xiv, p 181 l 28

Skandagupta Et par ordre du grand officier qui a soin du bureau des archives, le Sāmanta Mahārāja Īṣvaragupta, (*ceci fut*) grave par Garjara,

la 25^e année du 6^e jour du mois Mārgaṣīrṣa.

3 TEXTE DU SCEAU DE SONPAT

1. y ṣrīma(?)hā(?dā)
- 2 . paramādityabha (kto mahārā) ja ṣrī Rājyavarddhanah ||
Tasya puttras tat p(ā)-
- 3 (dānudhyāta) ṣrī(?)ma(?)hā(?)devyām (utpannah paramā)ditya-
bhakto mahārāja ṣrīmad Āditya-
4. (varddhanah) || (Ta)sya (puttras tat pādānudhyāta) ṣrī Mahāse-
naguptā devyām utpanna
- 5 y sarv(v)a varnnāṣrama vyavasthāpanapravi-
- 6 (ttah) y va(?) prava(r)ddh . paramādityabhaktā parama-
bhattāraka
- 7 Mahārājādhirāja ṣrī Prabhākaravarddhanah || Tasya puttras tat
pādānudhyā(ta)
- 8 i ṣr(ī)matyā(m) Yaṣ(o)maty(ām utpannah) para-
maso (sau) gata
- 9 (paramabhattāraka) mahārājādhi(rāja) ṣrī Rājyava(rddha-
nah) ||
- 10 (Tasyānujas tat pādānu)dhyāto mahādevyā(m) Yaṣomatyā-
11. (m utpannah) . (pa)-
- 12 (ramabhattāraka ma)bārājā(dhi)rāja ṣrī Harsa
- 13 vardhanah ||

TRADUCTION

(Il y avait) . le
très dévoué adorateur du Soleil, le Mahārāja l'illustre Rājyavarddhana
(1) Son fils, (qui méditait sur) ses pieds, (fut) le (très dévoué) adora-
teur du Soleil, le Mahārāja, l'illustre Ādityavarddhanā (Engendre) en
l'illustre Mahādevī son (fils, qui méditait sur ses pieds) (fut) le
très dévoué adorateur du Soleil, le Paramabhattāraka et Mahārājā-
dhirāja le glorieux Prabhākaravarddhana, engendré en la Devī
(l'illustre) Mahāsenaguptā (et) qui fut employé à régler toutes

les castes et grades de la vie religieuse Son fils, qui meditait sur ses pieds, (fut) le tres devoue sectateur du Sugata, le Paramabhattīraka et Mahārījādhināja, le glorieux Rājyavardhana (II), engendre en la glorieuse Yaçomatī (Son frere cadet), qui meditait sur (ses pieds), (est) le (Paramabhattīraka et) Mahārījādhināja, le glorieux Haravardhana, (engendre) en la Mahādevī Yaçomatī

APPENDICE II.

RELATION DE HIOUEN TSANG DE SON SÉJOUR CHEZ HARṢA.

(H T vol 1, p 233 Cf aussi H T vol III, p 76)

Deux jours apres, un messenger de Kumāra, roi de l'Inde orientale, apporta au Maître Çilabhadra une lettre ainsi conçue

« Votre disciple desire voir le religieux eminent du royaume de Chine Je vous prie, Maître venere, de me l'envoyer pour contenter ce souhait respectueux »

Çilabhadra, tenant la lettre, parla ainsi aux religieux « Le roi Kumāra adresse une invitation à Hiouen Tsang , seulement il a promis à une multitude de messagers de se rendre auprès du roi Çilāditya pour discuter avec les Maîtres du petit Vehicule S'il va trouver le roi Kumāra, comment le roi Çilāditya pourra-t-il le posséder ? Je ne puis donc le lui envoyer Le religieux de la Chine », dit-il alors au messenger royal, « a un désir extrême de s'en retourner dans sa patrie et ne peut se rendre à l'invitation de votre souverain »

Quand le messenger fut arrivé, le roi en envoya un autre avec une nouvelle lettre d'invitation où il disait « Quoique vous desiriez, venerable Maître, vous en retourner dans votre propre pays, venez un instant voir votre disciple , vous partirez ensuite quand vous voudrez Je desire absolument que vous daigniez abaisser sur moi vos regards , de grâce, ne repoussez pas ma priere »

Çilabhadra n'ayant pas envoye Hiouen Tsang, le roi fut transporté de colere et expedia de nouveau un autre messenger avec cette lettre pour Çilabhadra « Votre disciple est un homme vulgaire qui s'est laisse corrompre par les plaisirs du monde et ne sait plus quelle direction suivre dans la loi du Buddha Aujourd'hui apres avoir appris la renommée du religieux de la Chine, j'ai eté tout ravi de corps et d'âme, et il m'a semble que déjà je sentais poindre en moi

les germes de l'Intelligence (Bodhi) Deux fois vous avez refusé de l'envoyer ici Voulez-vous donc que tout mon peuple reste éternellement plonge dans les ténèbres de l'ignorance ? Est-ce là le rôle d'un religieux eminent qui doit perpétuer et agrandir l'héritage de la loi et sauver tous les êtres du naufrage ? Je brûle de le voir et de l'entendre, c'est pourquoi j'envoie avec respect un nouveau messenger, s'il ne vient point, votre disciple reconnaîtra enfin qu'il est voué pour jamais au vice et au malheur Dans ces derniers temps, le roi Çaçānka put encore abolir la Loi et détruire l'arbre de l'intelligence (Bodhidruma) Croyez-vous, Maître, que votre disciple n'ait pas la force d'en faire autant ? Je suis résolu à équiper une armée d'éléphants, et à entrer dans votre pays avec des troupes immenses qui réduiront en poudre votre couvent de Nālandā J'en prends à témoin le soleil qui m'éclaire, c'est à vous, Maître, de voir ce que vous avez à faire »

Çīlabhadra, ayant lu cette lettre, parla ainsi au Maître de la loi « Ce roi est animé de l'amour du bien Comme la loi du Buddha n'est pas très répandue dans son royaume, dès qu'il a été informé de votre réputation, il a montré pour vous une affection sans bornes, peut-être que dans votre existence passée vous avez été un de ses intimes amis Hâtez-vous de partir Vous avez quitté la famille (embrasse la vie religieuse) pour travailler au bonheur des créatures, en voici justement l'occasion Quand vous serez arrivé dans ce royaume, faites que le cœur du roi s'ouvre à la foi et le peuple suivra son exemple, mais, si vous repoussez sa demande, si vous ne vous rendez pas auprès de lui, peut-être que le démon (Māra) nous suscitera d'affreux malheurs Ne craignez pas la légère fatigue du voyage »

Le Maître de la loi prit congé du docteur (Çīlabhadra) et partit avec le messenger royal

À son arrivée, le roi fut ravi de le voir et vint au-devant de lui, à la tête de ses grands officiers Après l'avoir salué et comblé d'éloges, il l'invita à entrer dans son palais Chaque jour, il lui offrait un banquet aux sons des instruments de musique, il faisait répandre devant lui des fleurs et des parfums, le comblait de toutes sortes de dons et lui demandait la permission de pratiquer la loi du jeûne et les règles de la discipline Ce brillant accueil dura pendant un mois

Le roi Çīlādīva revenant de châtier le prince de Kong-yu-tho (Kongvōdha ?) apprit que le Maître de la loi se trouvait auprès du

roi Kumāra Il en fut surpris et s'écria « Anciennement, je l'ai plusieurs fois appelé sans qu'il soit venu, comment se fait-il qu'il se trouve là ? » Sur-le-champ, il envoya un messenger au roi Kumāra avec l'invitation pressante de lui envoyer de suite le religieux de la Chine

« J'aime mieux », dit celui-ci, « sacrifier ma tête que d'envoyer de suite le Maître de la loi »

Quand le messenger fut de retour et qu'il eut rapporté cette réponse, le roi Çilāditya fut transporté de colère « Le roi Kumāra », dit-il aux officiers qui l'entouraient, « vient de me manquer de respect Comment a-t-il osé, à cause d'un religieux, proférer des paroles aussi insolentes ? »

Il renvoya alors le messenger et lui fit dire d'un ton menaçant : « Puisque je puis prendre votre tête, qu'on la remette immédiatement à mon messenger pour qu'il me l'apporte »

Le roi Kumāra fut saisi d'effroi. Désolé de l'expression imprudente qui lui était échappée, il ordonna d'équiper vingt mille éléphants et trente mille bateaux, puis il partit avec le messenger et remonta le Gange pour se rendre en grande pompe au palais du roi Çilāditya. Quand il fut arrivé au royaume de Kajūgira, il alla d'abord rendre visite au roi. Lorsque le roi Kumāra fut sur le point de partir, il fit construire, au nord du Gange, un palais de voyage. Ce jour-là, il traversa le fleuve, se rendit au palais et y installa le Maître de la loi. Ensuite, avec ses grands officiers, il alla voir le roi Çilāditya sur la rive septentrionale du fleuve.

Le roi Çilāditya, le voyant venir, fut au comble de la joie et reconnut qu'il était rempli de respect et d'affection pour le Maître de la loi. Il ne songea plus à lui reprocher ses paroles précédentes, il se contenta de lui demander où était le religieux de la Chine.

« Il est dans mon palais de voyage », répondit le roi Kumāra « Pourquoi n'est-il pas venu ? »

« Votre Majesté », lui dit-il, « respecte les sages et chérit les hommes vertueux. Eût-il été convenable d'envoyer ici le Maître de la loi, pour rendre visite au roi ? »

« Vous avez bien fait », répondit Çilāditya, « vous pouvez vous retirer. Demain j'irai moi-même le voir »

Le roi Kumāra s'en retourna donc et alla trouver Hiouen Tsang « Maître », lui dit-il, « quoique le roi ait promis de venir demain, je crains qu'il n'arrive cette nuit même. Il faut que vous l'attendiez. S'il vient, il n'est pas convenable que vous bougiez »

« Sire », lui répondit Hiouen Tsang, « pour l'honneur de la gloire du Buddha, je suivrai votre avis »

A la première veille de la nuit, Çilāditya arriva en effet

Des messagers vinrent annoncer qu'au milieu du fleuve on apercevait des milliers de torches et qu'on entendait retentir les tambours « C'est le roi Çilāditya qui arrive », s'écria le roi Kumāra Sur-le-champ, il ordonna de prendre des flambeaux et alla au loin à sa rencontre avec ses grands officiers

Toutes les fois que le roi Çilāditya était en marche, il se faisait précéder de cent tambours de métal sur lesquels on frappait un coup à chaque pas On les appelait Tsie-pou-kou ou tambours pour régler la marche Le roi Çilāditya jouissait seul de ce privilège et ne permettait pas aux autres rois de l'imiter

Des qu'il fut arrivé, il salua jusqu'à terre le Maître de la loi et baisa ses pieds avec respect Puis il repandit des fleurs devant lui, et le contemplant dans une sorte d'extase, il le combla de louanges infinies « Maître », lui dit-il, « précédemment votre disciple vous avait adressé une invitation, pourquoi n'êtes-vous pas venu ? »

« Moi, Hiouen Tsang », répondit-il, « je voyage dans les contrées lointaines pour chercher la loi du Buddha, j'étudiais alors le traité *Yogācāryabhūmiśāstra* Au moment où votre ordre est arrivé, je n'avais pas fini d'entendre l'explication de ce traité Voilà pourquoi je n'ai pu venir immédiatement rendre ma visite à Votre Majesté »

« Maître », demanda encore le roi, « vous venez de la Chine Votre disciple a entendu dire que, dans ce royaume, on possédait des morceaux de musique et des airs qu'on chante avec accompagnement de danses, pour célébrer les victoires du prince de Thsin (1) J'ignore

(1) Il serait curieux de savoir quels étaient ces morceaux de musique qui célébraient les victoires du prince de Thsin et comment ils étaient arrivés dans l'Inde Hiouen Tsang apporte une question semblable que le roi Kumāra lui avait adressée à ce propos

(H T vol III, p 79) « Qu'il est beau », s'écria le roi Kumāra, « de rechercher la loi et d'aimer l'étude avec passion, de regarder son corps avec dédain et de voyager, en bravant les plus grands périls, dans les pays étrangers Voilà l'heureuse influence des instructions du roi, voilà pourquoi les mœurs du royaume respirent l'estime de l'étude Maintenant, dans les royaumes de l'Inde, il y a beaucoup de personnes qui chantent des morceaux de musique, destinés à célébrer les victoires du prince de Thsin, du royaume de la Chine C'est ce que j'ai appris depuis longtemps Serait ce le pays natal de l'homme

quel est l'homme qu'on appelle le prince de Thsin, et quels sont ses exploits et ses vertus pour qu'on chante ainsi ses louanges »

« Sire », répondit le Maître de la loi, « dans mon pays natal, lorsqu'on voit un homme qui aime les sages et peut délivrer le peuple des attaques des méchants, réprimer la violence et la cruauté, protéger les cent familles, et leur procurer le bonheur, on le célèbre par des chants qui servent à embellir la musique du temple des ancêtres, et pénètrent jusque dans les villages les plus reculés. Le nom du prince de Thsin désigne l'empereur actuel de la Chine, qui avait reçu ce titre avant de monter sur le trône. A cette époque, le ciel et la terre étaient dans une grande agitation, le peuple n'avait plus de maître, les champs étaient encombrés de cadavres, les rivières et les canaux roulaient des flots de sang, pendant la nuit, des étoiles étranges répandaient de sinistres lueurs, pendant le jour, on voyait se condenser des vapeurs meurtrières, les rives des trois fleuves étaient désolées par la voracité des sangliers, et les quatre mers étaient infestées par des serpents venimeux. Le prince, en qualité de fils de l'empereur, obéit aux ordres du ciel. Rempli d'une noble ardeur, il déploya ses troupes formidables, et, maniant tour à tour la hache et la lance, il délivra les districts agités et rendit la paix au monde (1). Il fit briller de nouveau les trois clartés (2), et l'univers fut inondé de ses bienfaits. Voilà pourquoi on le célèbre par des chants »

d'une grande vertu ? (C'est-à-dire de vous) « Oui, sire », répondit-il, « ces chants célèbrent, en effet, les vertus de mon souverain »

« Je ne pensais pas », reprit Kumāra, « que l'homme d'une grande vertu fût originaire de ce royaume. J'ai constamment désiré connaître les heureux effets de ses lois, il y a bien longtemps que mes regards se sont tournés vers l'Orient (vers la Chine). Mais les montagnes et les rivières m'ont empêché d'y aller moi-même »

« Notre auguste souverain », répondit-il, « a porté au loin ses vertus saintes, et l'influence de son humanité s'est répandue à de grandes distances. Il y a un grand nombre de peuples étrangers qui ont salué la porte du palais et se sont déclarés ses sujets »

« Puisqu'il couvre ainsi les hommes de sa protection », reprit le roi Kumāra, « mon vœu le plus ardent est d'aller à sa cour lui offrir mon tribut »

(1) C'est-à-dire « à toutes les parties de l'empire » (Juhen)

(2) C'est-à-dire, « le soleil, la lune, et les étoiles, un instant voilés et obscurs » (Juhen).

et mettre à nu les idées étroites et mesquines du petit Véhicule, elle se sentit ravie de joie et lui adressa des louanges infinies

« Maître », lui dit encore le roi, « votre Traité est d'une beauté admirable, moi, votre disciple, ainsi que tous ces Maîtres qui vous entourent, nous l'approuvons avec foi et soumission mais je crains que les hérétiques du petit Véhicule, qui appartiennent aux autres royaumes, ne persistent encore dans leur stupide aveuglement Je veux, dans la ville de Kānyakubja, convoquer en votre honneur une grande assemblée J'y appellerai les grāmanas, les brahmanes, les sectaires hérétiques (Pāsandas), etc., des cinq Indes, afin que vous puissiez leur montrer la profondeur et la beauté du grand Véhicule, confondre à jamais leurs calomnies, faire briller au grand jour la splendeur de votre vertu, et briser avec éclat leur orgueil effréné »

Ce jour même, le roi envoya des messagers dans les différents royaumes pour ordonner à tous les religieux, versés dans l'explication des livres, de se réunir à Kānyakubja, et d'assister aux conférences du Maître de la loi du royaume de Chine

Au commencement de l'hiver, le Maître de la loi, en compagnie du roi, remonta le Gange et arriva, dans le dernier mois de l'année, au lieu de l'assemblée On y vit assembles dix-huit rois de l'Inde Centrale, trois mille religieux versés dans le grand et le petit Véhicule, deux mille brahmanes et hérétiques nus (Nirgranthas), et environ mille religieux du couvent de Nālandā Tous ces sages, aussi renommés par leur vaste savoir que par la richesse et la facilité de l'élocution, s'étaient rendus avec empressement au lieu de l'assemblée pour entendre les vrais accents de la loi Ils étaient tous accompagnés d'une suite nombreuse Les uns étaient montés sur des éléphants, les autres étaient portés en palanquin, et chaque groupe était entouré de bannières et d'étendards La foule grossissait par degrés, comme les nuages qui s'amoncellent et se déroulent dans les airs, et remplissait un espace de plusieurs dizaines de li (de plusieurs lieues) Nulle comparaison, si exagérée qu'elle fût, ne saurait donner une idée de leur multitude immense

Le roi avait ordonné d'avance de construire, sur la place de l'assemblée, deux vastes bâtiments couverts de chaume, pour y placer la statue de Buddha, et y recevoir la multitude des religieux

Lorsqu'on fut arrivé, ces deux palais se trouvèrent achevés en même temps Ils étaient à la fois vastes et élevés, et pouvaient

contenir chacun mille personnes. Le roi avait fait établir sa tente de voyage à cinq li à l'ouest du lieu de l'assemblée. Ce jour-là il y fit fondre en or une statue du Buddha, et, par ses ordres, on équipa un grand éléphant surmonté d'un dais précieux où l'on plaça la statue. Le roi Ālāditya, tenant un chasse-mouches blanc, marchait à droite, sous le costume d'Indra, le roi Kumāra, portant un parasol d'étoffe précieuse, marchait à gauche, sous le costume de Brahma. Tous deux portaient des tiaras divines d'où descendaient des guirlandes de fleurs et des rubans chargés de pierres précieuses. On avait équipé en outre deux grands éléphants, qui suivaient le Buddha, chargés de corbeilles de fleurs rares, qu'on repandait à chaque pas.

Le Maître de la loi et les officiers du palais reçurent l'invitation de monter chacun sur un grand éléphant et de se tenir en rangs derrière le roi, puis trois cents grands éléphants furent donnés aux rois, aux ministres, et aux religieux célèbres des autres royaumes qui, rangés sur les deux côtés de la route, devaient marcher en chantant des louanges. Ces préparatifs commencèrent dès l'aube du jour. Le roi, en personne, conduisit le cortège depuis sa tente de voyage jusqu'au lieu de l'assemblée.

Lorsqu'on fut arrivé à la porte de l'enceinte, il ordonna à tout le monde de mettre pied à terre, de porter la statue du Buddha dans le palais qui lui était destiné, et de la placer sur un trône précieux.

Le roi lui offrit ses hommages en compagnie de Hiouen Tsang, puis il ordonna aux dix-huit rois de faire entrer les religieux les plus illustres et les plus savants, au nombre de mille, les brahmanes et les docteurs hérétiques, renommés par leurs actes, au nombre de cinq cents, les ministres et grands officiers des différents royaumes, au nombre de deux cents.

Quant aux religieux et aux séculiers, qui n'avaient pu être admis dans l'intérieur, il leur ordonna de se ranger, en troupes séparées, hors de la porte de l'enceinte. Le roi ordonna ensuite de servir à manger à tout le monde, au dedans comme au dehors, et donna de riches présents à Hiouen Tsang et aux religieux, savoir un bassin d'or pour le service du Buddha, une tasse d'or, sept pots à eau en or, un bâton de religieux en or, trois mille monnaies d'or et trois mille vêtements de coton de qualité supérieure. Tous ces dons étaient proportionnés au mérite de chacun.

Après cette distribution le roi fit dresser à part un siège orné de

choses les plus précieuses, et pria le Maître de la loi de s'y asseoir pour présider la conférence solennelle, faire l'éloge du grand Vehicule, et exposer le sujet de la discussion

Houen Tsang ordonna alors au Maître de la loi Ming-hien (Vidyābhadrā ?), religieux du couvent de Nālandā, d'aller faire connaître ses prolegomenes a la multitude, de plus, il en fit écrire à part une copie qu'on suspendit en dehors de la porte de l'enceinte afin de les offrir à l'examen de tous les assistants Il ajouta au bas « Si quelqu'un trouve ici un seul mot errone et se montre capable de le réfuter, je lui donnerai ma tête à couper pour lui prouver ma reconnaissance »

Cet écrit demeura suspendu jusqu'au soir sans que personne osât prendre la parole

Le roi Ālāditya en fut transporté de joie il leva la séance et s'en retourna dans son palais Les dix-huit rois et les religieux se retirèrent chacun dans sa demeure

Le Maître de la loi et le roi Kumāra s'en retournerent aussi dans leur palais particulier

Ils revinrent le lendemain matin, allèrent au-devant de la statue, la conduisirent en pompe, et reunirent l'assemblée comme la première fois Au bout de cinq jours, les hérétiques du petit Vehicule, voyant qu'il avait renversé les principes de leur doctrine, en conçurent une haine profonde, et formèrent un complot contre sa vie

Le roi, en ayant été informé, fit publier le décret suivant « Les partisans de l'erreur obscurcissent la vérité, cela s'est vu depuis longtemps Ils calomnient la sainte doctrine et séduisent indignement le peuple S'il n'y avait pas de sages d'un mérite supérieur, comment pourrait-on découvrir leur mensonge ? Le Maître de la loi de la Chine, qui est doué d'une rare intelligence, et dont la conduite commande l'estime et le respect, voyage dans ce royaume pour déraciner les erreurs, mettre en lumière la sublime Loi, et sauver les aveugles mortels des ténèbres qui les enveloppent Cependant, les partisans des erreurs les plus extravagantes, au lieu de rougir de honte, osent former des complots odieux et menacer sa vie Tolérer une telle conduite, ce serait promettre l'impunité aux plus horribles attentats Si, dans la multitude, il se rencontre un seul homme qui attaque ou blesse le Maître de la loi, je lui trancherai la tête, et je ferai couper la langue à quiconque se rendra coupable envers lui, de calomnie

des parfums, répandirent des fleurs et s'éloignèrent après l'avoir comble de témoignages de respect

Par suite de cet événement, la renommée de ses talents et de ses vertus ne fit que se répandre davantage. A l'ouest de la tente de voyage du roi Çilāditya, il y avait un couvent qui était entretenu aux frais de ce prince. On y voyait une dent du Buddha. Dans ces derniers temps, le roi Çilāditya, ayant appris qu'il y avait une dent du Buddha dans le Kasmīr, vint lui-même jusqu'à la frontière, et demanda la permission de la voir et de l'adorer, mais les habitants, poussés par un sentiment d'avarice, restèrent sourds à sa prière, ils tirèrent la dent de la cassette et la cachèrent dans un autre endroit. Cependant le roi, redoutant la puissance de Çilāditya, fit pratiquer partout des fouilles et étant parvenu à retrouver cette relique, s'empressa d'aller la lui présenter. Celui-ci, en la voyant, donna les marques de la plus haute estime et du plus profond respect. Fier de la force de ses armes, il s'en empara sur-le-champ et l'emporta pour lui rendre ses hommages. C'était précisément la dent dont nous venons de parler.

Après que l'assemblée se fut séparée, le roi fit déposer, dans le couvent de Nālandā, la statue d'or du Buddha qu'il avait fait fondre, et une grande quantité de vêtements et de monnaies précieuses et en confia la garde aux religieux. Le Maître de la loi fit d'abord ses adieux aux religieux de Nālandā, emporta les livres et les statues qu'il avait recueillis et ferma ses conférences. Le dix-neuvième jour après, il prit congé du roi et voulut s'en retourner.

« Votre disciple », lui dit le roi, « a succédé au trône et a régné sur l'univers (l'Inde) pendant plus de trente ans. Constamment je m'inquiétais en voyant que je ne faisais point de progrès dans le bonheur et la vertu. Autrefois, désolé de l'impuissance de mes efforts pour le bien, j'amassai dans le royaume de Prayāga une immense quantité de richesses et de choses précieuses, et entre les deux fleuves, j'établis un lieu de Grande Assemblée. Tous les cinq ans, j'appelais des cinq Indes les grāmanas, les brahmanes, les indigents, les orphelins et les hommes sans famille, et pendant soixante-quinze jours, je faisais une grande distribution, dite la distribution pour la Délivrance (Moksa). Jusqu'à ce jour, j'ai déjà convoqué cinq assemblées de ce genre, maintenant, j'en veux convoquer une sixième. Pourquoi, vénérable Maître, ne pas rester quelque temps pour y assister et être témoin de la joie qu'elle fera naître ? »

« Sire », lui dit le Maître de la loi, « par tous ses actes, un Bodhisattva recherche à la fois le bonheur et l'Intelligence. Lorsqu'un sage a obtenu un fruit, il n'oublie jamais la racine d'où il est né. Puisque Votre Majesté n'épargne point ses richesses pour secourir les hommes, comment Hiouen Tsang pourrait-il refuser de rester quelque temps avec vous ? Je vous demande la permission de partir avec Votre Majesté »

Le roi fut ravi de cette réponse. Le vingt-et-unième jour, il se mit en route et le conduisit dans le royaume de Prayāga, et ils se rendirent ensemble au lieu de la grande distribution. Le fleuve Gange coulait au nord et la Yamunā au sud. Ces deux rivières, descendant ensemble du nord-ouest, coulaient à l'est et, arrivées à ce royaume, confondaient leurs eaux. À l'ouest du confluent des deux fleuves, il y avait une vaste plaine, égale et unie comme un miroir, qui avait quatorze à quinze li de tour. Depuis les temps anciens, tous les rois s'y rendaient annuellement pour distribuer des aumônes, cette circonstance l'avait fait nommer la Place des aumônes (Dānasthāna ?). La tradition rapporte qu'il est plus méritoire de donner en ce lieu une pièce de monnaie que cent mille ailleurs. De tout temps on l'a généralement tenu en grande estime.

Le roi ordonna d'établir, pour la distribution des aumônes, un espace carré garni de haies de roseaux, ayant mille pieds de chaque côté, et de construire au milieu plusieurs dizaines de salles recouvertes en chaume, pour y déposer une immense quantité de choses précieuses, savoir de l'or, de l'argent, des perles fines, du verre rouge et des pierres précieuses appelées Indianīla et Mahānīla, etc. Il fit construire, en outre, plusieurs centaines de longues maisons pour y déposer des vêtements de soie kauçeya et de coton, des monnaies d'or et d'argent, etc. En dehors de la haie, il fit construire à part un immense réfectoire. Devant les bâtiments qui renfermaient des richesses de tout genre, il fit élever une centaine de longues maisons, disposées en lignes droites comme les boutiques du marché de notre capitale. Chacune d'elles était assez longue pour que mille personnes pussent s'y tenir assises.

Quelque temps auparavant, le roi avait, par un décret, invité les grāmanas, les hérétiques (Pāśandas), les Nirgranthas, les pauvres, les orphelins, et les hommes seuls (sans famille), à se réunir sur la Place des aumônes (Dānasthāna), pour prendre part aux distributions.

Comme le Maître de la loi n'était pas encore revenu de l'assemblée de la ville de Kāṇyakubja, il partit immédiatement pour se rendre à la Place des aumônes. Les rois des dix-huit royaumes partirent aussi à la suite du roi Çilāditya.

Quand ils furent parvenus au lieu de l'assemblée, ils trouverent cinq cent mille religieux et séculiers qui y étaient déjà arrivés.

Le roi Çilāditya établit sa tente sur le rivage nord du Gange, le roi de l'Inde méridionale Dhruvabhata établit la sienne à l'ouest du confluent des deux fleuves. Le roi Kumāra fit placer sa tente au sud de la rivière Yamunā, à côté d'un bocage fleuri. Les hommes qui étaient venus pour recevoir des aumônes, établirent leurs tentes à l'ouest de celle du roi Dhruvabhata.

Le lendemain matin, les corps d'armée du roi Çilāditya et du roi Kumāra, montés sur des vaisseaux, et celui du roi Dhruvabhata, monté sur des éléphants, se disposèrent chacun dans un ordre imposant et se réunirent près de la Place de l'Assemblée. Les rois des dix-huit royaumes se joignirent à eux, et se rangèrent chacun (avec leurs troupes), aux endroits qui leur avaient été assignés.

Le premier jour, dans un des temples couverts en chaume, de la Place des aumônes, on installa la statue du Buddha, et l'on distribua des choses précieuses et des vêtements de la plus grande valeur, on servit des mets exquis et l'on repandit des fleurs aux sons d'une musique harmonieuse, et le soir chacun se retira dans sa tente.

Le second jour on plaça la statue du Dieu-Soleil (Āditya), et l'on distribua des choses précieuses et des vêtements, mais moitié moins que le premier jour.

Le troisième jour, on y plaça la statue du Dieu suprême (Īṣvara) et l'on fit les mêmes aumônes qu'à l'installation du Dieu-Soleil.

Le quatrième jour, on fit des aumônes à environ dix mille religieux qui étaient assis en rangs, et formaient ensemble cent lignes distinctes. Chacun d'eux reçut cent pièces d'or, un vêtement de coton, divers breuvages et aliments, ainsi que des parfums et des fleurs. Ces distributions terminées, ils se retirèrent.

La cinquième fois, on fit des distributions aux brahmanes, elles durèrent vingt jours.

La sixième fois, on fit des aumônes aux hérétiques, elles durèrent dix jours.

La septième fois, on fit des aumônes aux Nirgranthas des pays lointains, elles durèrent dix jours.

La huitième fois, on fit des aumônes aux pauvres, aux orphelins, aux hommes seuls, elles durèrent un mois. Quand ce terme fut arrivé, toutes les richesses accumulées pendant cinq ans dans le trésor royal se trouverent complètement épuisées. Il ne resta plus au roi que les éléphants, les chevaux et les armes de guerre, qui étaient nécessaires pour châtier les hommes qui suscitent des troubles et protéger son royaume. Pour ce qui regarde les autres objets précieux, les vêtements qu'il portait, ses colliers, ses pendants d'oreilles, ses bracelets, la guirlande de son diadème, les perles qui ornaient son cou et l'escarboucle qui brillait au milieu de sa crête de cheveux, il les donna tous en aumônes, sans en conserver la moindre chose.

Après avoir épuisé ainsi toutes ses richesses, il demanda à sa sœur un vêtement commun et usé, et après s'en être couvert, il adora les Buddhas des dix contrées, se livra avec exaltation aux transports de la joie, et, joignant les mains, il s'écria : « En amassant toutes ces richesses et ces choses précieuses, je craignais constamment de ne pouvoir les cacher dans un magasin solide et impénétrable. Maintenant que j'ai pu (par l'aumône) les déposer dans le champ du bonheur, je les regarde comme conservées à jamais. Je desire, dans toutes mes existences futures, amasser ainsi d'immenses richesses pour faire l'aumône aux hommes, et obtenir les dix facultés divines dans toute leur plénitude ».

Après la clôture définitive des deux magnifiques assemblées (1), les dix-huit rois recueillirent de nouveau des choses précieuses et de grandes sommes d'argent parmi les peuples de leurs États, racheterent le riche collier, l'escarboucle de la couronne, les vêtements royaux, etc., que le roi Çilāditya avait donnés en aumônes, les rapportèrent et les lui offrirent. Mais au bout de quelques jours, les vêtements du roi et les bijoux de la plus haute valeur furent encore employés en aumônes comme la première fois.

Le Maître de la loi prit congé du roi et lui témoigna le desir de s'en retourner.

« Moi, votre humble disciple », lui dit le roi, « je voulais, avec vous, développer et répandre au loin la Loi que nous a léguée le

(1) La première où l'on convoqua les plus célèbres docteurs de l'Inde pour discuter avec Hiouen-Tsang, la seconde, décrite ci-dessus, où l'on fit une immense distribution d'aumônes.

Buddha Pourquoi mon vénérable Maître s'en retourne-t-il subitement ? » Hiouen Tsang s'arrêta donc encore pendant une dizaine de jours

De son côté, le roi Kumāra lui donna pareillement des témoignages de dévouement et d'affection « Maître », lui dit-il, « si vous pouvez rester auprès de votre disciple pour recevoir ses hommages, je regarderai comme un devoir de vous construire cent couvents »

Le Maître de la loi, voyant que les deux rois persistaient à le retenir, finit par leur adresser des paroles où perçait l'amertume de son cœur « La Chine », leur dit-il, « est séparée d'ici par un intervalle immense, et ce n'est que bien tard qu'elle a entendu parler de la loi du Buddha Quoiqu'elle en ait une connaissance sommaire, elle n'en peut embrasser l'ensemble C'est pour cela que je suis venu m'en instruire dans les contrées étrangères Si je desirais aujourd'hui m'en retourner, c'est que les sages de ma patrie soupirent après moi et m'appellent de tous leurs vœux Aussi ne puis-je m'arrêter un instant de plus et mettre en oubli ces paroles des livres sacrés « Quiconque aura cache la Loi aux hommes sera frappé de cécité dans toutes ses existences » Si donc vous retenez davantage Hiouen Tsang, vous serez cause que des peuples innombrables seront privées du bonheur de connaître la Loi, ne craignez-vous pas d'être frappés aussi de cécité ? »

« Maître », s'écria le roi, « votre disciple estime et chérit votre haute vertu, et son vœu le plus ardent est de la contempler et de vous servir pour toujours Si j'empêchais le bonheur d'une multitude d'hommes, j'avoue que mon cœur serait en proie à la crainte Je vous laisse libre de partir ou de rester, mais si vous me quittez, j'ignore par quelle route vous vous proposez d'effectuer votre retour Si vous prenez la voie de la mer du sud, je veux vous faire accompagner par des envoyés officiels »

« Sire », répondit le Maître de la loi, « lorsque je venais de quitter la Chine, j'arrivai, sur les frontières de l'ouest, dans un royaume nommé Kao-tch'ang, dont le roi, rempli de lumières, était passionné pour la loi Quand il eut vu que Hiouen Tsang venait ici pour s'instruire dans la vraie doctrine, il en éprouva une profonde joie, lui fournit en abondance tout ce qui lui était nécessaire, et exprima le vœu qu'à son retour le Maître de la loi passât par son royaume et vînt lui rendre visite c'est un devoir auquel mon cœur ne peut se refuser Aujourd'hui donc je pars par la route du nord »

« Maître », lui demanda le roi, « faites-moi connaître la quantité de provisions qui vous est nécessaire »

« Je n'ai besoin de rien », lui dit le Maître de la loi

« Je ne puis souffrir », reprit le roi, « que vous partiez ainsi »

En disant ces mots, il ordonna de lui remettre des pièces de monnaie d'or, des vêtements, etc. Le roi Kumāra lui donna aussi une multitude de choses précieuses, mais le Maître de la loi ne voulut rien recevoir d'eux à l'exception d'un vêtement de duvet fin nommé Ho-la-li, (Hālālī ?) provenant du roi Kumāra, et qui était destiné à le protéger, en voyage, contre l'humidité et la pluie

Là-dessus il prit congé et partit

Les deux rois avec une suite nombreuse, l'accompagnèrent à une distance de plusieurs dizaines de li, au moment de se dire un dernier adieu, chacun d'eux versa des larmes et poussa de longs soupis

Le Maître de la loi confia les livres et les statues à un roi de l'Inde du nord nommé Ou-ti-to (Udita ?) qui devait les faire transporter à petites journées sur le dos des chevaux et sur les chars de l'armée. Ensuite, le roi Çīlāditya confia au roi Ou-ti-to un grand éléphant, ainsi que trois mille pièces d'or et dix mille pièces d'argent pour subvenir aux frais de voyage du Maître de la loi

Trois jours après le départ de Hiouen Tsang, les rois Çīlāditya, Kumāra, Dhruvabhata, etc., prirent plusieurs centaines de cavaliers et partirent une seconde fois pour le reconduire et lui faire leurs adieux. Telles furent les marques de dévouement et d'affection dont le combla Çīlāditya. Ce n'est pas tout : il envoya, en outre, quatre Ta-Kouan (conducteurs officiels) qu'on appelait Mo ho-ta-lo (Mahātāras ?) (1). Il écrivit des lettres sur des pièces de coton blanc, et, les ayant cachetées avec de la cire rouge, il ordonna aux Ta-Kouan de conduire le Maître de la loi, et de présenter ces lettres dans tous les royaumes où il passerait, afin que chaque prince lui fournît successivement des chais pour le conduire jusqu'aux frontières de la Chine.

(1) Les syllabes Mo ho-ta-lo ou Julien a vu le mot « Mahātāra », étaient-ils employées par Hiouen Tsang pour transcrire le mot sanskrit mahattara, qu'on trouve dans le *Kathā-sāra-sāgarā* pour désigner un chambellan ?

APPENDICE III.

LES VERS DE HARṢA.

I LE SUPRABHĀTASTOTRA

M Bendall, dans le Catalogue des MSS Sanskrits Bouddhistes à Cambridge, p 138 (MS Add 1614 Collection de Stotras), décrit un hymne attribué à Harsa deva-bhūpati Ayant pu examiner ce manuscrit, grâce à la bienveillance du bibliothécaire de la bibliothèque de l'Université de Cambridge, j'ai pu l'identifier avec le *Suprabhā-tastotra* de Harsa déjà connu

Ce poème se trouve avec d'autres stotras dans un manuscrit népalais de B H Hodgson maintenant à l'India Office Library (I O 2921) Un autre manuscrit se trouve dans la collection de la Société Asiatique du Bengale Un troisième est à la Bibliothèque Nationale à Paris Minayeff, avec l'aide de ces manuscrits et de trois autres qui lui étaient accessibles (1), en a publié dans le Journal de la Société Russe d'Archéologie le texte avec traduction russe (2) M Thomas, le bibliothécaire de l'India Office Library, en a publié le texte dans le Journal de la Société Asiatique Anglaise (3) vis-à-vis d'une version tibétaine qui se trouve dans le premier volume du Tanjur (Bstod, foll 262-4) Ici, comme dans les manuscrits de Minayeff, l'ouvrage est attribué au roi Ārī Harsadeva, et dans le dernier vers de l'ouvrage, on peut lire en effet le mot *harṣa* en confirmation du tibétain Ce stotra est un hymne matinal adressé au Buddha, dont la foi demeure dans une aurore éternelle, tandis que les autres, divinités et sages, y compris le soleil, se tiennent endormis et engourdis dans la

(1) Un manuscrit avait une version Newari

(2) Zapiski N S tome II, fasc III, pp 236-237, Prières Bouddhiques

(3) J R A S 1903, p 704, un autre MS semble se trouver à Tübingen, d'après le Cat des MSS Sanskrits, p 78 (MS n° 182 F) Je n'ai pas eu occasion de le voir.

paresse Dans le manuscrit de l'India Office, le texte est suivi d'une version nepalaise Le metre « *Mālīnī* » est employé dans d'autres vers adressés à l'aurore Je publie le texte de M Thomas avec quelques corrections d'après le MS de Cambridge, en notant par C les variantes du manuscrit de Cambridge (p 175)

Salut au Buddha, salut à la Loi, salut à l'Assemblée !

1 Celui qui est loué par la multitude des dieux, par les Siddhas, par les Gandharvas, par les Yakas, au ciel et sur la terre, par les ascètes principaux, avec des louanges nombreuses et variées, moi aussi je le salue, m'attribuant ce pouvoir, lui le noble, l'illuminé Les abeilles ne vont-elles pas au ciel traversé par Garuda ?

2 Celui, en qui le penchant pour le mal est annihilé et toute faute a disparu, qui est de la couleur de l'or fondu, qui a des yeux longs comme le lotus épanoui, qui a des robes resplendissantes, qui a l'éclat d'une sphère brillante, pour toi, qui as les dix pouvoirs, que toujours le bonjour soit bon !

3 Celui qui est le vainqueur des pouvoirs de l'amour (de Māra), le destructeur des voies du mal, le faiseur du bien dans les trois mondes, qui dégage les entrelacements des lianes — qui sont les femmes, — qui donne les fruits de la beatitude, produits de la tranquillité, qui fend la montagne d'ignorance, pour toi, qui as les dix pouvoirs, que toujours le bonjour soit bon !

4 Le premier en fait de naissance parmi les démons, les dieux, les hommes, le chef des dieux, seigneur de tous les mondes, la seule voix dans la création du monde, le créateur des hommes, né d'un lotus, Svayambhū, dort, pour toi, qui as les dix pouvoirs, que toujours le bonjour soit bon !

5 Debout sur la pente des montagnes orientales, rouge comme un fragment de corail, frappant les masses des ténèbres, l'œil unique des hommes, le Soleil inquiet lui-même dort, pour toi, qui as les dix pouvoirs, que toujours le bonjour soit bon !

6 Jaune comme une dent d'éléphant, ornement sur le front de la nuit, tiare sur la tête du monde entier, ayant les passions de l'amour non assouvi, la Lune, aux froids rayons, elle-même dort, pour toi, qui as les dix pouvoirs, que toujours le bonjour soit bon !

7. Ayant de quadruples bras et seize quarts de visages, connaissant la règle de l'injonction de la prière, recitateur du Sāmaveda, né du lotus pur, Brahma lui-même dort, pour toi, qui as les dix pouvoirs, que toujours le bonjour soit bon !

8 Bleu comme le pétale du lotus, ayant de longs yeux de lotus, destructeur du pouvoir des ennemis des dieux, omnipotent, ayant toutes les formes, Hari, non délivré de la matrice, lui-même dort ; pour toi, qui as les dix pouvoirs, que toujours le bonjour soit bon !

9 Debout sur le sommet de l'Himālaya, ayant des serpents en guise de corde sacrée, habile à allumer les trois villes (des démons), au manteau en peau de tigre, en compagnie de la fille du chef des montagnes, le Maître du trident lui-même dort , pour toi, qui as les dix pouvoirs, que toujours le bonjour soit bon !

10 Tenant à la main une hache flamboyante, l'ennemi invincible des Dānavas, le seigneur des dieux (Indra) lui-même, son intelligence hébété par un entretien galant avec Çacī, dort jour et nuit, plongé dans la fange de l'amour , pour toi, qui as les dix pouvoirs, que toujours le bonjour soit bon !

11 Comme le lotus sous la froide lune, les yeux rougis par des potions de vin, aux bras forts et rudes, le laboureur, une Çakti à la main, Bala, ici est couché embrassant le cou de Revatī , pour toi, qui as les dix pouvoirs, que toujours le bonjour soit bon !

12 Celui qui a une seule dent dans son visage d'elephant, qui enlève tous les obstacles, dont les gouttes d'ichor tombent incessamment, dont les joues sont parsemées d'essaims d'abeilles, Ganapati lui-même, ami des potions de liqueurs, dort , pour toi, qui as les dix pouvoirs, que toujours le bonjour soit bon !

13 Celui qui a une Çakti bleue comme la fleur atasi au bout des doigts, beau comme le jeune lotus, ayant six visages, qui fendit la montagne Krauñca, fils de celui qui a trois yeux, Kumāra, lui même dort , pour toi, qui as les dix pouvoirs, que toujours le bonjour soit bon !

14 Ayant des masses tannés de cheveux nattes, les yeux d'un rouge de cuivre comme le sang, Paçupati dont la rage est bouillante et la fureur extrême, le corps tourmente des fleches de l'amour, le dieu du feu, lui-même dort , pour toi, qui as les dix pouvoirs, que toujours le bonjour soit bon !

15 Yama, Varuna, Kuvera, les Yaksas, les Daityas, les Nāgas, sur la terre, au ciel, dans l'air, et les autres Lokapālas, contemplés par les regards obliques amoureux des nymphes, eux mêmes dorment , pour toi, qui as les dix pouvoirs, que toujours le bonjour soit bon !

16 Ici les grands Rṣis, Vatsa, Bhrgu, Angiras, Kratu, Pulaha,

Vasistha, Vyāsa, Vālmīki, Gaṅga, infatués par les entretiens galants avec les nymphes d'autrui eux mêmes dorment , pour toi, qui as les dix pouvoirs, que toujours le bonjour soit bon !

17 Plongés dans l'océan de la vie, leurs membres couverts par les mailles de l'illusion, Maṇu, Kapila, Kanāda, en confusion, leur intelligence hébétée, stupides, privés des fruits de la béatitude, produits de la tranquillité, eux mêmes dorment , pour toi, qui as les dix pouvoirs, que toujours le bonjour soit bon !

18 Sans nourriture, sans vêtements, en état de conception, difformes, pareils à des revenants en tourment, leurs corps bien torturés par des coups de toute sorte, empêchés d'arriver aux deux états (le ciel et la terre) nus, ils dorment , pour toi, qui as les dix pouvoirs, que toujours bonjour soit bon !

19 Journallement je salue le Buddha qui a un bonjour, qui a une bonne étoile, qui est salué avec béatitude, je salue la Loi, je salue l'Assemblée

20 Bonjour à toi, le seul dont les vœux sont ouverts par la connaissance Le Soleil a disparu [c'est-à-dire le Buddha est mort] éternellement pour ceux qui sont aveugles par les ténèbres de l'ignorance

21 Le jour revient , le soleil revient , la lune revient , la nuit revient , ils reviennent tous, la mort, l'âge, la naissance, ô saint, mais les sots ne comprennent point la transmigration

22 Pendant que le Temps dort dans les ténèbres de la nuit du sommeil de l'ignorance, sur le large lit du désir, sur le sommeiller de l'objet des sens, sur lequel les fruits des bonnes et mauvaises actions s'éparpillent, salut à lui qui veille pour l'éternité !

23 Aux gués, des centaines de têtes de bétail boivent de l'eau et se rassassient, mais l'eau n'est jamais épuisée , de même quand le saint est loué par des centaines de poètes, la liste de ses vertus n'est point épuisée en lui qui en est l'océan

24 En louant le Maître du monde, le prince des grands saints, l'arbre de la justice de la bonne Loi, la Loi sans les couples (le plaisir et la douleur), le destructeur des ténèbres de la passion et du péché, dont le corps est libre de passions, qui est libre du désir, quelle sainteté devrais-je obtenir ! Par cette sainteté même, que le monde entier, rejoui par les louanges du matin, trouve la foi suprême en lui qui a les dix pouvoirs !

FIN DU *Suprabhātastotra* ADRESSÉ À BUDDHA LE MAÎTRE
ET COMPOSE PAR LE ROI HARṢADEVA.

Om namo buddhāya, namo dharmāya, namah samghāya
Stutam api surasamghaiḥ siddhagandhaiḥ vṛkṣai-
r divi bhuvī suvicitrāḥ stotravāgbhir yyatīṇaḥ |
aham api kiṭāçaktir naumi sambuddham āryyam
nabhasi garudayāte kim na yānti dvirephāḥ || 1 ||
ksapitaduritatapaksah ksīnanihṣesadosah
dravītakanakavarūnah phullapadmāyatāksah |
suruciraparīvesah suprabhāmandalaçrī-
r daṣabala tava nityam suprabhātam prabhātam || 2 ||
madanabalaviṇetuh kāpathocchedakaittu-
s tribhuvanahitakarttuh strīlatājālaharttuh |
çamasukhaphaladātur bhettur ajñānaçailam
daṣabala tava nityam suprabhātam prabhātam || 3 ||
asurasuranārāṇām yo'grajanmāgradaivaḥ
sakalabhuvananātho lokasīstyekaṣabdah |
svapīti manuḥjadhātā padmayonīḥ svayambhū-
r daṣabala tava nityam suprabhātam prabhātam || 4 ||
udayaçirītatastho vidrumacchedatāmīa-
s tīrāṇīkarahantā caksuḥ ekam prajāṇām |
ravir api parīlolaḥ sarvavathā so 'pi supto
daṣabala tava nityam suprabhātam prabhātam || 5 ||
divīradadaçanapāṇduḥ çītaracmīḥ çaçāmka-
s tīlaka iva rajanyāḥ sarvavacūdāmanir yyaḥ |
avīgatamadarāgaḥ sarvavathā so 'pi supto
daṣabala tava nityam suprabhātam prabhātam || 6 ||
pravarabhūjacatuskah sodaçārdhārdhāvaktro
japanyamavidhījñah sāmavedapravaktā |
amalakamalayonīḥ so 'pi brahmā prasupto
daṣabala tava nityam suprabhātam prabhātam || 7 ||
kuvalayaḍalanīlah pundarīkāyatāksah
surāṇīpubalahantā viçvakrd viçvarūpī |
harir api cirasupto garbhavāsan amukto
daṣabala tava nityam suprabhātam prabhātam || 8 ||

himagiriçikharasthah sarppayajñopavīta-
 s tripuradahanadakso vyāghracarmmottariyah |
 saha gīrivaraputryā so 'pi suptas triçulī
 daçabala tava nityam suprabhātam prabhātam || 9 ||
 jvalitakuliçapānir durjjayo dānavārīh
 surapatir api çacyā vibhrame mūdhacetāh |
 anīci niçi ca suptah kāmāpamke nimagno
 daçabala tava nityam suprabhātam prabhātam || 10 ||
 himaçaçikumudābho madyapānārūnākso
 drdhakathinabhujāngo langalī çaktihastah |
 bala iha çayito 'sau revatīkanthalagno
 daçabala tava nityam suprabhātam prabhātam || 11 ||
 gajamukhadāçanaikah sarvvato viḡhnahantā
 viḡalitamadadhūrah satpadākī nagandah |
 ganapatir api supto vārunīpānamaitro
 daçabala tava nityam suprabhātam prabhātam || 12 ||
 atasīkusumanīlā yasya çaktih karāgre
 navakamalavapusmān sanmukhah kraumcahantā |
 trinayanatanayo 'sau nityasuptah kumāro
 daçabala tava nityam suprabhātam prabhātam || 13 ||
 kapilajatakalāpo raktatāmrārūnāksah
 paçupatir atikāle dagdhakopātīdaksah |
 smaraçaradahītāngah so 'pi supto hutāço
 daçabala tava nityam suprabhātam prabhātam || 14 ||
 yamavarunakuverā yaksadaityoragendrā
 divi bhuvi gagane vā lokapālās tathānye |
 yuvatimadakatāksair vīksitās te 'pi suptā
 daçabala tava nityam suprabhātam prabhātam || 15 ||
 īsaya iha mahānto vatsabhrgvamgīrādyāh
 kratupulahaavasīsthā vyāsavālmīkīgarggāh |
 parayuvatīvilāsanī mohitās te 'pi suptā
 daçabala tava nityam suprabhātam prabhātam || 16 ||
 bhavajalanīdhīmagnā mohajālāvrtāmgā
 manukapīlakanādā bhrāmītā mūdhacittāh |
 çamasukhaphalahīnā bālīçās te 'pi suptā
 daçabala tava nityam suprabhātam prabhātam || 17 ||
 açanavasanahīnā bhāvvyamānā virūpā
 alam akhilaviḡhātāh pretavad dagdhadehāh |

ubhayagativihīnā nityasuptāḥ ca nagnā
daṣabala tava nityam suprabhātamprabhātam || 18 ||
suprabhātam sunaksatram cīeyahpīatyabhīnanditam |
buddham dharmam ca saṅgham ca pranamāmi dīne dīne || 19 ||
suprabhātam tavaikasya jñānonmīlitacaksusah |
ajñānatimīrāndhānām nityam astamito ravih || 20 ||
punah pīabhātam punar utthito ravih
punah ṣaṣāmkah punar eva ṣarvvarī |
mītyur jarā janma tathaiṣa he mune
gatāgatim mūdhajano na budhyatī || 21 ||
ajñānanidrārajanītamasi prasupto
trsnāviṣāḥṣaṣayane vīsayopadhāne |
kāle ṣubhāṣubhaphalam parīkīryyamāne
jāgarttī yah satatam eva namo 'stu tasmai || 22 ||
tīrthesu gokulaṣatāni pībanti toyam
tīptim vrajanti na ca tatksayam abhyupaitī |
evam muneḥ kavīṣatāir apī samstutasya
na ksīyate gunanīdhīr guṇasāgarasya || 23 ||
stutvā lokagurum mahāmuniṣaram saddharṇmapuṇyadrūmam
nīrdvandvam hatarāgadosatimīram cāntendriyam nīhsprham |
yatpuṇyam samupārjītam khalu mayā tenaiṣa loka 'khalah
pratyūsestutīharsito daṣabale ṣraddhām parām vīdatām || 24 ||

Itī ṣrī buddhabhattārakasya Harsadevabhūpativīracītam suprabhā-
[tastotram samāptam.]

VARIANTES.

Les italiques reproduisent les variantes propres au MS de Cambridge

Il manque à Thomas « *namo dhaṁ māya, namo saṁghāya* »

- 4 b Thomas bhuvanadhātau
- 4 c C *ambuyomh*
- 5 b C kīranabantā Thomas °kulani
- 5. c Thomas madalolah
- 6 b C °cūḍāmanīyah
- 7 b C *sāmaredo*
- 8 a C *pundalīka*
- b C *suranipubhamahanto* Thomas °vara
- b C °krđviçvo
- 9 c C °cikkhaī ābhah
- 10 a Thomas dānavānām
- b C °cittah
- 12 a C sarvathā
- c C *vāṁunīpānamettio* Thomas °matto
- 13 a Thomas °nīlo
- c C *so'pi supṭah.*
- 14 a C *jvalitajatakalaṇā*
- c C *samarasadalitāṁgaḥ*
- 16 b C et Thomas °çisthā
- 17 b C °kanāḍya
- c Thomas °parihīnā
- 19 C transpose les vers 20 et 19
- 19 a C *sunakṣatīe, çīyā°*
- 21 a Thomas piabhāta
- d C *gatāgaṭī* Thomas budhyate
- 22 a Thomas °itvam asī prasuptā
- c C *parikīrttamāno*
- 23 b C *ksayamatyuparī*
- c C *lavīçatini pibanti te'sya* Thomas mune
- 24 a Thomas punyodgamam

Il manque à Thomas le colophon entier qui ne se retrouve que dans le tibétain

II L'ASTAMAHĀṢṚĪCAITYASAMSKRTASTOTRA

L'hymne aux huit grands Caityas vénérables (1) (en chinois *Pa-ta-ling-t'a-fan-tsan*, en sanscrit, *Aṣṭa-mahā-ṣṛī-caitya-saṃskṛta-stotra*) est attribué par la tradition chinoise au roi indien Kiai-jen « le soleil de la vertu », et Hiouen Tsang nous a appris à reconnaître sous cette traduction l'empereur Harsa Çilāditya. Le poème se compose de cinq stances, la première en *mandakī-āntā*, les quatre autres en *Śiagdhara*. Le moine Fa-hien a transcrit l'original sanscrit en caractères chinois.

Le titre du poème n'en indique pas exactement l'objet. L'auteur ne rend pas seulement hommage aux huit lieux sacrés, mais aussi à tous les Stūpas, à tous les Caityas, à tous les Dhātugarbas de la terre entière.

M. Lévi présente deux hypothèses auxquelles le petit poème de Harsa devrait sa singulière conservation dans le canon chinois. Ou bien Fa-hien (2), élève du monastère de Nālandā, en a rapporté les stances qu'il a transcrites, ou bien Hiouen Tsang les avait reçues de son hôte royal à titre de souvenir amical et pieux, consacrées par le nom vénéré du moine et du roi, elles ont été admises plus tard dans le canon.

« Les deux stotras du Népal et de la Chine ont un air de parenté qui frappe l'un et l'autre semblent être des litanies accommodées par un versificateur adroit, l'un et l'autre se réduisent presque entièrement à une savante énumération de noms, avec un refrain au bout des stances (3) ».

HYMNE AUX HUIT GRANDS TEMPLES SACRÉS

1

La Naissance du Buddha, l'Illumination, très excellente, sans égale, la Roue de la Loi, pleine de délices, le Temple primitif

(1) B N, 1071

(2) La transcription se place entre 982 et 1001, puisqu'elle est signée Fa-tien, nom que le moine changea en 982 en Fa-hien.

(3) Le tibétain dit que l'*Aṣṭamahā-ṣṛī-caityastotra* a été composé par le roi pour le salut de sa mère (ou bien des mātṛs ?).

adore des Trois Mondes, les grands pouvoirs magiques, l'endroit qui se trouve dans l'Himālaya, la descente sur la terre du roi des dieux, j'adore, la tête baissée, les lieux où les Buddhas sont arrivés au Nirvāṇa

2

Les Temples du Maître à Vaiṣṭī à la Roue de la Loi, sur la pente de la montagne Cūṣuma, sur la rive du Bhīṣmakāyodhi (?) à Cṛāvastī à la racine (de l'arbre) de l'illumination, à l'excellente Kuṣinagara, à Lumbinī à Kapilavastu, à Kauṣambī, à Smerikostha, à l'excellente ville de Mathura, dans le royaume de Nandagopa, ceux-là avec tous les autres Temples du (Maître qui a les) dix pouvoirs, je les adore de la tête

3

Les Reliquaires au Kasmīr, en Chine, à Khasatara, sur la Yamunā, au Marvīra, au Ceylan, au Līṭa, à l'Odia, au Sindhu, au Paundra, au Simurati, au Magadhi, au Mekhala, au Kosala, au Nepal, au Kīmarūpa, à l'excellente ville de Kalaṣi, aux royaumes de Kāncī et de Śaurīstra, ceux-là avec les autres Reliquaires du (Maître qui a les) dix pouvoirs, je les adore de la tête

4

Les Reliquaires au Mont Kailāsa, au Mont Hemakūṭa, à l'Himālaya, au Mont Mandara, au sommet du Mont Meru, à Pātāla, à Vajayanta, à la demeure de Dhanapati, aux mondes des Siddhas et des Gandharvas, dans l'œuf de Brahma, dans la terre de Viṣṇu, au territoire de Paṣupati, aux mondes de la Lune et du Soleil, ceux-là avec les autres Reliquaires du (Maître qui a les) dix pouvoirs, je les adore de la tête

5

Les huit Reliquaires du (Maître qui a les) dix pouvoirs, et les Temples appelés « Urnes », et les autres appelés « Charbons », luisants comme l'or et l'argent, splendides avec les bijoux des châsses, les Reliquaires placés dans le monde souterrain, sur la terre ou sur le sommet des montagnes partout, les images des Buddhas, plus d'une fois par jour, je les adore de la tête

Fin de l'adoration des huit grands Temples

AṢṬA-MAHĀ ÇEĪ-CAITYA-SAMSKṚTA-STOTRA

1

Jātım bodhım pravaram atulam
dharmacakram ca ramyam
caityam cādyam tribhuvanamahitam
çrīmahāprātihāryam |
sthānam cedam himagirinilayam
devadevāvātāram
vande 'ham pranamitacirasā
nirvātā yatra buddhāh ||

2

vaicālyām dharmacakre çiçumagiritate
bhīsmakāyoditīre
çrāvastyā bodhimūle kuçınagaravare
lumbinīkāpālāye |
kauçambyā smerakosthe mathuravarapure
nandagopasya rāstre
ye cānye çāstıcaityā daçabalabalinas
tān namasyāmi mūrdhnā ||

3

kaçmīre cīnadeçe khasatatayamune
marvare sūbhale vā
lātodre sindhupaundre samatatamagadhe
mekhale kosale vā |
nepāle kāmārūpe kalaçavarapure
kāñcisaurāstrarāstre
ye cānye dhātugarbhā daçabalabalinas
tān namasyāmi mūrdhnā ||

4

kailāse hemakūte himagirinilaye
mandare meruçiṅge

pātāle vajayante dhanapatīnilaye
 siddhagandharvaloke |
 brahmānde viṣṇubhūmau paçupatibhavane
 candrasūryādiloke
 ye cānye dhātugaḥ bhū daçabalabalīnas
 tām namasyāmi murdhā ||

5

ye cāṣṭau dhātugarbhā daçabalabalīnah
 kumbhasamjūṇa ca caityā
 angārākhyās tathānye himajatanibhāh
 stūparatnaprakāṣāḥ |
 pātāle ye ca bhūmyā guṇīkhaḥ agatāḥ
 sarvato dhātugarbhā
 buddhānām yāni bimbā pratidinam asakrt
 tāni murdhā namāmi ||
 Astamahācaityavandana samāpta

III FRAGMENTS

Le vers çārdūlavikrīḍita sur Rājyavardhana dans l'inscription de Madhuban est peut-être de la main même de Harṣa, mais on peut tout aussi bien l'attribuer au poète officiel qui d'ordinaire en faisait En voici la traduction

« En bataille il dompta Devagupta et tous les autres rois ensemble, comme des chevaux vicieux qu'on fait détourner à coups de fouet Ayant déraciné ses adversaires, ayant fait la conquête de la terre, s'étant bien conduit vers le peuple, il perdit la vie dans le quartier de l'ennemi, par sa confiance dans les promesses »,

Rājāno yudhi dusta-vājina iva çī-Devaguptādayaḥ
 kṛtvā yena kaçāprabhāra-vimukhāḥ saive samam samyatāḥ |
 utkbhāya dviṣato vijitya vasudhām kṛtvā prajānām piyam
 prānān ujjhitavān arāti-bhavane satyānuvrodhena jah ||

Un autre vers de la même inscription semble devoir son origine à Harṣa

« Ceux qui font profession (d'appartenir à) la noble ligne de notre famille et autres, doivent approuver cette donation De la

fortune, mobile comme l'éclair et bulle d'eau, les donations et la preservation de la renommee d'autrui sont le (vrai) fruit »,

Asmat-kulakkramam udānam udāharadbhir
anyaiḥ ca dānam idam abhyanumodanīyam |
lakṣmyās tadit-salīla-budbuda camcalāyā
dānam phalaṃ parayaḥparipālanam ca ||

Un vers de l'inscription semble porter encore un cachet authentique, puisqu'il contient l'assertion qu'il est de Harsa « Par les actions, les pensées et les paroles, on doit faire du bien aux vivants C'est là le chemin que Harsa a déclaré être le plus excellent pour gagner le mérite religieux »,

Karmanā manasā vācā karttavyam prāṇine hitam |
Harṣenaitat samākhyātam dharmmājjanam anuttamam ||

Le *Subhāṣitāvalī*, N° 233, ed Peterson, cite un vers de Harsa qui ne se retrouve dans aucun de ses trois drames Boehtlingk le donne dans ses *Indische Sprueche* (716)

Aṣaṭham alolam ajiḥmam tyāginam anurāginam viṣesajñam |
yadi nācṛayati naram Ṛṣiḥ Ṛṣiḥ eva hi vañchitā tatra ||

« Quand la fortune ne va pas trouver un homme à la fois vertueux, range, fiancé, non intéressé, dévoué et appreciant l'excellence, c'est que la fortune se trompe elle-même alors »

IV LA JĀTAKAMĀLĀ

A la suite des œuvres personnelles de Harsa, il y a place pour une courte mention de la *Jātakamālā*, dont la création, au témoignage d'I-tsing, serait due au zèle religieux non moins qu'aux goûts littéraires du roi bouddhiste En parlant, en effet, des ouvrages les plus répandus dans l'Inde, I-tsing ajoute (1) « Il y a un autre ouvrage d'un caractère semblable appelé « *Jātakamālā* » (2) , jātaka veut dire

(1) I-tsing, chap 32, p 163

(2) Le texte sanskrit de la *Jātakamālā* d'Arvaḥgūṇa fut publié par Kern dans Harvard Oriental Series, Vol 1, 1891 Il y en a une traduction dans le Tripiṭaka chinois, mais qui ressemble fort peu à l'original (B N 1312) , l'ouvrage fut traduit en chinois de 960 à 1127

« naissances antérieures », et *mālā* veut dire « guirlande », l'expression vient de ce que les recits des faits difficiles accomplis dans les vies antérieures du Bodhisattva (plus tard le Buddha) sont enfilés (ou réunis) ensemble Si on le traduisait (en chinois) il occuperait plus de dix rouleaux (1) L'objet de la composition des récits des naissances (du Bodhisattva) en vers est d'enseigner la doctrine du salut universel dans un beau style, conforme à l'intelligence populaire et attrayant aux lecteurs Un jour le roi *Ālāditya*, qui était un ami passionné de la littérature, ordonna et dit « Vous qui aimez la poésie, apportez et montrez-moi demain matin quelques pièces que vous aurez composées vous-mêmes » Quand il les eut réunies, il y en avait cinq cents paquets (2), et après les avoir examinés on trouva que la plupart furent des *jātakamālās* De ce fait on voit que la *jātakamālā* est le thème le plus beau (le plus aimé) pour des panégyriques Il y a plus de dix îles dans la mer du sud, et ici les prêtres et les laïques récitent la *Jātakamālā* ainsi que les vers susdits (3), mais ceux-là n'ont pas encore été traduits en chinois » (4)

(1) L'édition de Kern a 1340 vers et contient trente quatre *jātakas*, tandis que le chinois a quatre volumes contenant seulement quatorze *jātakas* La comparaison du texte sanskrit avec les textes chinois et palis serait très intéressante Le texte a été traduit par M. Speyer en 1895 M. Thomas a trouvé une version tibétaine d'une *jātakamālā* par Hari Bhatta, J. R. A. S. 1904 Octobre Voyez aussi B. E. E. O. 1904 4^{pt}e

(2) Le signe chinois, traduit ici par « paquet », veut dire « plié entre planchettes » Nous savons que les textes sanskrits furent préservés de la sorte « paquet » et non « *çloka* » comme traduit M. Fujishima (J. A. 1888, pp. 411-439) Beal (*Buddhist Literature in China* p. 139) traduit ainsi « Tous les chefs de royaume qui aimaient la poésie devaient se réunir le lendemain matin au palais, et chacun devait apporter un vers sur un morceau de papier En effet cinq cents se sont réunis, et leurs papiers ayant été ouverts, les vers furent réunis, et voilà la *Jātakamālā* »

(3) C'est-à-dire le *Suñi Ulekha* (publié par Beal, Londres, 1892) Wenzel l'a traduit dans le journal de la Pali Text Society

(4) On ne les a traduits qu'en 960-1127 (B. N. 1312) Comme la date d'Ārya-gūra n'est pas fixée, Takakusu mentionne qu'on a traduit un de ses ouvrages en chinois en A. D. 434 Il est ainsi impossible de la placer plus tard Donc la *Jātakamālā* de Haisa n'est pas identique avec celle d'Ārya-gūra

APPENDICE IV.

L'ÈRE DE HARSA

Une étude sur Harsa serait incomplete si on y passait sous silence l'ère qui porte son nom et si l'on n'y rapportait meme sommairement et sans prétention d'y ajouter quelque donnée nouvelle, les diverses théories qu'a suscitées le calcul de cette ère

En premier lieu il faut citer le temoignage de l'historien arabe Alberūnī qui est à la base de tout ce calcul (1)

« Et pour cette raison ils les ont abandonnées et ont adopte les eres Çrī Harsa, Vikramāditya, Çaka, Valabhī, et Gupta Et pour l'ere Valabhī, qui doit son nom au seigneur de la ville de Valabhī, située à trente yojanas environ au sud de la ville d'Anhilvāda, elle commence quarante-et-un ans apres l'ère Çaka Ceux qui en font usage posent (l'année de) l'ère Çaka, et en retranchent la somme du cube de six et du carre de cinq , et le reste donne (l'année de) l'ere Valabhī Son histoire vient à son tour Et pour l'ere Gupta (les membres de cette dynastie) furent, à ce qu'on dit, une race mechante (et) redoutable , et c'est pourquoi apres leur mort on data par eux Et il semble que Valabhī fut le dernier d'entre eux Et ainsi le commencement de leur ère est aussi posterieur a l'ere Çaka (de) deux cent quarante-et-un (ans) Et l'ère des astronomes est posterieure a l'ere Çaka (de) cinq cent quatre-vingt-sept (ans) , et c'est la base du canon astronomique (nommé) Khandakātaka par Brahmagupta, qui est connu chez nous sous (le nom d') Al-Arkand De cette façon 1488 de l'ère Çrī Harsa est en correspondance avec l'annee (de Yazdijard) (2) que

(1) Alberūnī, *India*, traduit par Sachau, vol II, p 5

(2) L'an 400 (année apres laquelle Alberūnī écrivait) cette ère date de l'avènement de Yazdijard III, roi Sassanide de la Perse en A D 632 Cf Prinsep, *Essays*, vol II Useful Tables, p 302 et note

nous avons prise pour exemple , et avec 1088 de l'ère de Vikramāditya, et avec 953 de l'ère Çaka, et avec 712 de l'ère Valabhī, qui est aussi l'ère Gupta »

Alberūni dit en outre qu'il a lu dans un almanach du Cachemire que Harsavardhana était de six cent soixante-quatre ans postérieur à Vikramāditya Alberūni note donc en 1030 que l'ère de Harsa est en usage à Mathura et à Kānyakubja et que 0 ère Harsa equivaut à 664 ère Vikrama et 664 Vikrama à 606/7 A D (1)

M Fleet (2) distingue dans Alberūni deux eres de Harsa, l'une bien anterieure, commençant en 457 B C Alberūni ajoute qu'il ne peut avoir l'explication du desaccord qui existe entre cette date et la precedente En fait Alberūni donne 1488 Çrī Harsa = 1088 Vikrama = 953 Çaka = 712 Valabhī = 1031/2 A D (En ce cas 0 Harsa = 457/8 B C , il y aurait donc 1064 ans d'ecart avec l'ère Harsa 606/7 A D) M Fleet (3) donne 0 Harsa = 605/6 A D d'apres le calcul de Shankar B Pandit sui les donnees d'une inscription de Mahendrapāla (155 Harsa) et du *Sūnyasiddhānta* Dans ce cas particulier seulement 682 Çaka ecoulé convient On a donc 0 Harsa = Çaka 572 ecoule = 605/6 A D Donc il y a une divergence avec Alberūni, qui ne s'explique pas assez nettement sur le point de départ de l'ère Il ne nous dit point si l'equivalent Vikrama est l'année courante ou écoulée

Sur l'inscription de Mahendrapāla on pourrait lire 158 au lieu de 155 On aurait alors pour la solution de l'ère, 0 Harsa = 602/3 A D , 1 = 603/4 A D

Il existe un certain nombre d'inscriptions datées de l'ère Harsa Outre les inscriptions de Harsa lui-même, celles de Madhuban et Bhanskhera, il y a encore

Inscription d'Adityasenadeva, datee de Harsa 66

Mahendrapāla de Kanauj	155 (20 janvier 761)
Vināyakapāladeva	188
Khajuraka	218
Bhojadeva de Kanauj	276
Panjaur	563 (17 mai 1168)

(1) Cunningham, *Indian Eras*, p 64

(2) C I I , vol III, p 23, n 2

(3) Cf aussi I A , vol XIII, p 413

Enfin c'est aussi à cette ère qu'ont été attribuées les inscriptions du Népal signalées par Kielhorn la seule raison en était que selon la *Rājataranginī* « Vikramāditya vint établir son ère au Népal » (1) Cette mention unique est fort sujette à caution et nous croyons avoir ci-dessus suffisamment réfuté l'opinion que le Népal aurait été conquis par Harsa

(1) Cf aussi I A , vol xiii, p 413

ERRATA ET CORRIGENDA

- p 6, l 20, *au lieu de* Max Mueller (I-tsing p 14), *lire* Chavannes, (Voyage en Chine p 9)
- p 8, ajouter en note Cette chronologie se repose en très grande partie sur le « Chronology of India » par Madame Duff
- p 8, l 28 et passim, *au lieu de* Cālukya, *lire* Calukya
- p 8 dern ligne, après Dharmāditya, mettre une virgule
- p 9, l 21, *au lieu de* Subhāṣitāvalī, *lire* Subhāṣitāvalī
- p 10, l 8 et passim, *lire* Māhātmya
- p 10, l 31, *au lieu de* Vijamahādevī, *lire* Vijayamahādevī
- p 13, l 25, *au lieu de* Histoire ancienne des T'ang, vol 256, *lire* chapitre 196
- p 16, l 1 et passim, *au lieu de* Wang huan ts'e, *lire* Wang Huan ts'e
- p 16, l 15, *au lieu de* Wen Chang, *lire* Weng Ch'eng
- p 19, l 26 et passim, *au lieu de* Sthāneçvara, *lire* Sthanvīçvara
- p 27, n 1, *au lieu de* dialectale, *lire* magadhī
- p 29, l 15, faire disparaître la phrase Ailleurs le voyageur chinois dit, jusqu'à cette contradiction
- p 33, dern ligne, après Hūṇas, ajouter les Tou-Kiue
- p 35, n 1, Wenti des Chin commença à régner en 560
Faire disparaître Vouti 601
- p 52, l 5, *au lieu de* cunasses de la Chine, *lire* tuniques de la Chine
- p 76, n 3, *au lieu de* Çūnyapuspas (?), *lire* Akāçapuspas
- p 82, n 3, *lire* Çīlāditya
- p 92, n 2, *au lieu de* Kaotsong, *lire* l'aitsong
- p 144, *au lieu de* Gujara, *lire* Garjara
- p 167, n 1, *au lieu de* étaient-ils, *lire* étaient-elles
- p 169, l 10, *lire* Les abeilles ne montent-elles pas au ciel où Garuḍa monte lui aussi ?
- p 171, l 25, *au lieu de* sommeiller, *lire* oreiller
- p 176, l 3, *lire* Kai-jeu
-

INDEX.

A

Abdu'llah ibn Abdu'llah ibn 'Unān 15
 'Abdu'llah ibn 'Amr ibn Rabī 15
 'Abdu'llah ibn 'Umai Khattab 15
 Abhidhai makoça 12
 Abhidharmakoçavyākhyā 12
 Açoka 89
 Adhyaiñja 98
 Adhvātmavidyā 132
 Aditya 164
 Adityabhakta 87
 Adityasena 27, 28, 59, 183
 Adityavardhana 20, 21, 29, 87, 147, 150
 Adityavarman 8, 27, 28
 Adityavarman, *fls de Pulikeçin II*, 10
 Agriahāra, 66, 148
 Ahicchatrā 144
 Ahmad ibn Yahya ibn Jābu al Bilādūrī 7
 Aihole *inscription d'* 9, 10, 11, 131
 Ajanta 53, 131
 Ajravatī 115
 Akṣapatalika 67, 117
 Al-Akand 182
 Alberuni 27, 182, 183
 Alexandre 18
 Aliyepomouo 14
 Alupaī 50
 Alupas 10, 50
 Amarāja 8
 Amçuvardman 13, 14, 16, 58
 Amitāyudhyāna 14
 'Amru-ibn al-Tamīmī 15
 Aṅgadīya 144

Angas 31, 47
 Anuīādhapura 86
 Appāyika 10, 50
 Apsarodevī 20, 147
 Arabes 34, 54, 59, 93
 Aijuna 15, 16, 58
 Arunāçva 58
 Aryaçūra 180, 181
 Aiyamahāsaṅghikanikāya 78
 Aiyamuktāmālā 96, 124
 Aryamūlāsarvāsvādanikāya 78, 79
 Aryasammitīyanikāya 78, 79
 Aryāsaptaçatī 113
 Aryasthavanikāya 78
 Aiyavarman 14
 Assam *voyez* Kāmaīūpa
 Astamahāçricaityasamskr̥tastotra 96, 99, 176 *sq*
 Atharvaveda 133
 Avadānas 109
 Avanti 39, 116
 Avantivarman 23, 27, 39, 116
 Ayurveda 133

B

Bādāmī 9, 15, 31
 Bahāin 13
 Bala 170
 Bālaçandra 144
 Bālāditya 12, 55
 Bāṇa 9, 113, *et passim*
 Banavāsī 10, 50
 Bāṇī 43
 Bappabhaṭṭī 127
 Bappūra 11

Bauddhapārvātīyāvamçāvalī 14
 Bedāvr̥tti 96, 130
 Bengale 31, 38, 75
 Bhadrāpālita 85
 Bhadrāsvāmin 144
 Bhagadatta 117
 Bhairavācārya 115
 Bhaktāmarastotra 96, 127, 128
 Bhāna 144
 Bhaṇḍin 22, 36, 37, 41, 42, 43, 116, 117
 Bhānskeia, *inscription de*, 12, 143, 145
 Bhāradvāja 144
 Bhāravi 101
 Bharoch *voyez* Broach
 Bharṣa 59
 Bhartphari 12, 16, 83, 96, 128 *sqq*
 Bhaṭṭaphariçāstra 96, 129
 Bhāsa 99, 100, 101, 102, 103
 Bhāsaka 100
 Bhāskaravarman 10, 30, 41, 15, 117
 Bhatārka 18, 32
 Bhattibharastavana 96, 128
 Bhaṭṭikāvyā 96, 129
 Bhavabbūti 101
 Bhavaviveka 12
 Bhavya 85
 Bhayaharastavana 96, 128
 Bhodhiduma 90
 Bhogavarman 27, 28
 Bhojadeva 3, 183
 Bhojarāja 86, 87
 Bhūkampa 117
 Bhukti 65, 66
 Bhūmicchidra 66, 149
 Bhusanabhaṭṭa 120
 Bhūtivarman 30, 117
 Bihar 29
 Birmans 14
 Brahma 169
 Brahmagupta 9, 12, 131
 Brahmasphutasiddhānta 9, 12, 131
 Bṛhatkathā 103
 Bṛhatkathāmañjarī 109
 Broach 12, 13, 15, 26, 48, 49, 61

Buddhadāsa 84
 Buddhapālita 85
 Buddharāja 8
 Buddhavarman 15
 Byzance 31

C

Çabaias 117
 Çabdavidyā 132
 Çabdavidyāçāstra 14, 58
 Çaçānka 3, 8, 10, 37, 38, 39 42, 45, 89, 90, 153
 Çaçānkamandalam 38
 Çaçānkapura 42
 Cachemire *voyez* Kasmīr
 Çakas 85
 Çākambarī 85
 Çakravartin 61
 Çakuntalā 101, 106
 Çālukyās 4, 8-12, 15, 19, 31, 49, 50, 56
 Candadanda 10
 Candapāla 122
 Candikāçataka 96, 122
 Candradeva 16
 Candīāditya 10
 Candragomin 12
 Candīakīrti 12
 Candramukhavarmān 30, 117
 Candīapāla 80
 Çankaragana 8
 Çarabhaketu 117
 Çārugadhara 98
 Çārugadhara paddhati 102
 Çaravarman 22, 27, 28
 Çatīuñjavamāhātmyam 10, 131
 Catuhsamudīādhipati 61
 Cedi 8
 Cera 50
 Ceylan 15, 31, 57, 75, 86, 87
 Chach 13
 Chachnāma 7, 14
 Chandoga 149
 Cha-puo-ho-lo 58
 Cheu-jen *voyez* Tsian cheu-jen
 Chin 35

Chine 6, 13, 14, 19, 29, 34, 35, 51, 54,
56, 57, 60, 155
Chīpurupalle 11
Chitor 13
Chou 30
Çiğhrabuddha 80
Çikitsāvidyā 132
Çilā 59
Çilabhadra 12, 77, 78, 81, 83, 152, 153
Çilāditya I^r 9, 10, 11, 26, 32, 131
Çilāditya *du Mālava* 48
Çilāditya (*Harsa*) 45 *et passim*
Çilpasthānavidyā 132
Ciplūn 11
Çitavara 86
Çivadeva I^r 13
Çivadevasvāmin 149
Colas 10, 47, 51
Çona 115
Conjevalam *veyez* Kāñcī
Cora 99
Corée 36
Coréens 14
Çiāvastī 143, 148
Çiīdharadāsa 99
Çiīdharasena 129
Çiīharsa 99
Çiīharsanuvāsa 86, 87
Çrikantha 19, 115
Çiīmatīdevī 28
Çiīsāhasānka 101
Çrugāraçataka 96, 128
Çūdiaka 121
Çūdiās 74, 135
Çūramāsa 15
Çyāmādevī 30, 117

D

Daçaiūpa 107
Dadda IV, 12, 48, 49, 61
Dāmodaragupta 27, 28
Dānasthana 163
Daṇḍin 97, 101
Dārīka 85

Dauḥsādhasādhanika 66
Devaçarman 52
Devācāryapaṭṭa 127
Devagupta 9, 37, 38, 148
Devāīam 9
Devasena 157
Devsaram 52
Dharapatta 32
Dharasena I^r 32
Dharasena II, 10, 32
Dharasena III, 11, 12, 32, 48
Dharasena IV, 14, 15, 16, 32, 48, 49, 59
Dharmadāsa 85
Dharmāditya 9
Dharmagupta 8, 11, 78
Dharmaguptavinaya 11
Dharmakīrti 83
Dharmapāla 12, 16, 80, 83, 130
Dharmātbbhutasāmgṛaha 86
Dhāvaka 100, 101, 102
Dhīvrddhika 14
Dhīuvabhaṭa 48, 93, 164, 167
Dhīuvaiḍja 11
Dhīuvāsena I^r 32
Dhruvasena II, 12, 13, 14, 20, 32, 48,
49, 63, 92
Dhīuvāsena III, 32
Dibal 13
Dignāga 84
Divākara 101
Divākara Maṭṭīāvanīya 12
Divākaramitra 94, 118
Dōsen 11
Dionasimha 32
Durlabhadēvī 11
Dvādaçavratānirūpana 127

E

Ephthalites 18, 33

F

Fahien 176
Fahoawenkiu 133

Fanmingıtsı 81, 132, 133
Fayouenchoulin 137
Feiche 20
Firdūsı 53
Futuhu'l buldan 7

G

Gambhīrapaksa 84
Gaṇakataṅgini 8, 9, 12, 131
Gaṇapati 101
Gaṇapati, *le dieu*, 170
Gandhāra 8, 23
Gandhavarı 59
Gandhavatı 59
Gangas 10, 50
Gange 17, 24, 31, 41, 91, 115, 151, 158, 163, 164
Gaṇjara 144, 150
Gauda 3, 10, 31, 37, 38, 39, 41, 42, 43, 45, 89, 116, 117
Gaudavaho 19, 20, 103
Gayā, *sceau de*, 27, 28
Genjō 15
Gṇamısongbtsan 34
Govardhana 113
Govinda 10, 50
Grahavarman 9, 23, 27, 36, 37 116, 118
Guhasena 32
Gujarāt 15, 49
Gunamatı 12, 80, 84
Gunaprabha 12, 84
Gunavinayaganı 122
Gupta 4, 18, 19, 21, 26, 28, 29, 38, 46, 59, 97
Gupta, *un noble*, 42, 117
Guṇjara 4, 8, 10, 12, 23, 33, 50

H

Haiderabad 10.
Hakım 13
Halāl 167
Hamsavega 41, 117

Harı 170
Haridatta 66
Harivarman 27
Harısa 3 *et passim*
Harıabhaṭa 89
Harıacarıta 3, 96, *et passim*
Harıagupta 27, 28
Harsaguptā 27
Hetuvidyā 132
Himālaya 17, 18, 23
Hınayāna 75, 79
Hıouen Isang 3 *et passim*
Hıuan chao 16, 81
Hıuan-Tse *voyez* Tsang hıuan tse
Hoeıve 14
Hossō 15
Hūnas 3, 8, 9, 18, 19, 21, 23, 24, 27, 28, 33, 36, 54 59, 116

I

Içānavarman 27, 28
Içvara 144, 150
Içvaravarman 27
Indo-Scythes 19
India 170
Indıavarman 11
Indus 17
Islam 18

J

Jaipur 13
Jaleruha 85
Janmāmbodhi 130
Japon 11, 14
Jātaka 109
Jātakamālā 96, 180, 181
Jayabhaṭa II, 12
Jayadeva 99
Jayāditya 12, 13, 16, 96, 130, 131
Jayasena 12, 83
Jayasimha I^{er}, 31
Jayasimha, *fı et de* Pulikeçın II, 10, 13

L

Laksmīvati 27
Lalla 14, 131
Laotzeu 59, 88, 89
Lāta 10, 23, 50, 79
Leang 35
Liang-hoi-king 54
Licchavis 13, 34, 58
Ling-wan 89
Li-yi piao 15, 57, 88
Lū-yi-pa 85

M

Mādhavagupta 23, 26, 28, 46, 59, 116
Madhuban, *inscription de*, 13, 21, 37,
39, 66, 99, 117, 143, 144, 145
Madhusūdāna 124
Madhyadeṣa 47, 52
Mādīgānechatrang 52
Madras 56
Magadha 4, 8, 19, 20, 21, 26, 27, 28,
29, 46, 54 57, 59, 83, 89
Mahābhārata 18, 97, 113
Mahābhāṣya 96, 129
Mahādevī 62, 63
Mahādhīrāja 32
Mahākūta, *inscription de*, 9
Mahānāman 8
Mahāpīramātāra 39
Mahārāja 20, 21, 32 45, 49, 66
Mahārājādhirāja 21, 22, 32, 42, 47, 61,
66
Mahārāstra 14, 26, 31, 32, 49
Mahārattana 13
Mahāsāmanta 39, 43, 66
Mahāsammata 84
Mahāsenagupta 21, 27, 29, 28, 46
Mahāsenaguptādevī 20, 21, 29, 46,
147
Mahātāras 65, 167
Mahattara 167
Mahāvamṣa 8, 15, 57
Mahāyāna 75, 76, 79

Mahendravarman I^{er}, 9, 10, 14, 15
Mahiṣastra 78
Mahmoud de Ghazni 18
Mahometan 7, 59, 85, 93
Mahi atrānā 13
Maissour (Missouri) 10, 50
Makrān 15
Malabār 50, 54
Mālava 8, 9, 10, 19, 20, 23, 26, 27, 32,
33, 36, 37, 38, 41, 43, 48, 50, 63, 85,
116, 117, 128
Mālavikāgnimitra 100, 102, 104-107
Mallakūta 115
Mānagṛha 34
Manasarovar 24
Mānatunga 9, 96, 127, 128
Mānavai man 15, 56, 57
Mandasor, *inscription de*, 19
Mangalarāja 8
Maṅgalīca 8, 9, 10, 31, 49
Manimaugala 15
Mārkaṇḍeya Purāna 122
Maṛkaṭasāgara 144
Maru 84, 85
Marusthalī 85
Mātanga 98
Mātangas 8
Mātangasūtra 133
Mātrgupta 33
Mātr̥s 24, 176
Ma-twan lin 54, 57
Maukhari 9, 19, 21-23, 27 29, 36, 116
Maulasthāna 85
Mauryas 10, 50
Mayūra 9, 47, 88, 93, 96, 98, 99, 124,
125, 126, 127, 128, 147
Mayūṛaṭataka 126
Mayūrāstaka 96, 126
Menṭha 101
Merutunga 126
Mewar 85
Mihirakula 18
Mihindapañho 51
Mīmāṃsā 67
Mitrāsena 12, 84

Mlecchas 85
Mokalis 27
Mokṣamahāpariśad 91
Monnaies 3, 42
Mrgāuka 117
Mugalaṃ sen 86
Muglu ih Abū l'Asī 13
Muḥammed al Shuṭṭī 15
Mukharas *voyez* Maukharī
Mukutadattika 96 122
Mūlas uttāstivāda 78 79
Muselmans *voyez* Mahometan

N

Na fo ti-a la na-shun 15 58
Nāgaḱṣa 85
Nāgānanda 96, 100 101 107, 108 109,
111 112, 128
Nāgaṭīja 128
Nāgājuna 118
Nāgeṣa 85
Nalacampū 122
Nālandā 6 7, 12 14 54 55 76, 77, 79,
80, 84, 131 153, 158, 160 162
Naraka 117
Narasimhavarīmam I^{er}, 10, 15, 56, 57
Narasimhavarīnu 15
Naravardhana 20, 147
Nārāyanaṣāstri 100
Nārāyanadeva 30
Narendragupta 38
Narmadā 51
Nāsik 10
Nausāi, *inscription de*, 48
Népal 13, 14, 29, 34, 35, 46, 57, 58
Nerūi, *inscription de*, 9, 10
Nestoriens 92
Nīlapāṭadaras 86
Nīlapīṭa 67
Nūghāta 117, 118
Nīṭṭāṭaka 96, 128

O

Odiviṣa 85
O-lo-nachoen 58, 59

Oissa 76, 77, 83
Oxus 19

P

Paṣupatī 170
Paddhati 98
Padmapurīna 131
Pallavas 9 10, 15, 19 31, 51, 56
Pāñcasiddhāntikā 8
Pāṇḍavas 18
Pāṇḍukegvar 149
Pāṇḍyas 10, 15, 51
Pāṇini 13, 130
Paramabhaṭṭāraka 21, 22, 47, 61, 66
Parameṣvara 11, 47, 51 52, 53, 61
Parigrahaṭīamānaprakāraṇa 127
Parīyala 15
Pāvatīparinava 96, 122
Pātāliputrā 90
Patanjali 96, 129
Pathaka 144
Pattāvalī 128
Peina 130
Peise 33, 34, 51, 52, 53, 54, 85
Pitsong 35
Pituya 86
Prabhākaramitra 12, 13
Prabhākaraṇavardhana 8, 9, 19, 20, 21,
22, 23, 24, 26, 27, 28, 36, 37, 38, 62,
63, 87, 95, 116, 147, 148, 150
Prabhāmītra 80
Prabhandacintāmanī 126
Pīṣāntarāga II, 12, 48
Pīṣastis 97
Prabhāvākaraṇītra 127
Prāgyatīsa *voyez* Kāmarūpa
Pīājūāgupta 76, 84
Prakāṣamatī 16
Prāmātīas 66
Prasannarāghava 99
Pīatāpaṣīla 22, 116
Pīavarasena II, 33
Prayāga 48, 92, 108, 163
Pīṭikūṭa 115

Privadareikā 96, 100, 101, 102, 105,
107, 108, 111
Prthivīpati 61
Prthivīvallabha 10
Pulikeçin Ier, 8, 11, 31
Pulikeçin II, 9, 10, 11, 14, 15, 31, 32,
49 57, 61, 89, 131
Punjab 19, 60
Purī 10, 50
Pūṇavai man 8, 83, 89
Purumeça 52, 53
Puṣpabhūti 115
Puṣpadatta 117
Puṣyabhūti 19, 20, 115

R

Rājabandu 89
Rājaçekhara 98, 101
Rājasthīniya 66
Rājataranginī 33
Rājputāna 85
Rājyaçī 8, 9, 20, 22, 23, 27, 36, 37, 39,
42, 116, 117, 118
Rājyavardhana Ier, 20, 147
Rājyavardhana II, 8, 9, 10, 20, 22, 23,
24, 36, 37, 38, 42, 43, 63, 87 88, 99,
116, 117, 147, 148, 150, 151
Rāmīla 101
Rānarāga 31
Ranavikrānta 8
Ratnākara 101
Ratnasimha 12, 81
Ratnāvalī 96, 100, 101, 102, 103, 106,
107, 108, 109, 110, 111, 124, 147
Ravikīrti 11, 131
Rājāsāhasī II, 13
Revatīdvīpa 9, 11
Rgvedin 74, 149
Rohitāsgadhi, 42
Romains 34
Rome 31

S

Sabbitika 86
Saddhamaratnākaraya 86

Saduktikarnāmpṭa 99, 103
Sāgarāmatī 77
Sahasān 42
Salutyadai pana 107
Samatata 29, 30, 31, 89, 177
Sāmaveda 133, 149, 169
Sāmavedin 74
Samdhuvigrahādhikṛta 39, 116
Samghabhadra 85
Samghadāsa 85
Sāmkāçya 143
Samkisa 143
Sammitīya 76
Samvāḍaka 36, 116
Santsangfasou 68, 133
Sarasvatī 17, 45, 117
Sarvacaritataprahasana, 96, 122
Sarvadaiçanasamgraha 83
Sarvadvīpabhuja 61
Sarvasiddhi 13
Sassanides 3, 18, 33, 54
Sātārā, *inscription de*, 11
Sātavāhana 118
Satlej 17
Satyāçrava 10, 11
Saumila 101
Saura 87
Saurāçtra 177
Sāvantiādī 10
Sāvarni 149
Senāpati 32
Sengeli 89
Srah Nāma 53
Shuim 53
Siam 14
Siddhavastu 132
Sīmāsaukarachedani 86
Simhacandra 83
Simhanāda 39, 116
Simharasmi 77
Simhāsana 45, 62 91
Simhaviṣṇu 9
Sindhu 8, 13, 15, 23, 33, 47, 79, 85,
177
Si-ngan fou 6

Sīstān 15
 Sīthangchang 132
 Sī-yu kī 6, 7
 Skanda 101
 Skandagupta 39, 117, 144, 150
 Smerakoṣṭha 177
 Somadeva 103, 109
 Somakundakā 143, 148
 Sonpat, *sceau de*, 67, 144
 Soui 35
 Sīong-btsan-sgam-po 13, 16, 34, 83
 Ssanang Sse-tsen 7
 Sthanviṣvara 17, 19, 115
 Sthavira 79
 Sthiramati 80, 83, 84
 Stithivarman 30, 117
 Subandhu 101
 Subhāṣitaratnakoṣa 113, 124
 Subhāsitāvalī 9, 47, 103, 122, 127, 180
 Suenti 35
 Sugatiratna 77
 Sukhāvatīvyūhamahāyānasūtra 14
 Sūktimuktāvalī 102
 Sundaramūrti Nāyanār 9
 Suprabhātastoti a 96, 99, 168, sq
 Suiāstra 33
 Sūi yaçataka 124, 126, 147
 Sūryasiddhānta 183
 Sūi yavamçi 13
 Susthīravarman 30, 117
 Susthītavarman 27, 28
 Svapnavāsavadatta 101
 Svayambhū 169

T

Tabari 52
 T'aitung 13, 35
 Tāmraliptī 31
 Tanjur 168
 Taosheng 16
 Tarala 101
 Tāranātha 7, 52, 59, 63, 82, 84, 85
 Tenggi 85
 Thākuri 13, 14, 34

Thanesar 4, 17, 44, 117, *et passim*.
 Thar 17, 18
 Thenga Rādzā 14
 Tibet 13, 16, 24, 29, 34, 58, 60
 Tīrūñānasambadar 9, 15
 Tīrūñāvukkai aiyar 9
 'Tonmīsambota 13
 Toramāna 18, 33
 Toufan *voyez* Tibet
 Toukuo 19
 Tīratnadāsa 85
 Tsian-cheu jen 57, 58, 59
 Tukhāras 36, 46, 47
 Tulyameya 66, 149
 Turkestan 18, 19, 34.
 Tuiuşkas 52

U

Uccakalpa 148
 Udāttarāghava 101
 Udranga 66, 148
 'Umān 13
 'Umai 13, 15
 Upaguptā 27
 Uparika 66
 'Usmān ibn Asī Saquafi 13

V

Vaiçālī 157
 Vaiçampāyana 121
 Vaiçyas 20, 21, 74, 135
 Vaijayanta 177
 Vairāgyaçaataka 96, 129
 Vanasimha 128
 Vājasaneyi 133
 Vajradatta 117
 Vajrinīdevī 20, 147
 Vākātaka 149
 Vākyapadiya 12, 96, 129
 Valabha 57
 Valabhī 10-16, 18-20, 26, 32, 33, 48,
 49, 59, 63, 83, 84, 93, 129, 131, 181,
 182

Vallabhadeva 47, 122, 127
 Vallabharāja 15
 Vāmana 12, 16, 96, 130
 Vāmarathya 148
 Vamçāvalis 34
 Varāhamihira 8
 Vāiānasī 128
 Vararuci 101
 Vardhanas 4, 18-21, 24, 27, 29, 46
 Varmans 19, 27, 30
 Vāsavadattā 83, 127
 Vasubandhu 12, 83, 84, 95
 Vasumitra 12
 Vātāpi 15, 31, 49, 56 (*voyez* Bādāmi)
 Vātasvāmīn 149
 Veda 133
 Veṅgī 12
 Vetālapaṇcaviṃṣatī 109
 Vidyāmātraçāstra 15
 Viçamacandra 84, 85
 Vijayabhatṭārikā 10
 Vijayamahādevī 10
 Vijayavarmanarāja 15
 Viññāṇaçataka 129
 Vikrama 101, 102
 Vikramāditya (†) 100, 101, 102, 182-4
 Vikramāditya I^{er} 31, 57
 Vimuktasena 85
 Viṇḍhya 42, 117
 Visamasiddhi 11
 Visaya 65, 66
 Viçayapati 66
 Viṣṇupurāna 19
 Viṣṇuvardhana I^{er}, 11, 12, 13
 Viṣṇuvṛddha 149
 Vouti 35
 Vṛksacandra 84

Vṛttasūtra 130, 131.
 Vyāghraketu 117

W

Wahb abī kabcha 12
 Wang huan tse 15, 16, 57, 59, 88, 89
 Wei 35
 Wenchang 16
 Wentu 35

Y

Yaçodharman 19, 33
 Yaçomatī 8, 20, 21, 22, 23, 26, 36, 116,
 147, 148, 151
 Yaçovarman 27
 Yaçovatī 20, 116
 Yajurveda 133
 Yamunā 163, 164, 177
 Yangti 35, 36
 Yaştıgrhaka 115
 Yazdıjard III, 13, 16, 34, 181
 Yekwan 11
 Yetas 18, 19
 Yihking 131
 Yogācāryabhūmiçāstra 155
 Yudhiṣṭhira V, 33
 Yuenti 35
 Yunkwei 54
 Yuvarāja 11

Z

Zanbīl 15
 Zendō 14,

